

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*MAUZUSSE*  
SUIVI DE  
*ME VOICI : HÉRITER DU CORPS BIBLIQUE*

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
OLIVIER TALBOT

AVRIL 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Cassie Bérard pour sa curiosité sans bornes, son dévouement époustouflant et sa lucidité cartésienne qui m'ont soutenu dans mes brouillards.

Je remercie de même mes parents, Richard et Sylvie, certes, pour votre soutien moral au cours de ce projet; or ce sont surtout vos efforts d'ouverture à mes idées récalcitrantes qui me touchent et vous honorent. Catherine, Micaël et Benjamin Gagné : je trouve auprès de vous des oreilles attentives et des bouches aux conseils précieux.

Enfin, je remercie ceux et celles qui m'ont confronté, nourri et fait progresser sur les plans intellectuel et artistique. Et plus particulièrement Ludovic Massy-Raoult, Alexandra Tanguay et Léon Gallant : vos sensibilités me traversent.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
MAUZUSSE (recueil de nouvelles) .....	1
PRÉAMBULE .....	2
MARANATHA.....	4
SERPENTS ET ÉCHELLES .....	5
LE DERNIER SALOMON.....	14
MÉNÉ MENÉ.....	15
SELON LE CŒUR DE DIEU .....	24
LA PHILISTINE.....	25
JOHNNY.....	34
RÉBECCA .....	35
LES ANNUELLES .....	36
Le JUSTE.....	42
La RÈGLE D'OR.....	43
INTERMÈDE SANS IDOLE .....	46
AUTOPSIE SPIRITUELLE .....	47
GUIDE DE COLOCATION.....	62
LE MAÎTRE DU PODCAST .....	63
FAIRE MOUCHE.....	65
23.....	73
ME VOICI : HÉRITER DU CORPS BIBLIQUE (essai).....	81
BIBLIOGRAPHIE.....	123

## RÉSUMÉ

Ce mémoire a pour but de penser les motifs et les archétypes de l'Ancien Testament en relation avec la modernité. Le projet de création, sous la forme d'un recueil de nouvelles, vise ainsi à faire surgir des manières inventives de revisiter l'héritage biblique. À l'instar de l'œuvre de Robert Coover, les récits hébraïques sont abordés au travers d'un prisme éminemment contemporain. Pour cause, les nouvelles déploient une instabilité et un échange persistants entre les temps mythiques, qui assurent une forme sereine, et les temps actuels dépeints par une vacuité et une ambiguïté sémantiques. À cheval entre la pensée juive, reconnue pour ses interprétations audacieuses des textes, et la métafiction, toute consciente de son statut artificiel et faillible, les narrations luttent pour produire du sens sans faire de leur proposition une totalité hermétique. L'essai investigate le rapport trouble, voire absent, que nous entretenons, en sol québécois, à l'égard de l'héritage biblique et de la fiction dans sa globalité. La pensée, inspirée par les théories contemporaines de la lecture ainsi que l'interprétation talmudique, propose une reconnaissance des formes héritées en tant qu'assomption de notre rapport fictionnel avec l'existence. Assomption qui renvoie à la responsabilité d'hériter, d'interpréter et de renouveler le sens, par des actes créateurs, et les fictions qui nous définissent malgré nous.

Mots clés : Ancien Testament, héritage, métafiction, ironie, Talmud, interprétation, fictionnalité, mythe, nihilisme,

MAUZUSSE

(recueil de nouvelles)

## PRÉAMBULE

Ce qui soutient *Mauzusse*, c'est avant tout une quête de sens si personnelle qu'elle n'apparaîtra pas, sans doute, comme telle. Ces voix et ces personnages bibliques – pour moi intimes et familiers, plus prégnants que ma propre existence – coagulent dans le recueil; je veux dire que mon entreprise est tentative de solidification de ce qui gigote en moi. Donner au symbole biblique, presque caduc, une forme aux sens insoupçonnés et capable de faire corps ou de se coltiller avec le présent. Une intuition de mystique ne me quitte pas, à mon grand désarroi; elle m'éreinte. Le recueil est ainsi peut-être davantage une expérience spirituelle que littéraire. Je convoque notre désœuvrement contemporain, langueur de vivre sans raison et de croire en vain, afin de le contaminer de ces personnages noyés dans la signification et la toute assumption de la transcendance. Ce serait mentir que de ne pas admettre que je réponde aux miens, les Évangéliques québécois – que l'on nomme à tort dans nos médias les « évangélistes ». Je m'essaie à faire surabonder le sens de ces textes qui me furent inculqués selon l'éthique de la limitation et de la contrainte. Ce qui a fait de vous et moi statues de sel peut signifier autre chose que notre soumission létale. Telle est la prière chevrotante que je nous adresse, au travers de ces mots, en toute humilité.

*Le Tout-Puissant m'a rempli d'effroi.  
Car ce ne sont pas les ténèbres qui m'anéantissent.  
Ce n'est pas l'obscurité dont je suis couvert.*

–Job

## MARANATHA

Tu ne sais plus s'il te faut le suivre jusqu'aux lisières du mystère qu'il arpente lyriquement ou bien ne plus entendre ce qu'il dit, seulement considérer ses phrases comme des œuvres d'art contemporain inusitées. Tu commences à décoder ses expressions et ses leitmotifs. Quand il parle de Babylone, il fait référence au gouvernement fédéral. Quand sa phrase commence par « j'ai pour mon dire », tu appréhendes un proverbe aux résonances bibliques. Tu ne connaissais rien de tout ça, toi, avant qu'il ne débarque à la cantine avec sa Harley. Les fondements religieux du FLQ, les attaques secrètes de l'Opus Dei, les règlements de comptes entre motards, la montée du protestantisme québécois à l'orée des années 70, etc. Alors tu ne vas surtout pas contredire le motard, puisque tu le crains à présent. Tu ne veux pas te l'admettre, mais moi je te sonde et te révèle. Tu te mets à rire à défaut de savoir quoi lui rétorquer. Tu t'en remets à son bras veineux aux motifs prolixes. Le tatouage tapissant son bras droit te convoque. C'est un monstre à six têtes : de droite à gauche, Trudeau-père, Duplessis, Frère André, Claude Ryan, Montmorency-Laval et le petit gars de Shawinigan. Tu n'avais jamais entendu parler du Léviathan québécois. Il lâche des « hennn » à tout bout de champ tellement tu ne connais rien. Il dit : « on a mis la charrue avant les bœufs, le politique avant le spirituel. Pis moi là-dedans je suis devenu un fantôme sur deux roues qui cherche l'accident libérateur. Tu connaissais pas ces affaires-là? Ben torrieu de bonyenne! On peut bien avoir perdu le combat spirituel. » Il prend une gorgée de peps diète, puis émet un retentissant « maudite viarge de cul », pour ensuite écraser sa canette contre la table à pique-nique de son poing. Il te propose une douille que tu têtes en contemplant les cratères de l'autoroute.

## SERPENTS ET ÉCHELLES

Fait indéniable, les noms nous déterminent bien plus que les signes astrologiques. Vous n'avez pas la force de débattre, car les verseaux que vous êtes cherchez les compromis. Les béliers – j'en suis – ont l'opposition pour loisir : on sait tout cela. Or, ce sur quoi l'époque est la détermination du prénom. Le mien rappelle que je deviendrai l'engrais des arbres de demain. (Sans même la déployer, ma rhétorique est l'étoile du matin et du soir qui change le moi de place.) On apprend toujours sur le tard, tout. Au moment où l'alternative ne charrie plus rien en nous; la paperasse à faire dégoûte plus que l'état stagnant. Prenons un cas de figure pour illustrer mon propos, n'importe lequel. Quelqu'un propose *Noah*, inspiré, je le présume, par ces acteurs ricains. Excellent choix, oui, brillant! A l'avenir il faudra toutefois lever la main avant de parler.

Donc, étymologiquement, Noah signifie « serein » ou « repos » ou « apaisé », issu du terme hébraïque *nuah*. Les Hébreux forment un peuple infidèle et idolâtre : ils font pour ainsi dire partie de la race humaine. Un calme venu d'ailleurs, pas perdable, s'est établi dans les vaisseaux sanguins de notre Noah, d'où son optimale pression artérielle, (la mienne est si haute et va bientôt submerger ma parole; vais-je porter du fruit plus tôt que je ne l'avais prévu?). Je dis « notre Noah », cependant, comprenez que nous n'avons nulle emprise sur lui; il n'a pas vent des prières que nous lui versons sur la tête comme l'huile déterminante ou les chaudières pleines lorsqu'inondation oblige. À peine pouvons-nous l'entendre murmurer un mot, en archaïque hébreu (je traduirai tout en français d'Amérique), qui effleure nos tympanes comme un bruit de gorge, un rire retenu. Nous tentons de mettre ces sons bout à bout, d'en faire une chaîne cohérente. Nous raterons et recommencerons tant bien que mal.

Il ne bougera pas de sa véranda ce matin, non plus cet après-midi. Il ira se verser un verre d'eau autour de 18h. Il ouvrira le robinet, regardera longtemps l'eau couler, se contentera d'un verre sale : celui-ci est taché de jus de tomate et il ne prend même pas la peine de le rincer. Sa quiétude ne sera jamais mienne.

Je m'en veux sincèrement de provoquer du dégoût aussitôt. Comme vous, je le voudrais doté d'une personnalité convenable. Ce serait plus commode. Il n'encaisserait pas les chocs sans se plaindre comme cette brebis qu'il est pour nous. Tous les outils nécessaires

rassemblés en sa ceinture lourde de contremaître, il sifflerait à l'un de venir sabler cette partie du bateau, à l'autre il n'accorderait point de répit. Un Noah strict, juste et ferme; voyez-vous? Il ressemblerait à l'idée d'un Noah pour laquelle mon adoration est absolue. Dans notre idéal à tous, il serait aussi ce gendre fiable, aimé-aimant, disponible à toute heure en ce qui a trait aux soins de base des moutons : tondre, flatter, faire paître, traire, ramasser les excréments, etc. Mais allons, raisonnons en chœur! Cet homme s'appellerait Mauzusse, serait bègue et deviendrait quand même le plus célèbre des législateurs. Notre Noah récuse ce que nous estimions il y a une minute pour fondement indéniable. Il nous soumet à une écoute attentive, racine de la paranoïa standardisée. Il nous déjoue de son hésitation et passe le plus clair de son temps à réciter le Lévitique en verlan, couché sur le dos.

Un Noah – et un Noah de sa trempe – ne désirera plus jamais les remous, encore moins les vagues. Il préfère l'eau recouvrant la totalité, faisant taire toute forme de nostalgie. Celle qui bonde son verre fait penser au sang d'une truite, quand on le laisse se diluer dans l'eau errante du fond de canot. Noah n'est pas friand de cette mixture opaque, il ne l'avait pas envisagée... mais à quoi pensais-tu donc, Noah? Te perds-tu encore en cet horizon sans faille, évacué, concomitance édénique et apocalyptique? Ton silence porte à croire tant de choses, tes lèvres se remuent constamment. Ô Noah! inconcevables pour nous tes codes puisque les nôtres nous ont été légués par des adolescents consensuels sur youtube.

Honte sur nous, spectateurs jamais repus! Hosanna, Noah! Ouvre les écluses du mystère, change-nous en anges belliqueux, anges cornés, anges-béliers. Nous resterons là, près de toi, buste arrondi, sans jamais vouloir cristalliser ce qui te rassérène avec autant de brio.

Quelqu'un lève la main. Plaît-il? Ce quelqu'un hésite : « non, c'est correct, j'ai oublié mes paroles. » Alors que nous savons fort bien qu'on allait comparer le verre d'eau avec le drame sous-entendu – puisque nous restituons ensemble ce saint génocide dont nous portons la trace mnésique; pour nous faire pardonner ou pour dénoncer l'iniquité? Chercher la réponse nous trompera. Enquête à perte de sens qu'il nous faut néanmoins impérativement réouvrir, tout en se refusant toute forme de finalité souhaitable. Certes, le verre d'eau est l'allégorie d'un océan ensanglanté devenu le monde ne se résorbant jamais entièrement dans la tête de notre Noah. La tentation existe de fermer les livres à l'instant. Pataugeons quand même à défaut d'être satisfaits sur le rivage. Je désire amoindrir l'évènement, il n'y a

pratiquement rien là. Notre Noah ne sera pas le dernier élu d'un carnage à grande échelle, croyons-le, en dépit des niais qui nous pointent systématiquement les arcs-en-ciel.

On lui avait pourtant répété, doucement, non sans aplomb : « tu vas voir Noah, tu ne sentiras pas grand-chose, ce sera l'apaisement des jours de Shabbat sur toute la surface terrestre. » Que fut son émoi devant ces corps malaxés par les Appalaches, surgissant des abysses comme autant de remords dans son thorax. Ce sont les carcasses orphelines qui ont nourri les premières îles du nouveau monde, où les hommes ont cessé de vivre pendant 900 ans et les femmes ont commencé à se faire réveiller par El Shaddai en pleine nuit, sans rien révéler aux hommes.

Ça frappe de se réveiller vers midi avec en tête les réminiscences de son avocate qui nous conçoit une défaite honorable. « Tu pourrais faire des travaux communautaires, regarde cette rue, ces nids-de-poule. Écoute-moi donc, Noah. Baaon, si c'est pour être comme ça on va s'arrêter au *drive-trou*, juste là, oui tu peux tourner, y a pas de pancarte, tu vois bien!? Misère, Noah. »

Noah se lève. *Noah, lève-toi*. Le sol du condo est mouillé. Des bouteilles éparses laissent deviner une allée de quilles sans point de départ ni d'arrivée. Je n'ose même pas imaginer le mode de comptage de ce type de partie. Qui plus est, aucune machine électronique ne pourrait me rendre la tâche aisée : il faudrait tout faire à la main, comme au mini-putt, et sans prix à gagner c'est peine perdue. Plus nous progressons dans le condo, plus la métaphore de la partie de quilles prend le dalot. Traînent dans le couloir menant à la cuisine des sacs de chips éventrés, des fragments du Livre, des papiers à rouler trempés, des assiettes beurrées de moutarde, un magazine traitant strictement de la LNH, des bas blancs dépareillés, des 2 par 4 pourris et des arêtes de tilapia du Nil qui ont tôt fait de rompre l'illusion d'une récente partie de quoi que ce soit.

« Plaider que tu ignorais que ton plus jeune n'était pas encore majeur quand tu t'es dénudé devant lui, ça constitue pas une défense que je qualifierais de solide. Prochaine fois tu fermes ta trappe, puis tu me laisses parler. C'est ça qu'ils font les accusés, ils engagent des gens qui savent quoi dire, quand le dire. Toi, on aurait dit que tu te pensais dans un conte ou un film pour enfants... mais t'es loin d'être le héros de ton récit. En vrai, tu es le chien enragé

qu'on envisage de gunner dans le cabanon. [...] Le pire est à venir, tu croyais que t'avais vécu le pire, mais non, je te préviens : le déluge ne fait que commencer, pour l'instant t'as de l'eau jusqu'aux jarrets, mais bientôt [...] ».

Noah s'était enivré au whiskey, sur la bolle, pendant que toute la famille élargie s'amusait si bien sur le patio. On célébrait quelques anniversaires à la fois; on ne parlait pas de politique provinciale; les enfants se frappaient avec des spaghettis en mousse pendant que les parents s'écoœuraient l'estomac avec du vin rosé. Noah s'était réfugié dans sa salle de bain, il avait rempli le bain de sa pisser et de l'eau de la champlure. S'était assuré que ça déborde avant de sortir rejoindre les autres, la famille : Louise, la mère de ses enfants; Sem et sa conjointe, Marika; Cham et son chum, Karl; Japhet et son rebound, Karine. Ainsi que ses petits-enfants : Paul, Marc, Crime, Laurent, Remord et Andrée.

Puis, comment décrire : impossible, sans doute défendu, il faudrait vérifier. (Quelqu'un aurait une imagination à se soulager?) Noah titubant, nu, s'approchant de la porte patio. Les enfants n'avaient pas fusé sur le corps du patriarche, parfaitement divertis à ce moment-là par leurs nouilles. Chloé, l'avocate, rappelle abondamment cette bénédiction à la conscience de Noah. Sem avait figé, sur le coup. Il s'était senti lourdement responsable d'un homme qui lui avait offert une vie luxuriante. En fixant une seconde ou deux le sexe du père, il avait pensé que c'était de sa faute, qu'il avait fait semblant de ne pas voir les signes. Il recevait, avant l'événement, un salaire exorbitant du simple mérite d'être le fils de celui qui *noie la compétition*.

Notre Noah leur disait, d'une voix haletante, presque cabotine : « je me noie un peu mieux chaque jour pour ne pas oublier ce que j'ai noyé... » Et on croyait que c'était de l'humour noir, de la poésie, n'importe quoi excepté l'appel désespéré d'un élu de la providence. Mis à part Louise, personne (nous les premiers), ne semblait le comprendre. Il nous fallait alors accepter la vanité de nos interprétations.

Marika est vive d'esprit. Elle avait atteint d'une serviette de plage, avec laquelle on peut jouer aux serpents et échelles, le pubis de notre Noah qui s'était contenté pour toute réponse d'inventer un mot : merci sans les voyelles? – nous ne savons pas, craignons l'évidence. Vaut mieux souvent lancer la serviette quand son personnage s'exprime en verlan hébraïque. Il

s'était ensuite momifié le corps avec le linge, comme un Pharaon autonome, prêt – si on l'avait exigé – à être embaumé puis exposé devant tout le voisinage indifférent.

Les humains recommençaient alors à se reproduire dans le quartier de notre Noah; on aurait même pu croire, le temps d'une nuit d'insomnie, que l'humanité allait reprendre son cours, dans l'amnésie partielle de l'impétueuse pluie tombée du ciel et de la rosée assassine, jaillie de l'écorce terrestre. Songeait-il, traçant des trajets multiples du bout de son index sur la serviette, qu'il avait frôlé le paradis? Accompagné, depuis l'événement (de quel parle-t-on?), de sa serviette comme d'une inséparable doudou, le patriarche prit l'habitude de marmonner d'étranges sonorités. On soupçonnait une psychose embryonnaire à la manière qu'il avait de pointer la case de départ.

Maryse, une amie à Louise, avait jugé opportun cette journée-là d'emmener sa fille avec elle chez les Darche. La petite s'était d'ailleurs retrouvée dans la salle de bain inondée, avait hurlé à sa mère. Derechef, Marika avait su gérer : quelques serviettes sur la céramique, préalablement aspergées de détergent à la lavande. Que la fête continue! Car les enfants ne se lassaient point de mijoter dans cet étrange bol à pâtes. Oui, il y avait moyen de rejoindre l'inertie des dernières minutes, retrouver la simplicité d'un dimanche de juillet; les enfants de Noah y croyaient, du moins.

« On parle d'un homme de cinquante-six ans, Noah Darche, qui, dans un état d'ébriété passablement avancé, se serait exposé flambant nu sur son patio devant sa famille et des proches. Il a été convoqué à la cour plus tôt cet après-midi, mais au-delà de l'incident en question, Pierre, c'est surtout l'attitude de l'homme de cinquante-six ans qui a subjugué le jury. Il a cité des passages bibliques violents et hors contexte. Dont ce verset du Deutéronome qui a créé la zizanie dans l'audience, que je cite : Celui dont les testicules ont été écrasés ou l'urètre coupé n'entrera point dans l'assemblée de l'Eternel. Le tout, faut-il le rappeler, d'un calme déroutant. »

Noah se couche et il n'y a personne à ses côtés pour lui décocher des pichenottes au bas du dos ou pour lui faire redouter la déshydratation. Cela fait déjà près de deux semaines qu'il

ne pleut plus. Il refuse de se laver, de boire de l'eau et de regarder la natation à cbc. Contestation d'un contrat mal envisagé. Une alliance. Parmi toutes les promesses que Adonaï avait su rompre, fallait-il qu'il tienne opiniâtrement à celle-ci qui augmentait la distance entre notre Noah et celui qu'il pourrait devenir?

Ça cogne. Oui? Mon nom est Annabelle, je travaille pour le réseau cogeco. Hmm? Je ne suis pas ici pour jaser de ma vie, monsieur Darche. De quoi, donc? De la vôtre; j'aimerais que le public comprenne l'humain derrière. Il n'y a personne derrière mais entrez quand même, je vous en prie. Il arrive à notre Noah de s'exprimer sobrement, avec une civilité sans pareille, ce qui le rend d'autant plus complexe (et attachant, avouons-le).

Annabelle fronce les sourcils à l'amorce même des phrases de Noah, qu'elle prédit périlleuses : « [...] couples de chameaux, lapins, rats [...] après la colombe est arrivée, branche d'olivier [...] beau me couvrir les yeux, j'avais déjà tout vu [...] ». Elle note et enregistre tout. Ce sera gros et payant ce reportage, il tournera en boucle et son patron la récompensera avec une promotion aux affaires fédérales à Ottawa. (Souhaitons-lui le courage de refuser une telle offre qui minerait sa vie sociale).

Dring-dring! : « Salut Noah! As-tu l'air climatisé? T'es avec qui là? Es-tu tout nu? Parfait. Je vais m'arrêter au *drive-trou* puis je te rappelle, j'ai de bonnes et de moins bonnes nouvelles pour toi. Bye, à tantôt. »

La journaliste pose une question à laquelle je n'avais moi-même jamais pensée. « Le déluge, dans la suite des événements, il se situe en amont ou en aval de celui-ci? » Noah hausse les épaules puis mime un mouvement abrupt venu des cieux avec ses doigts en grognant des syllabes inaudibles. Je propose que nous changions de tactique : à chaque fois que notre Noah s'exprime nous banderons nos yeux et boucherons nos oreilles, puis nous inventerons des répliques plausibles.

Chloé ouvre la porte sans cogner, puis contourne les objets au sol – déjà énumérés, rappelez-vous au moins que de ça –, comme s'ils étaient des serpents à sonnette. Elle parvient enfin à la véranda qui accueille notre Noah jour et nuit. Elle place sa main devant sa bouche en réaction à ce que ses yeux subissent : une enregistreuse tendue par une main délicate. En face d'elle, des paupières gonflées, des cernes comme des piscines en automne étalés sur ce

visage qu'elle reconnaît difficilement. Il lui semble si ouvert, ses traits relèvent de l'imprécis, ne semblent pas se coordonner les uns avec les autres, on croirait qu'un enfant mal intentionné l'a modelé. Monde va savoir, chuchote-t-il à Chloé, sans qu'elle puisse l'entendre, stoïque comme il est, rappelons-nous, depuis la nuit des temps.

« J'aurais préféré te voir nu, Noah. » Assumons que Chloé dit cela sans sensualité ou ambiguïté. Sans être certain, je crois que ça veut dire qu'elle a l'impression de le voir plus que nu, comme ça, proie médiatique, innocente, ne se sentant même pas coupable de voir arriver Chloé; conquis, drapeau blanc hissé haut, l'égo rompu : tête première immergée dans le bain du néant. Annabelle range subrepticement son matériel, reconnaît l'avocate, se lève, malaisée, tend une main vers Noah qu'il tâte comme s'il s'agissait de sa première fois. Chloé ne prend même pas la peine de trouver un terrain d'entente avec Annabelle. Elle n'a déjà plus le cœur au sauvetage.

Noah avait feint d'être hautement insulté par son dénudement soudain. Louise avait détecté la tromperie. Il avait déposé ses mains sur ses hanches entourées par ladite serviette avant de jeter un regard réprobateur sur ses héritiers. Sa tête hochait de gauche à droite, ses lèvres s'étaient retournées vers l'intérieur de sa bouche. Cette colère confuse procurait d'autant plus de crédibilité à son naufrage personnel et professionnel. Mais, en fait, il était piètre acteur et jouait l'inconscience du noyé avec peu d'adresse – c'est Louise qui lui dira, plus tard, dans la chambre à coucher – mais ça suffisait néanmoins pour confondre le reste du clan Darche.

Louise avait compris bien trop vite ce que tramait notre Noah. Beaucoup trop vite même pour qu'elle puisse nous en informer, nous, les derniers concernés et les plus intéressés. Après une dernière nuit d'amour platonique, elle disparaissait de sa vie en moto, partant rejoindre une destinée sauvage qui n'existe qu'en théorie. Louise s'était attachée à la présence des ours. Ne te soucie pas de nous, Louise. Nous survivrons à notre étonnement.

Chloé, dans la véranda – nous aurons compris que, dans le doute, l'action se déroule dans la véranda –, observe Noah. Elle tète son café en silence. Lui ne semble pas dérangé le moins du monde par cette situation qui procurerait des fourmis dans les doigts à la majorité d'entre nous. Son regard s'échoue enfin dans celui de Chloé, où elle l'attendait depuis un moment déjà.

Le jeu irritant de la bonne et de la mauvaise nouvelle engendre confusion et mécontentement. Tu ne veux plus être mon avocate; est-ce la bonne nouvelle? Une pluie tapageuse nous fera oublier nos longues vies à ne plus finir; est-ce la bonne nouvelle? On a déjà frappé à sa porte avec des formules semblables, il a répondu, écouté, puis s'en est retourné sur sa véranda, évitant les serpents à sonnette sur son passage qui n'ont de cesse de mordiller les 2 par 4 humides. Tu vas faire de la prison Noah, beaucoup même. Tu ne tireras plus ma cheville vers les tréfonds de ta misère.

Une pluie drue clapote au même instant sur les feuilles des oliviers qui parsèment la cour. Noah lui demande poliment de répéter, il dit qu'il veut s'assurer de bien comprendre. Chloé est dégoûtée par l'excitation perceptible dans la voix de Noah. Elle se lève et, solennellement, prononce une prophétie du bout des lèvres. Malencontreusement, la pluie l'enterre. On devine les mots « criss », « crise » et « pisse ». Nous devons nous en servir comme des mots-échelles et nous parviendrons, éventuellement, inshallah, au paradis de la signification. Là, les visages se ressemblent tous, calquent celui de Noah. Que nous y serons sereins!

Notre Noah – notre beau Noah, roi des marais, que nous aimons ta fortune –, a déjà quelques centaines d'années derrière la cravate quand on l'informe de sa tâche sadique. Admirons-le, passer la tondeuse sur son terrain, jeter des coups d'œil peu inquiets vers ses voisins, leur envoyer même la main : salut Régis! Sachant très bien qu'ils seront bientôt pulvérisés par des écluses en perte de contrôle pendant que lui aura pour besogne de les regarder périr. Ils le supplieront : « Noah, fais-moi une place! Je vais faire tes impôts, nous allons manger du barbecue à tous les soirs! Noah! Prends ma fille, prends mon fils, ils ramassent leur chambre quand on leur crie après. » Plusieurs ont tenté de fixer des échelles au bateau. Hélas, (hélas? mais qu'est-ce que ça change concrètement à notre quotidien? quand allons-nous nous désintéresser enfin de tout ce qui n'est pas en rapport direct avec nos oignons? Quelle preuve s'avère probante de l'existence même de Noah? Néanmoins, remarquez que la lune est pleine ce soir, ça nous rend crédules et sensibles), les serpents rompaient systématiquement les barreaux des échelles dressées de leurs dents.

Noah mit le plan en marche. Ne le partagea qu'avec un cercle restreint. Bien qu'il voulût choisir a priori l'abandon du projet, les railleries amères des voisins gonflèrent sa frêle

motivation. Ce sont toujours les railleries amères des voisins qui nous mènent à construire des machines gigantesques. Car l'entreprise de Noah n'avancait pas à vive allure. On y repérait les failles, quelques semaines à peine après le début des opérations, qui allaient indubitablement s'aggraver avec les mois de labeur. Et ceux et celles même qui avaient espéré participer à cette étrange partie – de quilles ou de serpents et échelles? – eurent les paumes pleines de roches. Il faut dire que ça handicaperait lourdement le récit, cette lapidation précoce. De plus, on se retrouverait avec un étrange vide anthropologique. Comment expliquerait-on les arcs-en-ciel?

Le soleil plombait avec tant de conviction sur le bateau en plywood que Louise ne pouvait s'empêcher de répéter à notre Noah d'appliquer de la lotion solaire sur son dos rouge homard. Ce qu'il faisait sans attendre, tendrement. N'oublie pas mes omoplates, n'oublie pas ma nuque, lui disait-elle. Louise s'en retournait ensuite aux soins des animaux qu'elle affectionnait au point de se désoler de la descente progressive du niveau de l'ubique étendue d'eau. Pendant les dix derniers jours de la croisière, elle était demeurée blottie dans les bras velus des ours bruns, faisant semblant de dormir, ne trompant personne. Car Louise avait deviné que le spectacle ne dévoilerait aucune Atlantide, mais serait plutôt de l'ordre de la damnation pour quiconque s'en contente. Si vous tenez à ce que je vous dresse le portrait de ce que mes yeux n'ont pas vu : des tas de cadavres putréfiés s'agglomérant en de sordides collines; des ennemis refoulés revenant méconnaissables à la surface; d'étranges luttes sclérosées entre humains et bêtes pour la survie à court terme; un bassin de jeunes filles démantelées par les branches d'un olivier qui n'avait rien demandé. J'ai si peu vu; je pourrais continuer ainsi des siècles.

## LE DERNIER SALOMON

Salomon étendu dans ces draps de satin, de la dentelle répandue sur son corps. Une pointe de pizza dans la bouche, tandis qu'une autre lui couvre les parties génitales. Des escortes brillantes et universitaires l'entourent. Elles portent des masques sophistiqués sous lesquels se dérobent des corps irréels. Elles aiment discuter des enjeux socio-politiques entre elles, une fois les caméras fermées. Certaines sont plus libérales; d'autres, étonnamment, ont des idées plus conservatrices. Ne dites pas que vous avez voté Bloc pour autant ou bien dites-le seulement pour le plaisir de vous faire haïr. Salomon pense des affaires bancales mais ne les dit pas : il fait partie des sages. Il lui arrive de trier ses pensées et elles aboutissent toutes au même endroit. Pensée vaniteuse, pensée vaniteuse, tiens! Une pensée sensée, donc d'autant plus vaniteuse. Plus on tombe de haut plus la chute est absurde. Comme en rapport avec sa propre existence, il est devenu ce spectateur anonyme des conversations. Considérant que l'énonciateur pense toujours à mesure égale l'inverse de ce qu'il dit, il se méfie de ce qui se veut sincère, se dégoûte de ses propres présomptions. Vanité des vanités, tout est vanité, expire-t-il. On lui rétorque que c'est facile à dire pour lui, riche homme blanc, élu du libéralisme sexuel, de surcroît. C'est facile de trouver la vie leste la bouche pleine. On n'a pas toutes le luxe de trouver les luttes vaines. Salomon, il sait tout ça, mais parfois quand la mdma cogne fort, ça le dépasse et il dit ce que son cœur ne ressent presque plus, ce à quoi il s'accroche néanmoins, impertinemment : vanité des vanités, tout est vanité et poursuite du vent et il n'y a jamais rien de nouveau sous le Soleil. Cet état de conscience superficialisée, ces sensations exacerbées n'ont rien d'unique; Salomon se sait la répétition d'un succès déçu. Il ne sera jamais le dernier Salomon. Pas plus de nouveau dans ce texte. Ceux et celles qui visent la nouveauté se cassent le menton sur le trottoir.

## MÉNÉ MENÉ

Je me suis réveillé la nuit dernière – événement si fréquent pour les humains, après tout; ma tribulation jusque-là est puérile : j’avais coutume d’envoyer les autres mourir à ma place. Prenant connaissance du subreptice mouvement de ma conscience, j’ai eu très très peur. Je ne voulais pas être atteint de nouveau d’un état qui me transfigure; la simple pensée d’être élevé jusqu’aux nues me faisait l’effet d’une seringue dans le foie. J’avais des envies radicales de vie ordinaire. J’aspirais à me réveiller en pleine nuit et ne constater que les taches sur mon plafond, invectiver intérieurement ma propriétaire, répondre du comportement adéquat, à l’aise comme un homme toléré pour sa dot. À plat ventre au degré zéro des phénomènes. Hélas, mon dos trempé, mes mollets gorgés d’acide lactique et ma tête ointe m’ont toujours mené vers des pensées cycliques de sécheuse imperturbable. Ma destitution se passait si tendrement, pourtant, sans le moindre fracas, à peine remarquait-on mon absence (ce qui ne me froissait pas, au demeurant; vos pensées ne sont pas les miennes). On continuait à m’appeler – en vain, amen, ne m’appellez plus, je ne sais que faire de vos miracles chorégraphiés, je déteste vos fêtes de nouvelle lune, et vos projets mercantiles à bénir me vident le sang. Ma colonne tremblait et je ne la cajolais jamais, lui répétais sans pudeur : vibre donc, ma colonne, jusqu’à fendre si tu y tiens, ton sort ne me fera point grisonner, inshallah, pas même le moindre de mes poils pubiens.

Souvent j’arrivais à me tenir fier dans le déni, quand une piocheuse de la prière ne s’obstinait pas sur mon cas, ne me rappelait pas à un ordre qui pâlisait de nuit en nuit. Cette voix-réverbère, d’après son ton, dénotait une supplication creuse dont l’interprétation unique est la suivante : *parle, rabbi, parle donc! Car ta servante veut servir un service qui puisse servir*. Je n’avais pour toute réponse que des vomissures déboulant, glaireuses et sans conviction, de ma bouche esseulée d’où les mondes s’érodent depuis que des dents y poussent à vue d’œil. Je serai bientôt un grand garçon conquis par les goûts de la paresse, je l’espère, *oh yes!* Enfin, le son sourd s’est assoupi. Elle a dû étouffer ses oraisons dans ses pleurs. Vous comprenez *a fortiori* que je ne pouvais me permettre une attention soutenue à son égard. Je me suis tortillé dans les draps humides : ils sentaient les larmes sanguines, l’acidité; la bile vieillie, globalement. Je voulais que toute mon âme limitée en soit imbibée,

éprouver la détresse gethsémanienne. Ils y ont goûté les pauvres petits loups, les uns après les autres – sans vraiment les discerner, je les perdais de vue, souvent, avant de les retrouver le cœur incendié au parc Lafontaine. *L'examen*, qu'on l'appelait. On y séparait les prophètes des hommes. On avait mis en fonction un classement, l'équivalent d'un pool sportif pour ceux à distance de l'expérience terrestre. Amos en était notre véritable champion, en dépit de vos opinions formatées; les coups de matraque encaissés par ses tempes dépassent mon entendement. Moi, quand je me les tapoche du bout de ma raquette de ping-pong, ça me chatouille un brin.

\*

Ma mère me téléphone deux fois par semaine : le mercredi soir et le samedi matin. Son fils est mis à part sans son accord, ça l'affole peut-être. Parfois je ne réponds pas; je viens me coller tout près de l'appareil amovible pour constater son immobilité. Lorsque je réponds, une voix remplace la mienne; elle prend des nouvelles, et pose les questions de circonstance : *Vas-tu bien ma mère? Ma naissance t'a-t-elle fait mal?*

Même s'ils s'en apercevaient, ils n'iraient pas me porter à l'hospice; ils craindraient l'infection dans l'échange furtif des regards, je suppose. La passivité me domine, ne comptez pas sur moi pour me porter secours. Je ressemble à mon téléphone : je ne bouge guère, à moins qu'on m'élève brutalement. De toute manière, la main-d'œuvre nécessaire n'existe plus. Il suffit de regarder par la fenêtre pour en juger. Il n'y a plus d'oreille pour entendre ni de bras pour lutter. Les poteaux d'électricité sont fendus de l'intérieur et les arbres des champs jaloussent leur blessure. Rentrez-vous ça dans le classeur prééminent de vos esprits : ils n'auront jamais envie de battre des mains.

Il faut, au préalable, me la formuler, la tâche suggérée. Ça risque d'être aisé et succinct, car mon esprit est disposé depuis que le monde est monde à sa synthèse. Oh méfie-toi mon âme! Crains les mailles dans lesquelles tu t'enfonces indubitablement. Son cordage t'est si convaincant. Mon âme est la plus téméraire – elle est aussi ma préférée parmi la multitude – elle s'entête à demeurer docile et captive, à prétendre qu'il n'y a rien là. Ses éclabousses agencés sur mes murs forment une drôle de comptine que voici : MENE MENE TEKEL URPHASIN. Je ne connais pas la signification de ces signes, et ne comptez pas sur moi pour

la googler. La formule me saisit bien assez comme cela. S'il fallait que je m'informe en plus d'une quelconque interprétation préétablie. Oh! juste y penser me procure un vertige qui me suffit, me fait un grand bien somme toute; la sensation d'un vide dans lequel je me baigne.

La terreur redoutée qui n'arrive qu'en immersion complète dans l'acte créateur : on frappe à ma porte. Un homme ne prend pas même la peine de se présenter, kippa sur la tête – j'ignorais que les Juifs s'adonnaient au prosélytisme. Il découvre puis m'offre sans tarder l'exégèse détaillée de chacun desdits signes. Je ne sais s'il invente, s'il est lui-même inventé ou s'il se présente tel un bloc compact immergé du réel exsangue. Bien sûr que je n'ai pas un poireau à la place du cerveau. Je sais reconnaître une langue sacrée quand j'en compose une. Seulement, je ne me sens pas dans le *mood* de discuter théologie : trop pas *down*. J'ai un travail auquel me soumettre et suffisamment de peinture pour transfigurer la face entière de Montréal. J'écoute distraitemment, focalise sur le sourire guilleret du messenger. Or, ses explications se frayent un chemin jusqu'à mon méné qui gobe tout comme un pacman. Et plus mon méné gobe, plus sa force me dépasse. Pas même eu la lucidité d'anticiper sa naissance. S'ensuit un procédé de compostage, d'assemblage labile, pendant que l'homme n'a de cesse de s'enfarger dans son accent. On dirait qu'il ne tient même pas à ce que je l'écoute. Sa foi n'est placée que dans la Parole, surtout lorsqu'on la dissocie de qui l'écoute, de qui la parle. Je gratte mes cuisses, twiste son poil, remarque une tercel de rêve derrière lui; ses mots se déboulonnent à faible débit, il hésite, se contredit en souriant bêtement : s'enseigne en même temps qu'il exécute une espèce de prise de lutte à sa raison. La déportation, l'exil, la destruction du temple, etc. En *loop*, change les combinaisons, se tape le dos de la main lorsqu'il frôle la conviction. Je remarque aussi une destruction des plus dynamiques dans le voisinage – *Belshazzar est saisi d'effroi, vous comprenez, alors il s'enquiert [...]* – déjà en résurgence; des grues enterrent des pans d'histoire touchés par la pyrite, sans repos. Elles œuvrent à un oubli salvateur; je la vois, intuitivement, cette couche sémantique qu'elles étendront pour embaumer la mort. Je ne fais pas que les peindre, les signes. Il m'arrive aussi de les lire. Car sachez que mon âme est d'abord bête spirituelle : elle a besoin de se nourrir. Elle a besoin de la sérénité reçue des constructions fonctionnelles, comme les autres, d'ailleurs.

*méné méné*

*teslequel*

*ctufaiscite*

J'ignore ce que j'en comprends. En revanche, je me persuade que ma compréhension est obscure et sans fond. Je me plonge la tête à même l'énigme puis elle en ressort vaseuse, presque imprégnée d'une odeur de poisson; je songe alors de manière intensive au méné, petit méné mené par sa peur, redoutant le trou du diable; puis ça me replonge derechef dans la peinture. Mes bras ont beau s'épuiser, même très tard dans la nuit, le geste ne s'interrompt pas. S'il manque d'espace sur mes murs j'en bâtis des neufs. Je n'obéis qu'à la loi névralgique du méné. Il me faut temporiser l'engouement pour mon propre esclavage, de peur d'en devenir maître. Puis je relis *méné*, une fois de plus, de trop, et elles se déboulonnent devant moi (*here it goes again!*), je les vois dans leur virtualité, les images du méné s'échappant de ma canne à pêche aux berges du St-Maurice – l'auteur vient de la Mauricie, bonyenne! ça doit être un profond, lui. Le poisson s'évade, enjôleur écaillé, entre les roches. Le méné ne quitte pas ma vie pour autant. Il revient à la charge, plus confiant que jamais, pour me taquiner l'esprit, souhaitant faire vie commune avec lui dans un château de pierre quelconque. Sa manière agile de me déjouer m'a humilié en ce que l'humiliation a de grandiose. J'y ai vu une lueur dans le lot de mes défaites. J'ose même affirmer qu'il s'agissait d'une grâce qui rend l'échec majestueux; j'étais content d'avoir su apprécier la victoire du méné, de m'être mis à sa hauteur de cyprinidé, un tant soit peu. Avez-vous caché mon pinceau? Je me rappelle avoir laissé un espace vierge sur la surface intérieure de la porte de ma garde-robe, je me souviens avoir maculé le côté gauche. Celui de droit ne perd rien pour attendre; son baptême est imminent. Je vais y dessiner un gros méné qui frétille. Je ne m'inquiète pas qu'une surface ne soit pas recouverte de l'énigme; je me dois d'accorder repos à mon âme. Endors-toi mon âme-méné. Meurs que l'on n'y verrait même pas la différence, car tu ne fermes jamais tes yeux.

La tête cimentée dans l'oreiller, je pense à la sensation improbable de se faire réveiller par une huile brûlante. Je sarcle chaque matin ma tête impie afin qu'une traversée de canetons puisse la parsemer. J'énonce ces mots sans même espérer une goutte supplémentaire de

l'huile; je m'en crois si indigne. Pourtant, quatre mots, qui me sont imprononçables, taraudent mon âme-méné; c'est le signe le plus probant parmi les quelque huit cents qui ornent mes murs.

Lorsque je me lève, la nuit, pour boire un verre de lait, les écritures reflétées par les lampadaires projettent un ensemble poétique inédit :

*Méné Méné, t'es le quel; c'tu fais ici?*

*Méné Méné, tercel; Hue ch'val, stie!*

*Méné Méné, t'inquiète; rhumatisme!*

*Méné Méné, ta gueule; bu le fusil.*

J'essuie mes lèvres blanches à même les draps, mais les vers mystiques y restent gommés toute la nuit.

\*

Vous n'êtes pas sans savoir les mille raisons que j'ai de m'en vouloir. Je ne me suis pas gêné pour exprimer mes regrets; j'ai maintes fois reconnu mes écarts et mes accidents qui vous ont donné la mort, à d'autres l'absurde naissance. Mais il y a des fautes techniques dont je préserve le secret, tellement la honte associée est géante. Il n'y avait pas que des orgueilleux à Babel. À ceux qui n'ont pas reçu de langue commune, je croyais leur accorder un don qui les rapprocherait des anges. Or, ils se sont réfugiés dans les hautes montagnes, appelant de leurs mots une oreille-sœur impossible. Car ils ont continué à ramifier leur langue, devenue soudain complexe au point où je ne la saisissais guère. La plupart ont crevé à une vitesse stupéfiante, à court de compréhension, les globes oculaires détournés de leur sens convenu. Je ne peux m'enlever de la tête celle qui s'est sectionné la langue. Vaine tentative d'inventer un nouvel alphabet avec les fragments répandus sur un rocher. De toute mon âme j'ai prié qu'une eau sulfureuse versée de mes tuyaux m'atteigne, fasse pourrir mes fondations; j'ai tant prié en moi-même que des mondes organiques desquels je ne suspecte rien de mauvais en émergent.

\*

Mon ventre est terrassé de ballonnements à peine supportables. C'en est ridicule, d'aimer le lait à ce point. Je n'aime pas souffrir dans le noir, je sens que ça diffuse l'épicentre de ma douleur dans tout mon corps; je préfère agglomérer mon mal, le cerner de ma peur. J'ouvre donc une lampe.

Tout dans mon crâne s'ébranle, à présent que je vois l'oméga des choses – damné soit le jour où ma rétine prit forme. Ma main repasse sur les mots suivants : *méné mené, tercel en or fait siiiiiiinnn*. Tandis que ce qui reste de mon corps s'affale sur le matelas humide et jauni.

\*

Je ne suis pas contre l'idée. On m'invite au micro. Prends la parole! Nous ne sommes pas cauteleux nous écouterons, prendrons des notes : nous en faisons le serment. Sachez d'abord qu'il y a deux voix, donc deux entités, de surcroît une troisième et une cinquième en comptabilisant la vôtre et la mienne; la quatrième est celle d'une femme errante au Tim Hortons, à quelques kilomètres d'ici. À l'hypothèse selon laquelle les deux voix raconteraient l'épidémie matoise d'une gastroentérite sous des airs de transcendance caricaturée, je réponds d'un enthousiasme sans bornes; vous me dépassez, vous aurez bientôt deux tours d'avance sur moi et je me ferai un commandement de vous envoyer de timides tatas. Avant qu'ils s'exécutent, mes mains se donnent la peine de pointer leurs doigts vers les cieux et louent votre intelligence renouvelée par l'esprit des cyprinidés introuvables. J'aurais préféré des ménés qui gigotent pour départager les énonciations, or il faudra se contenter des astérisques : huez donc, je vous en prie!

\*

J'entérine les événements, leur ordre, leur direction scabreuse. Je me croyais le récipient, suis le jus; me croyais l'argile, suis le potier; me croyais le texte, suis le lecteur. Contrairement à Jonas, je ne suis pas cloîtré aux confins de l'estomac du poisson. À l'inverse, c'est lui qui gigote en moi; ses soubresauts font d'étranges kystes sous ma peau. Le méné

sera mené par ma tercel en fusain. C'est-à-dire que je le convoque, l'interpelle, lui fais mirer sa liberté afin qu'il ne cesse de se mouvoir en moi. Je n'en dis rien à ma mère. Je lui envoie des portraits de mes plantes qui se portent bien malgré l'absence de pluie. Ça nous prendrait un beau grand déluge, comme dans le temps, mais définitif cette fois, une promesse dûment brisée; hosanna! une défaite à plate couture. Noah, mon voisin de cour, tend sa main en sondant les nuages. Ses lamentations finiront bien par nous attirer quelque chose, oracle d'une âme-méné au (dans le) courant.

\*

Il se tenait là, sur cette chaise raccommodée, tout guilleret. *Bonyenne que tu te lèves tard!* Il regardait sa rolex tout en s'efforçant de paraître contrarié. Je comprenais mal mon état; étais-je en fuite ou bien m'offrais-je enfin nu puisque toute venue au monde l'exige? Je me sentais désarçonné à souhait; mon socle rigide sortait de terre et je le percevais comme une béquille désuète. Le bonhomme narquois remarquait mon air désemparé, en semblait satisfait. Ses dents en or faisaient tomber mon regard, le faisaient fixer mes pieds empreints de boue; rompaient la rencontre avec le sien. S'il fallait me décrire en entier : par où commencer; puis, à quoi bon? Les descriptions sont des vanités déguisées en statues de sel. Il faut les réfuter, soutenir son échine avec ses paumes, croire de toute son âme, de tout son cœur et de toute sa tête que la description inverse est tout aussi opérante. Mes pieds blancs comme neige existaient alors tout autant; en vérité en vérité, je me supplie de tout croire.

*Ça vient de te pogner là, hen!* Il riait de manière forcée, comme si la tâche incombée lui tentait peu. On aurait dit qu'il jouait son propre personnage. Je reconnaissais partiellement les traits généraux de son visage. Forêt dense et noire, temples lisses et perles rares ferrées aux lobes. Une même phrase, dont la lecture m'était ardue, était rédigée sur toute la surface de sa robe de chambre. Je me sentais vulnérable; mon âme en soupirait comme une biche s'ennuie d'une soif improbable. Je restais là, devant lui, la bouche béante et sèche. Allais-je baiser ses pieds ou bien implorer son pardon? La réponse m'échappait. C'est donc ainsi qu'il faut vivre, dans l'incertitude certaine de ce que l'on va éprouver? Il a écrit ces mots sur une feuille de papier lignée, avant de s'allumer une gauloise – mes personnages, comme ceux de Cortázar,

ne fument que des gauloises, c'est un luxe fictionnel que je m'accorde – puis de prendre la poudre d'escampette :

*Vaut mieux être compté, pesé, trouvé léger  
qu'être sidéré d'une lourdeur  
qui fait caler dans l'abysse intersidéral  
tu le comprends juste à temps  
vieux cave  
Belshazzar*

\*

– Est-il l'heure, déjà? Oui! Bon. Montez donc les enfants.

Huit enfants aux visages graves foulent la scène. Une femme en est leur chef d'orchestre. Elle agite ses bras avec vivacité. Les adultes toujours présents – ou qui ont su résister à l'envie de se griller une gauloise – visent les enfants de leur appareil photo.

*bien que ma tercel prenne feu!  
mon méné saura me mener à bon port!  
bien que mon méné s'échoue au terrain boueux!  
ma tercel saura me faire traverser la mort!*

– Merci aux enfants! Il y avait beaucoup de pratiques derrière cela, *Baby-lone!* Et merci à Diane, évidemment!

\*

Ma mère vient me visiter à l'improviste. Méné soit loué; j'avais couvert mes murs de larges toiles de piscine.

– Ah que c'est original chez toi! Toujours à deux doigts de refaire l'univers! C'est pour l'une de tes expositions? Je ne te poserai pas plus de questions à ce sujet; tu es encore le

même petit poisson pataugeant dans ses soliloques. Enfant, t'en souviens, tu mettais tes mondes en suspens dès que l'un de nous s'en approchait. Tu pensais pouvoir empêcher leur dispersion comme mes guenilles barraient tes verres de lait renversés. J'ai prié Jéhovah l'autre soir – écoute-moi, ce sera bref! – et contrairement à son habitude, il m'a répondu d'un silence glacial; tu comprends que je suis restée bête sur le coup. Alors je t'ai appelé puis ça répondait pas; ta boîte vocale sonnait marine, comme lorsqu'on colle son oreille aux coquillages. J'ai pensé : Ah! tiens! Jéhovah se morcelle dans l'océan puis c'est mon fils qui me l'annonce. J'avais tort de le penser, mais puisque rien en moi portait le désir de penser ça, j'ai trouvé ça d'autant plus vrai. En tout cas, j'ai bien hâte de voir ce qui se trame derrière ces belles toiles-là! Maudit créateur insondable, toi. Je t'ai laissé deux pintes de 2% dans le frigo, salut.

\*

Sans tarder, elle retourne d'un pas affermi au Tim Hortons du coin. Elle croisera sur son chemin celui dont elle troublait le sommeil. Par précaution, il couvrira ses oreilles d'écouteurs et sa tête d'une kippa. Il se fera, bien plus tard, le témoin impuissant des travaux en cours dans ce square qui agiront pour lui tel un miroir ou une allégorie réconfortante. C'est son propre visage dispersé qu'il verra par l'entremise de cette terre soulevée, terre divisée, terre renversée. Amen, son nom et son visage répandus sur des voies pénétrables, au fur et à mesure des pelletées.

La foule se lève, sans applaudir; elle saisit mal le sens de cet enseignement. Les enfants dérangent les discussions d'adultes.

– Regarde mon dessin maman! On a appris l'histoire du Méné mené ce matin à l'école du dimanche. Il a trempé sa tête dans l'huile brûlante pour nous, mais nous n'avions pas très faim, alors il a conduit sa tercel de fusain jusqu'au prochain ruisseau. Pis après il a...

– Mais tu vois bien que je tente de parler avec M. Fournier! Serre-lui donc la nageoire. Ne fais pas ton timide.

## SELON LE CŒUR DE DIEU

David est devenu l'archétype masculin babélique par excellence dont l'érection n'a de cesse – l'actualité politique américaine nous en fait la redondante démonstration. Malgré ses concubines fort nombreuses et variées, son cœur selon Dieu le porte auprès de celle qui lui est moralement interdite. Il ressemble beaucoup à un chien privé de laisse, esclave de ses stimulations, et surtout à ce professeur de lettres dont il faut taire le nom ainsi que l'université où il pratique la fonction, puisque la littérature québécoise n'est pas à la polémique, et encore moins au jeu : qu'aurais-je à y gagner? David ressemble à tous ceux dont la tête est plus ou moins ointe à un moment donné de leur vie. Il ne peut s'empêcher de fixer, des nuits complètes, sur son ordinateur, la photo d'une de ses étudiantes allongée dans un spa : elle y est nue et cache ses seins à l'aide de son avant-bras gauche. Le pouvoir ne fait pas que bénir, il livre aussi le cœur à la *trail* éreintante de la divine cupidité. Insensible celui ou celle qui ne se lamente pas au nom de ce dieu perclus de ses insatisfactions. Car Adonaï hurle à son peuple des revendications poétiques, pavant la voie du pathétisme : il est avant tout un homme seul non loin de la station Langelier dont la libido rend triste. Fondant notre dialectique sur l'assomption de ce dieu plus maudit que nous tous, bâtissons encore des tours faillibles pour au moins lui faire mirer sa supériorité. Sa survie en dépend. La moindre des attitudes humanistes à son égard est d'éprouver pour lui une compassion comparable à celle que nous entretenons envers les lépreuses de la rue Ontario. L'une d'elles quête collée sur une autre, mais sans réellement quêter : ce n'est pas la plus stratège. Elle s'offre en représentation au quartier soir après soir, nous rappelant le dieu amer. Oh comme ils sont lourds les regrets du roi David, une fois l'étudiante enceinte et son collègue, inférieur dans la hiérarchie, faussement accusé, puis suicidé dans ce chalet de Bromont. Vaut mieux crever anonyme sous cette source de chaleur que renvoie l'usine. Il faut se tenir en petite boule dans la vallée de l'ombre de la mort. La nuque sous le tuyau, se savoir en deçà du visible, plaindre sans flancher la grandeur.

## LA PHILISTINE

Il me compare à la Dalila de Rubens, les yeux globuleux, sans pondération : Tu lui es identique, ça n'a pas de sens! Il va même jusqu'à montrer l'image trouvée sur le net à nos comparses de table en faisant sursauter ses sourcils; avouez, avouez, avouez quand même, maudine! Et leur regard exécute des va-et-vient avides entre l'écran et mon visage, entre l'écran et ma poitrine. Je les sens tressaillir comme des enfants qui explorent les mots crus d'un dictionnaire. C'est toujours mieux que de se faire comparer à une animatrice de la tv. J'imagine que c'est une approche comme une autre. Selon mon goût elle manque de mordant. Enseignante de l'histoire de l'art au collégial, je sais néanmoins qu'il a raison. Je ressemble relativement aux femmes représentées dans la période baroque; mon visage et mes rondeurs se conforment aux leurs. Il y a des conditions pires, je ne m'en plains pas. Je parle de mon emploi, même si je suis devenue blasée. Les grandes œuvres ne changent pas. Elles se bousculent dans ma bouche, formules mortes à emmagasiner. Au fil des années, l'intérêt des étudiants me semble fondre. Les powerpoints ne rivalisent jamais avec les cellulaires. Parfois j'y insère une image rigolote qui fait rire les plus empathiques. Je ne suis pour la majorité d'entre eux qu'une miss météo des œuvres picturales, excepté que la température intéresse mieux, car plus actuelle. N'en demeure pas moins que l'homme à ma table me compare à l'une de ces œuvres anciennes; ça devrait valoriser mon travail, me faire croire à une passation possible des savoirs au-delà de la salle de cours. Peut-être ai-je préalablement fait mention de mes occupations. J'oublie presque tout, en raison de ma consommation accrue de cannabis. C'est temporaire, quelque chose comme une phase. C'était ça ou les anxiolytiques. Cela explique en partie ma présence ici... j'imagine.

Souvenez-vous, faites ceci en mémoire de nous; vous avez huit ans; vous assistez à un baptême d'une cousine; votre attention s'endort sur une de ces poutres vierges; vous remarquez sa blancheur parmi les baroques qui l'assaillent; vous l'isolez de toute votre âme; vous convoquez en vous-même des dragons sur lesquels des prophètes chaleureux se tiennent le corps arqué comme autant de cowboys. Je suis amère, oui : je nous en veux. Il n'y a plus d'espace vacant dans la cervelle de mes étudiants, tout est bouché, la page blanche est barbouillée d'avance. C'est foutu à chaque fois que je leur montre une peinture, car elle ne

trouve qu'une place gênante dans leur classeur mental voué au désordre. Ces images sont pour eux de vils fossiles que je m'efforce de déterrer tant bien que mal : regardez ce Riopelle, certes vieux d'une centaine d'années, mais notez d'abord sur vos machines à tuer l'esprit qu'une centaine d'années a sensiblement la même durée qu'un pet. Car, hier encore, j'avais vingt ans et Rembrandt me faisait croire que le chat de la voisine avait existé mille fois avant moi. Je voguais entre les siècles, selon l'objet de mes études, j'errais au vieux-port en simulant la vie de muse. Je ne désire qu'être la muse des fantômes. Et je ne tiens pas à ce qu'on comprenne mes invectives. Tant mieux si elles font l'effet d'une vomissure trouvée dans la neige. Je laisse un brouillard s'épanouir dans ma tête. Ma façon de hâter l'arrivée d'un dieu aboli.

*Le moment présent*, nomme-t-on. Je finirai bien par lui asséner un coup de tête sur la tempe. À vrai dire, telle une boxeuse étourdie mais remplie d'orgueil, je me relève de mon sommeil chaque matin, à tout prendre, pour le faire chahuter, un tant soit peu, ce torrieu de joulvert que nous idolâtrons sans vergogne, partout, à outrance, agenouillés par ces machines fabricantes d'une réalité vapeur. Je les tolère pourtant, ces absences qui s'étendent sur nos vies; je ne veux pas paraître vieux jeu ou autoritaire. Je fais comme si j'étais bien au-dessus de la dégénérescence des jeunes esprits; comme si je m'en foutais parfaitement. Je suis grincheuse et impuissante, cela, je peux me l'admettre sans problème.

Née dans ce corps au dix-septième siècle, je passerais joyeusement mon existence à poser pour des peintres imbus d'eux-mêmes. Je me souviens avoir surpris un homme chauve me regardant avec des jumelles alors que je pratiquais la même activité que lui. Mon appartement, situé à deux pas de la station Papineau, donnait sur une vue plongée de la vie des autres. J'y voyais des couples s'aimer sagement, les rideaux ouverts; des femmes plissant les yeux devant la lumière accentuée par leur porte vitrée; des hommes rinçant leur vaisselle sans presse, puisque rien ne les attendait. L'homme chauve me salua, sans doute voulait-il nous déculpabiliser de notre soif inadéquate, la légitimer; jeune femme, nous sommes bien rendus là, collectivement, pénétrons fièrement dans l'assomption de notre statut de pervers. Ne nous leurrions pas. Celui qui regarde est bien plus captif que celui qui est regardé. Sa vulnérabilité est plus grande qu'il ne le croit. Hypnotisé par l'objet de sa fascination, il ne voit pas s'échouer la claque sur sa joue disposée. L'Histoire picturale s'impose, dans mon

cas, de plus en plus comme une énigme pour quiconque la contemple : à cet instant, est-ce toi ou l'image qui se fige? Ce que j'exprime est cliché, repérable. Songez aux motifs qui guident une telle attitude. Redoutez mon identification absolue. On ne me livre pas au crachoir afin que les aveugles recouvrent la vue. On me charge d'une volonté de crever les abcès. Elle me revient de très bas, des souterrains : appel sourd et diffus. Je ne la connais pas encore, je veux dire que je ressens son ombre monter vers moi. Il me faut trouver l'angle juste où je serai à la fois l'actrice et l'unique spectatrice de mon geste. Ce désir m'est autre et si urgent. Je me dis que des hommes et des femmes ont dû y goûter, avant la peinture, le cinéma, les médias sociaux et la tête coupée de Goliath. C'est une pensée qui sait me reconforter, d'autant plus au cœur de ce type d'événement social; ils sont gentils les monsieurs mais sans lucidité propre, sinon celle empruntée de leur dogmatisme d'une lourdeur sans pareille. Je voudrais tant que mes gestes, aussi imperceptibles soient-ils, meurent en entier. Or, il en reste toujours une espèce de trace; une anecdote ludique pour les uns, un deuil interminable pour les autres. Le cannabis la brouille. Par de vastes brèches va s'éteindre ce qui me pétrifie.

Nombreux sont les peintres qui s'enfilaient des buvards dans l'optique d'échapper un tant soit peu à la représentation atroce de soi représentant les autres. Me suivez-vous? Sinon nous nous rejoindrons au seuil occulté tout à l'heure, pleurerons sur les tempes des dieux trahis. Un soir de février, je vis les sans-abris comme des personnages impressionnistes sans pouvoir interrompre cette isolation cérébrale, malgré le frimas et mon désœuvrement. Ils m'apparaissaient sortis d'une représentation privée de réalité, des visiteurs d'outre-siècle. Je suis restée planquée là, quelque part sur St-Denis, sans offrir de réponse à leurs demandes, les doigts devenus gourds, l'âme sclérosée.

On lui a forcément parlé de mon emploi. Phénomène fréquent chez les hommes lâches; il a mené une enquête à mon sujet. Pour me faire rire – mais surtout pour rendre fière cette part intraçable qui fait ses aises autour et en moi –, je lui dis que je n'aime pas la peinture. J'ajoute qu'elle est menteuse, tout comme la danse. Être intègre avec son humanité consiste à refuser la tentation de l'incarnation; assumer l'indéfini – je me mets à fabuler et il demeure rivé à mes lèvres –, cracher sur ce qui comble quoi que ce soit. Rien de ce que je dis ne semble provenir de mon cru : c'est enivrant. Un espace confortable se forme entre la personnalité que je croyais mienne et la parodie qui a pris succinctement ma place.

Sans même que je m’y attende, sa mine se décompose à vue d’œil. S’il n’y a qu’un pas entre transcendance artistique et spiritualité, je viens de piquer vers un sentier terrorisant, truffé de pierres hasardeusement douces ou coupantes. C’est dans son regard inquiet que je découvre ce que je deviens : quelque chose comme une Philistine aux seins acérés ou l’altérité pure. Je me convaincs de mon rôle. Ils ont besoin d’une païenne, c’est compréhensible. Puis ça m’arrange de pouvoir m’écarter du personnage de féministe athée monoparentale. J’y gagne une sorte d’invisibilité. Comme la cape dans Harry Potter, si vous y tenez, mais je préfère dire comme Dagon en chaque chose.

Tout est roulé au quart de tour, ici. Une activité n’attend pas l’autre. Le tintement fatigant d’une cloche marque chaque moment de la journée. Bing-bing-bing! : il faut se rendre au pas de course à la bâtisse qu’on nomme le Béthel. Bing-bing-bing! : un ami à gauche, un ami à droite et à tous bon appétit. Ça frappe sur les tables, l’excitation ne sommeille jamais et l’espoir de la grande rencontre est intraitable. On nous sert des pichets de jus de raisin, du pain blanc d’Italiano et des lasagnes tièdes. En ce territoire abstrait qu’est mon esprit, je parviens à me transporter aisément trois mille ans en arrière. La parole qu’on m’adresse ne me fait pas déroger de la vue du lac, je le convoite. Je murmure à l’oreille du roi David qu’il ignore sa complexité baroque. Je lui montre la peinture de Caravage à l’aide de mon cellulaire. Constate donc ton visage affecté qui exprime une chose et son contraire.

On nous laisse de brefs temps libres. Il ne faudrait surtout pas que l’on s’ennuie! Je me choisis une chaise de plastique, regarde les célibataires se baigner. Mon amie, que j’aime comme une cause perdue, viens me voir, sur la pointe des pieds. Elle cherche le ton juste pour s’adresser à moi, me convaincre de l’accompagner au Béthel tout à l’heure; suis-je devenue une reine ennemie pour elle? Son hésitation m’est pesante. Je n’irai pas au Béthel, Laurence. Je lui dis que je préfère nager, seule; scruter les profondeurs du lac artificiel de mes lunettes de natation.

Depuis l’enseignement sur Samson et ses faiblesses lubriques, on me surnomme définitivement *Dalila* parmi le groupe d’amis dans lequel je suis incluse malgré moi. Un de ceux-là, François, bel homme, mais un peu cave à cause de l’hermétisme de ses croyances, tente de me provoquer avec des remarques douteuses. Il semble insinuer que Dalila était

travailleuse du sexe. Je ne l'obstine pas sur celle-là, c'est lui l'homme de foi. Je sais qu'il ne se permet ce genre d'inconduite verbale qu'à l'endroit des Philistines et ça me rend fière.

Bing-bing-bing! Le troupeau accourt vers l'enclos, tandis que j'enfile mon maillot de bain et déguerpis vers le quai. Je m'en étais roulé un tout petit dans ma cabine. Je le fume sans me cacher, au pire on me chassera. Or on désire mon salut; j'en suis consciente et j'en profite. Je vois que cela est bon : être philistine parmi les élus, défoncée parmi les sobres. Sur le quai, j'entends un rugissement semblant sortir de la forêt jouxtant le lac. Mon cœur bat vite et fort, l'eau est frette que le calice; ça me plaît. Les rayons du soleil sont réfléchis sous l'eau. J'aperçois quelques poissons, des adorateurs, au fond, tout comme moi. Soudain, retentit un cri aigu, le hurlement d'un rockeur en pleine transe. Des yeux jaunâtres vibrent à l'extrémité d'où je me situe dans le lac. Ils me voient, je le crois; je les vois me voir. Je m'immobilise sous l'eau, y respire à volonté. Les yeux grossissent, se rapprochent peut-être. Ça devient flou. Mon cœur est une mitraillette.

*Fondu au noir.*

Je reviens brusquement à nous, comme on débarque en son propre rêve. La situation est bien en place, mon action pratiquement déjà enclenchée. Les jambes molles, j'entre dans le Béthel et gueule à gorge déployée : *Dagon, dieu des noyés, condamne votre dévotion au dieu des victoires aisées.* On m'impose systématiquement les mains espérant exorciser un esprit récalcitrant. Ça ne m'empêche pas de crier. Plus on me serre fort les triceps plus je gagne en assurance. *Craignez le lac dans lequel vous vous baignez. Craignez que je vous croque les mollets.*

Je me méfierai à l'avenir : je le saurai. On évoque les bouleaux, la tombante, le lac, les canots disponibles, le prix abordable, mais il faut creuser plus loin, investiguer là où ça chire. La publicité est adaptée pour les païens. Un arrière-plan, qui n'a rien à voir avec les photos sur le fascicule, impose sa loi ici.

On joue au souque à la corde cet après-midi. Le jeu accorde aux participants quelques contacts physiques. Une femme tombe à la renverse sur l'abdomen de cet homme qui n'en demandait pas tant. De ma chaise de plastique, je constate leur gêne : ils se la partagent

volontiers. Une simple discussion théologique les aurait amplement satisfaits. Bing-bing-bing! Quoi donc encore? Tous se dirigent aussitôt joyeusement vers les toilettes communes avec leur petite trousse contenant brosse à dents et soie dentaire. Le camp est disposé selon une binarité rigide. Les hommes saluent les femmes au loin, d'une main malaisée. Recroquevillée sur mon trône devant le feu à l'agonie, je pense à Dagon, consulte sa page wikipédia. Rien de très intéressant, sinon que Lovecraft a fait de lui une figure romanesque; disons plutôt, Dagon a fait de lui son outil. On me croit sardonique, mais en réalité je suis gelée comme une balle. On ne m'adresse presque plus la parole et je suis la seule à défoncer le couvre-feu. Je suis montée avec ma voiture, je pourrais donc décrire d'ici à l'instant. Laurence s'arrangerait sans trop d'ennuis, une légion d'hommes désespérés lui offrirait un lift.

François m'interpelle après le déjeuner, avant que je n'aie le temps de regagner ma cabine. Je ne sais pas à quoi il pense, ce qui agite ainsi son âme pour qu'il tente de me convertir en ce moment si inopportun.

– J'ai pensé à ce que tu m'as dit, Dalila. Au sujet de la représentation, de la peinture, j'y ai pensé beaucoup! Tu dois le savoir mieux que quiconque. L'humain (il s'efforce de ne pas dire les hommes, que c'est charmant!) crée parce qu'il est lui-même création, représente parce qu'il est représenté. Je ne serais pas surpris d'apprendre que des anges font des toiles au ciel avec pour thématique nos déboires à venir.

Il s'attend à ce que je réponde quelque chose. Il me fait de la peine! Son prosélytisme est mélancolique. Je le trouve beau et fragile, pauvre François!

– *Frank* – ses sourcils bondissent à cette appellation –, tu mérites un doux enfer où ce cycle de la représentation sera interrompu, tellement tu y brûleras de travers, tellement tes membres feront penser à des formes que les anges n'osent pas même s'imaginer.

Tous et toutes écoutent d'une attention sidérante les paroles de ce faux-prophète dont les hésitations amplifient la monstruosité : Adonaï nous regarde; ne pas l'attrister; se priver pour mieux se réjouir plus tard ou ailleurs; le décolleté dégoûte Adonaï; cette vie, un leurre; la marge est mince entre son propre corps et l'adversaire; ma femme et moi honorons Adonaï au

lit; le monde est sale; écouter son cœur : un leurre mondain; un temps pour chaque chose sous le soleil; un temps pour la chute regrettable; un temps pour les refoulements accumulés; les pierres d'achoppement d'aujourd'hui seront les médailles sataniques de demain; la société voudrait que nous soyons épanouis sexuellement, Adonaï voudrait que nous soyons épanouis spirituellement; les médailles d'aujourd'hui seront les pierres d'achoppement de demain; prier avant vos rapports sexuels; tout rapport sexuel hors du cadre divin du mariage entraînera une lapidation fulgurante; nous lapidons moins qu'auparavant, nos bras se relâchent, nos épaules s'affaissent; Adonaï cherche encore des hommes forts et des femmes muettes; à Drummondville, je me souviens, nous aurions dû lapider ce suicidé que nous aimions de son vivant, seulement, notre lâcheté a récidivé, nous nous sommes contentés de rabaisser son nom, d'humilier son fils, je me souviens, lapider un cadavre était alors pour nous une aporie; votre souffrance est une jouissance pour celui là-haut qui la jalouse; il nous regarde sans nous saisir; il regarde nos accouplements avec des yeux de dieu hagard; le célibat est une bénédiction; la sexualité est avant tout une invention dont Adonaï avait sous-estimé les effets; comment choisir sa partenaire?; l'homme regarde à ce qui frappe les yeux, mais Adonaï regarde au cœur de votre impureté sexuelle; à main levée, qui a déjà senti dans son ventre un désir cupide semblable à ceux éprouvés par la femme querelleuse du proverbe 21?; procédons à un temps de prières; sentons-nous mal d'être venus ici pour baiser et réjouissons-nous de partir sans avoir baisé; Adonaï lave nos cœurs affamés de sexe; gardez vos yeux fermés; chantons El Shaddaï le dieu de toute force, le dieu de toute puissance. Ouvrons nos yeux. El Shaddaï, roi compatissant, toi que tout l'univers vénère, nos yeux sont pleins de boue, nos relations interpersonnelles sont fades. Nous sommes déçus, le resterons jusqu'à ton avènement; prends-nous maintenant, comme Élie, sauve-nous de la société; hosanna, allumons un feu de détresse, trouve-nous, nous sommes seuls ensemble et n'aimons que notre bonne conscience que nous avons reçue tel un joug insoutenable.

Les voisins viennent nous sauver de la psychose collective en frappant dans la porte centrale du Béthel. « Mais qu'est-ce que ce boucan qui ravive nos angoisses fondamentales? Voulez-vous bien farmer vos crisses de yeules et définitivement la switch de vos cœurs zombifiés? » On sort les contrats, on vérifie les certifications gouvernementales et l'assemblée demeure relativement calme. Laurence se retourne derrière moi, je lui mime un volant. Le directeur – pas la peine de le décrire – guide les moutons vers un terrain vague. Je

crains qu'il les tire tous à coups de .12. Des aides transportent des cerceaux, des ballons en mousse et des cônes orange. Je m'empresse d'accoster Laurence. Elle me supplie de rester encore un peu, tout en me pointant un homme. Je ne prends pas la peine de lui répondre, me dirige tout droit vers la cabine. Elle sait que je ne partirais jamais sans elle.

La fin de semaine va bien finir par mourir de sa belle mort. Grandit en moi l'amertume envers Adonaï, d'avoir tout raflé, de ne pas avoir su partager les honneurs. Un temps ne nous est pas si lointain où les dieux se partageaient courtoisement la planète. Les duels étaient fréquents, mais on s'y négociait une certaine équité. La valeur reconnue au dieu adverse comptait dans l'adhérence à son propre dieu. On pouvait se fictionnaliser des pactes, s'en divertir et surtout se donner des raisons valables d'échouer.

Les cultes rendus à Adonaï me sont définitivement insupportables. Une langue aride, luttant contre l'extinction, se dresse en moi pendant *le temps de louanges*. Je me retiens de crier à nouveau, par respect pour Laurence. Surtout pas envie qu'elle rapporte tout dans la salle des profs. Quand ça me ronge trop fort, je sors sur-le-champ, rallume le reste de mon joint et loue Dagon dans la contemplation. Je ferme mes yeux, visualise les siens, laisse couler une requête sur ma joue avant de prendre une autre bouffée. Prendre le parti d'Adonaï n'est pas si différent que de supporter les Américains aux jeux olympiques; c'est lâche en mauzusse. On brandit son petit drapeau adonien sans trop savoir comment, sans désir, puisqu'on finit toujours par l'emporter. Maudite foi qui verse dans la facilité! Sois crainte, sois prise pour l'éternité avec de tremblantes pincettes.

Je connais l'idée que vous vous faites de moi. Vous m'imaginez atteinte d'une détresse psychologique profonde, en proie aux pires dérives, aux psychoses les plus tenaces. Vous prenez mes mots et vous les traduisez en vos mots; on fait tous cela, je suis sans rancune. Vous vous dites que je fais partie de celles qui auraient besoin d'une religion formatée comme celle des adoniens. Vous vous dites ça, mes torrieu. Priez donc pour moi, faites descendre le feu sur l'autel de la compétition. Je serai cachée au fond du lac artificiel, et je ne verrai rien.

Bing-bing-bing! *Chupucapab*. Allez vous coucher les enfants! La rentrée débute dans deux semaines; que restera-t-il alors de Dagon en moi? Probablement rien. Et j'arrêterai de

fumer. François vient me rejoindre autour du feu. Je lui donne une bîne sur l'épaule comme pour lui signifier : ouan ouan! bad boy le Frank! Sans pleinement désirer ce que je lui ordonne, il s'empare de mes clés et se lève vers le stationnement. Frank aime la Tremblay tablette; Adonaï n'a peut-être pas tout gagné. Après en avoir calé deux, il me jase de sa relation avec son dieu comme s'il s'agissait d'une femme insaisissable, tout juste croisée dans le métro. Je ressens une jalousie furieuse, transcendante; une jalousie qui excède mes intérêts. Allons dans ma voiture, j'ai d'abord envie de faire pipi, ensuite d'une petite *raayd* (philistin moderne). Nous empruntons une trail sinueuse. Je lui dis que son contour d'oreille est dû pas mal. Il me répond que toute sa force réside dans ses cheveux. Tu tofferas pas l'hiver avec si peu de force, mon Frank! On se gare au milieu de nulle part, je le sens fébrile. Il doit craindre le regard d'Adonaï. Raison de plus de préférer Dagon qui s'absente souvent. *Inquiète-toi pas, Samson : il fait trop noir pour qu'il nous voie.* Je sors une chaise pliante du coffre, la place devant les phares allumés. Samson se laisse faire pendant que je rase sa tête. Je la caresse tendrement jusqu'à ce qu'il s'endorme. Quelques secondes après, la batterie flanche; peu de chances qu'un gars de la Samarie ou d'Alma vienne nous booster.

Tout à présent est d'une opacité virginale, me rappelle mon baptême. J'entends justement le grognement de Dagon, distordu, presque forcé, n'affirmant même pas la possibilité de s'approcher de la victoire – et encore moins de la vérité –, mais dont la présence est d'emblée raison de jouissance. Le sommeil de Samson n'est pas même affecté par les soleils ambulants. Ils irradiant les joyeuses représailles. Sans broncher, je réponds à l'appel : je me sers du bout des lames pour crever les yeux. Ceux de Dagon ont laissé place à des trous noirs tandis que ceux de François ruissellent des prières repentantes. Le fardeau de voir ne m'est plus aussi éreintant. Dagon soit loué : notre jubilation est telle que nous ignorons à qui appartiennent les yeux indemnes.

## JOHNNY

Ça fait quatre jours qu'il a sauté dans la mer. On n'en parle pas du tout entre nous, hormis pour rire de lui à mots couverts. À chaque fois je crains que ça fasse émerger du mysticisme à deux piastres ou de la superstition de premier degré. Mon élan démesuré pour la blague l'emporte sur mes précautions. Je dois pourtant être le seul parmi nous à me rappeler son nom. Il s'est laissé tomber dans la mer avec toute la sérénité qu'un homme peut contenir. Je regrette un peu d'avoir regardé le spectacle. On a beau banaliser, ça laisse une trace. Avant de s'exécuter, il a bredouillé des regrets brouillons, des aphorismes douteux et même esquissé des sourires complices qui n'ont trouvé aucune réciprocité. On le trouvait tous assommant avec ses histoires. Il s'est rasé la tête avant de sauter. Il en a fait une messe : s'est déshabillé, s'est brûlé les poils du chest avec de l'encens. Il devait s'attendre à ce qu'on agisse comme des servants. On avait à peine le désir d'être témoins. On ne pouvait pas croire qu'un homme morde à la farce marine la plus vieille au monde. À un point tel que ça ne nous a pas fait rire du tout. Le ridicule nous a paralysés. On aurait pu tout désamorcer; mais non. Personne n'a émis un son de plus après le sploush que son corps a fait dans l'eau, excepté Marcel qui a soupiré un « tapette » irrité. On s'est rabattu derechef sur notre soupe interminable. La mer est ensuite redevenue calme mais ça changeait rien pour nous, même qu'on s'est ennuyé de la tempête qui nous donnait de quoi jaser. On a évité de tisser des liens, par respect mutuel; personne ne veut en voir un virer plus fêlé que Johnny.

## RÉBECCA

J'ai un conflit dans le bas-ventre. Deux peuples s'y logent. L'un rusé, l'autre affamé. Quelques jours, je me refuse à ingérer quoi que ce soit. Et c'est vers moi que se concentre leur révolte. Ils s'allient, me mordent les organes; exigent leur anéantissement : j'interprète. Ils anticipent ce que nous subissons docilement. De leur emplacement, les visions sont claires et se projettent au-delà des royaumes terrestres et célestes. Je les comprends, or ils finiront par se réjouir vaniteusement de la suite des choses, pareillement pour moi. Les noms chez nous sont primordiaux. Celle qui est rassasiée, signifie le mien. Je me deviendrai peut-être à leur naissance. Pour l'instant, je porte l'opprobre à mon front. On m'a forcée à raconter. Et à chaque fois j'ai répondu par la Parole. On m'a trouvée insolente. C'était ma manière d'être mise à part; écartée des phénomènes, ramenée à ma métaphore. On me demandait si j'étais demeurée seule avec Olivier après avoir moppé le plancher. « Êtes-vous partis dans le bois où la vue de l'Éternel est obstruée? » Je répondais : j'ai éteint la soif de ses chameaux. J'ajoutais, fière : il m'a posé cet anneau à mon nez, signe d'une alliance à jamais ténébreuse entre nous deux. Ils me croyaient folle. J'ai compris qu'elle était là ma voie de salut : performer cette Jeanne d'Arc moderne. Il faut dire que les résultats de l'échographie ont joué en ma faveur. Depuis, je me lève en plein culte, m'impose moi-même les mains, mes pupilles vont se dissimuler près de mes sourcils, je coupe le sacrificateur, l'exhorte à fermer sa gueule. Je crie : le premier à sortir sera notre souverain libérateur et régnera sur nous pendant sept ans. Après quoi il sera tué par le deuxième qui prendra sept ans à restituer nos scènes primales.

## LES ANNUELLES

*Sylvie est costumée d'un imperméable constellé de photographies de pétunias. Les pétunias sont des fleurs annuelles, c'est-à-dire qu'elles crèvent au bout de l'été.*

SYLVIE – « Mon ph est si bas. Mon ph est trop bas. Trop bas pour même espérer »... J'ai vraiment chaud là-dedans, j'irais en griller une, là. C'est tu le bon moment pour un break? Pis, va falloir m'expliquer en revenant quoi faire avec mes annuelles.

DENISE – Câline, Sylvie! Arrête-moi ça, ta boucane! Tu vas toujours bin pas traîner cette béquille-là avec toi jusqu'au paradis!

SYLVIE – *Elle se dévêtit rudement. C'est difficile à décrire.* Il me reste quoi si j'ai plus ma clope au bec... du soleil pis de l'eau fraîche? Gardez donc votre salive pour un meilleur usage.

*Tandis que Sylvie va se griller une cigarette, une hirondelle retient l'attention de la troupe. Elle se dépose sur le bout d'une branche contiguë à la fenêtre, certains y voient un signe. À dire vrai, ce n'est pas exactement une troupe de théâtre. Mais un corps, d'abord et avant tout. Quand un membre s'étire vers un point plus ou moins précis, l'axe du corps change. Le membre se résigne donc à sa raideur afin d'assurer l'équilibre global. Le corps agit lentement, par précaution. Il craint de se faire repérer par une instance, qui, menée par l'ennui, ferait jaillir un prophète en son sein. Le prophète fera toujours tout culbuter. Le corps affecté ne s'en débarrasse qu'après avoir été rudoyé de torticolis. L'hirondelle est désormais affairée ailleurs, sur une autre branche, sûrement. Pendant que le corps est resté là, homogène au coin de la fenêtre où la fraîcheur, pourtant, pénètre sans merci à l'intérieur. C'est mal isolé, dit-on.*

SUZANNE – Bon, je regarde l'heure pis je suis à veille de partir si on continue à pas continuer de même.

CAROLE – *Apposant sa paume sur l'avant-bras de Suzanne. On continue même quand t'as l'impression qu'on arrête. Crois-moi.*

*Carole se bâtit un sourire qui, à ma grande surprise, parvient à rasséréner Suzanne. Sylvie est de retour dans la salle commune. Elle jette un regard dédaigneux sur le risible costume, il est vraiment affreux. Un silence s'affermit, il prend de plus en plus d'espace; il est difficile d'imaginer un mot se pointer là. On entend les gorges déglutir de minimes gorgées de café. Je sens les autres atterrés et je sens aussi que cet état nous rassure; personne ne bougera, la possibilité même est écartée. L'imperméable traîne devant Sylvie, sur le sol gonflé par la pyrite. Elle est seule sur la scène. Membre tordu du corps, on la brandit pour faire rire les copains en pleine cuite. Or ce corps-là, des cuites, il n'en prend pas. Alors il se sert du membre en question pour les pirouettes artistiques. Il n'y en a que deux à exécuter par année : à nowel et pâques. Sylvie fait comme si tout ça lui pesait lourd. Car au fond, elle est bien contente qu'on la regarde se plaindre sur scène pendant trois heures. C'est la répétition qui dure trois heures; le spectacle réel : quinze maigres minutes. Bon, effaçons-moi car elle s'apprête justement à prendre la parole. Elle incarne un personnage difficilement identifiable, qui ne relève pas du monde dans lequel nous évoluons. Moi-même, je me situe mal par rapport à tout ça. Je dois m'entraîner à me taire, encaisser la langueur du corps et ne jamais accueillir le cancer.*

SYLVIE – « Mon ph est si bas que ma cause doit paraître perdue aux grands qui me regardent. Ils n'ont pas même pitié de moi. Dans leur tête, je suis passée au compost depuis un moment déjà. Ô la solubilité des quelques nutriments auxquels j'ai droit est pour mon être une montagne à grimper. »

DIANE – *C'est un costume de fougère qu'elle porte, ça je le sais, car j'en fais pousser une chez moi. De plus, la pièce met en scène des plantes, j'ai compris tout ça avant tout le monde; avant même que ce monde soit monde, je m'en doutais. Le printemps, la crise environnementale : ça inspire et ça rejoint. Je ne suis jamais celle qui trouve l'idée mais toujours celle qui l'anticipe. Cependant, privée de contexte, je comprends bien comment une conscience tout juste débarquée ici pourrait, en toute bonne foi, n'y voir qu'un simple amas*

*de coulevres.* « Crois-tu que le Soleil fait ondoyer sa lumière sur les méchants? S'il oublie, c'est volontairement. Et quand il maudit, c'est de toute sa force. »

SYLVIE – « J'ai mal. J'ai tant mal. Que puis-je dire de plus? » Sans vouloir sonner complètement acerbe, mais quand même; ça s'en va où, ces dialogues?

SUZANNE – *Au travers d'un brouhaha léger qui troue sa phrase.* Bon, fait... c'est... cette année notre... – douleur!

CAROLE – *En tentant de se convaincre elle-même. Que pense-t-elle? Qu'on ne va rien remarquer?* Tant mieux si tu sais pas trop où ça mène. C'est l'impression qu'on a aussi à la lecture du texte original. On est en train de remplir notre mandat!

NATHALIE – Pourrait-on passer à ma scène? Je dois partir bientôt.

CAROLE – Oui, bon, d'accord... la scène du botaniste! Commençons à la première réplique.

NATHALIE – *Sans tarder, sourcils froncés, elle dépose son gobelet sur une table, monte sur scène puis dégaine sa réplique. Elle ne porte pas de costume, sinon un jeans délavé et un t-shirt touristique du Maroc. C'est peut-être un costume, après tout.* « Quoi encore? Vas-tu te plaindre éperdument ainsi pour les quelques semaines qu'il te reste à vivre? Je pourrais t'écrabouiller dès maintenant que ton souvenir ne traverserait pas l'après-midi. Tu trouves injuste d'être peuplée de pucerons et de limaces. Tu voudrais siéger sur les nuages. Voilà pourquoi ma voix te méprise du fond de l'orage. »

SYLVIE – « Que puis-je dire contre toi? » *Elle détourne ses yeux du texte pour les poser sur Carole, la seule qui lui prête une réelle attention...* On devrait peut-être adoucir les paroles du botaniste... me semble qu'il prend des airs de tyran débile quand Nathalie les énonce... pas que ta performance laisse à désirer, au contraire, je la trouve pratiquement trop convaincante... voulons-nous vraiment offrir ce genre de représentation aux...

SUZANNE – *Mi-railleuse, mi-amère.* Vas-tu chier dans tes culottes?

NATHALIE – *Entêtée*. « As-tu découvert la source des mers? As-tu exploré le chaos? La mort t'a-t-elle montré sa porte? Toi qui n'es pas d'hier. Toi qui as vécu tant de jours. As-tu traversé les monceaux de neige? As-tu contemplé les monceaux de grêle que j'ai destinés aux temps de détresse, aux jours de lutte et de guerre? »

*Carole a l'air émerveillé du physicien devant la découverte du siècle. Elle donne des indications non verbales à Nathalie qui ne s'en soucie guère. On dirait un entraîneur de football américain, émoussillé, à moins d'une minute du coup de sifflet final. Une grande tension naît des paroles de Nathalie. Je la trouve insupportable et, pour cause, je fuis vers la salle de bain. Je me rince longtemps le visage pendant que Nathalie dévale son texte, frénétique, terroriste en pleine transfiguration. J'entends sa voix au travers des portes closes. J'imagine Carole s'enthousiasmer, et ça me pince le cœur. Elle doit chercher en vain des regards de connivence. Carole ne se rend pas compte à quel point on la trouve épaisse de se démener avec nous, de nous fouetter gentiment le moral, pièce après pièce, donc échec après échec. On nous fait croire que ça touche les gens. Ils viennent nous consoler de leurs tièdes félicitations. « C'était bon... j'ai aimé les liens... c'est beau de voir les différents dons qu'il nous donne. » Et puis, même si je ne suis pas la destinataire immédiate, que je ne fais qu'écouter la conversation à l'écart, je me sens gênée à un point tel; comment vous dire? nue et exposée par la pitié de notre auditoire qui ne se fait plus d'attentes depuis près de dix ans, déjà. L'année dernière nous avons adapté le récit de Rahab. Ça a outré des gens; Chantal nous a reproché d'avoir tenu les enfants en otage. C'est une grave accusation, me semble. On a transposé le récit dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Rahab n'était plus seulement prostituée. Elle était aussi l'hôtesse d'une piquerie. Elle y dissimulait les missionnaires américains, poursuivis par la milice catho-duplessienne. Personne ne connaissait l'histoire de Rahab, l'héroïne, dans l'ombre des bravaches, et ceux qui la connaissaient ne trouvaient pas utile que nous la racontions. Ou si nous tenions à la raconter, nous aurions dû la maquiller, notre Rahab, l'adapter à notre alliance puritaine. Assommée, je n'y suis pas retournée les semaines suivantes, justifiant mon absence avec des excuses patentées : allergies matinales, rendez-vous d'urgence chez le vétérinaire, etc.*

NATHALIE – *Semblable à une fière fêtarde qui s'indiffère de son vomissement.* « Où étais-tu quand je »... bon, on a compris je pense, sert à rien de s'étendre plus longtemps sur mon cas, le ton demeure le même... alors on se dit à demain?

CAROLE – *À demain, championne! Reviens-nous aussi acrimonieuse puis tout sera tigidou. Carole fait venir au monde un rire épouvantable. Elle ne cherche pas à déguiser son artificialité. Tandis que je reste là, paralysée, pratiquement devenue l'accessoire performé, faute d'être une plante comme les autres. On ne m'adresse plus la parole depuis un bon moment déjà. J'ai beau me déplacer, porter le costume le plus abouti du groupe, ça ne donne envie à personne de me faire une remarque comique ni plus simplement de prendre de mes nouvelles. Elles ignorent toutes que j'ai un emploi, une vie à moi et des choses à dire qui ont été longtemps ruminées. Parlant de ce que je pense, je crois dur comme fer que Carole est coincée dans ce personnage jovial auquel elle tient tant. Carole l'exclamative. Je devine des pleurs quand elle rit.*

SUZANNE – Sylvie n'arrête pas de trembler de la cuisse, on va lui accorder une pause : ça vous va, mesdames?

*Toutes répondent plus ou moins. Et moi, ça ne me tente pas de bouger, je me recroqueville sur mon costume, trouve un confort relatif. J'attendrai la fin du jour, elle viendra si j'accepte d'être vivace, de rejeter ma conscience tel un corps mort. Je ne me rappelle plus qui, mais elle a proposé d'aller manger quelque part, on reprendrait les répétitions ensuite. Même si je ne voulais surtout pas y aller, je n'avais aucun motif valable de m'absenter. Je ne mens pas et je suis serviable. Je ne m'en vante pas. Bien au contraire, j'envie le détachement des uns et même le sadisme des autres. Je me rattache au corps, entourée de ses membres avec lesquels je partage si peu. Que connaît le pied du coude? Rien, en somme. Et ça me convient ainsi. Je monte en voiture avec Carole.*

CAROLE – *Elle s'étonne de tout et de rien, me pointe les plates-bandes, les aménagements municipaux, les chiens en laisse, les chats dissimulés sous les camionnettes. Oh! Regarde celui-là! Il est si différent de celui que je viens de te montrer... et pareil en un certain sens... comme c'est curieux! Je remarque que son tempérament change du tout au tout, elle lève son menton en l'air comme pour éviter la noyade, les muscles de sa mâchoire*

*se crispent.* Il faut que je te dise, Jacinthe... Pascal t'a trompée avec Nathalie. C'est de l'histoire ancienne, il y a deux ans environ, mais il importe que tu le saches. Personne ne te l'aurait dit, je le sais. On ne savait trop comment gérer ça... on voulait pas te blesser, tu comprends?

JACINTHE – *J'éprouve des émotions inconnues. Ça ressemble à de l'émoi, un peu de soulagement et une lourde dose de colère morbide, enchevêtrés. Je veux y croire, j'ai besoin de cette injustice, de me positionner contre elle. Le goût de ma larme est délectable. Merci Carole.*

CAROLE – Pardonne-les. Ne réagis pas comme Job. Tu as une belle famille. Tu ne mérites pas mieux, ni pire. Adonaï donne, Adonaï reprend. Il désire te tester.

JACINTHE – *Je souris artificiellement, comme mon interlocutrice en est si capable. Or, je souris peut-être plus sincèrement que je ne le crois. Un scénario coagule en moi. Demain, alors que Nathalie déclamera son texte, je lui couperai l'herbe sous le pied. La plante fanée fera flamber tout le jardin. Je me tortille de jouissance sur mon siège. Mes tiges frémissent à l'unisson. Je me ressaisis, il me faut regagner la facticité de Carole. Que puis-je dire, Carole? Je n'en parlerai pas. Je ne parlerai plus. Qu'il appose donc sa main sur ma bouche.*

## LE JUSTE

Lot est avant tout un juste aux yeux du grand Boss. Un serviteur fidèle parmi la racaille. Le grand Boss a pour son dire : « y s'en fait plus des hommes comme toi, mon Lot. » Il a une conscience, aussi. Parfois elle lui fait douter du jugement du grand Boss, mais il garde ça pour lui. Il ne trouve pas ce qui le rend différent des autres aux yeux du grand Boss. Il commet les mêmes iniquités, et quand il ne les commet pas, ce sont elles qui fouettent son dos magané. Une fois, les amis du grand Boss débarquèrent chez lui. Il n'avait plus de chips ni de bière, ni rien : le constat le rendit bien nerveux. Mais, heureusement pour Lot et ses filles, ils ne désiraient rien de tout cela. Un abri les contentait, le temps que leur buzz s'amenuisât. Cependant, Lot apprit que les hommes ne leur avaient pas révélé toute la vérité. Deux colosses larges comme des frigidaires vinrent bardasser à sa porte, des motards sans honneur aux tatouages délavés, les pupilles privées de focus : des hommes en manque d'héroïne et d'amour salace. On le sait qu'elles sont icitte les deux lopettes angéliques, grognaient-ils, essoufflés de vivre. Lot fit preuve de sa haute justice adulée du grand Boss. Alors que les deux alliés tremblaient d'effroi dans le bain, il offrit gentiment ses filles aux loques. Ceux-ci furent saisis par la froideur du père. Ils partirent bredouilles et déclassés en matière de cruauté.

En plus d'être un juste, Lot est aussi un père et monoparental à part de ça. Sa femme Édith s'est perdue sur la rue Cuvillier. Elle a pogné le fixe. Même si son corps est matériellement existant, Lot la considère morte. Maman a paralysé, maman nous donne sa plus grande leçon, les filles, leur répète-t-il, quand il les borde. Parfois il leur dit, dans une tentative d'ajouter de la beauté au sordide : maman a croisé le regard de Dieu, c'est pour cela qu'on doit prier les yeux fermés.

Ce soir, il somnole devant le hockey. Les parties plates apaisent les vies rock'n roll. Sa plus vieille en profite pour manipuler son sexe; elle aimerait avoir un petit frère. Je soupçonne le grand Boss d'être derrière ça, autrement, c'est trop lugubre! Des justes comme lui, il en prendrait des pelletées.

## LA RÈGLE D'OR

On aura beau les brûler dans ce feu de joie, ils renaîtront de leurs cendres vindicatives sous des formes répugnantes et nous les brûlerons à nouveau, apeurés. Ce cycle sera le nôtre, nous nous y plairons. Nous avons pris la décision commune de ne plus se faire déporter l'individualité vers des îles collectives. Il faut assumer. À présent nous sommes nos propres représentations; tout émerge et va mourir par nous et en nous. Nous ignorons encore ce que cela implique; nous ignorons tout; *ignorance is bliss* est notre tatouage. Il fallait prouver notre dévotion. Ce qu'on ne ferait pas pour sa liberté.

La combustion des récits nous réchauffe et nous fredonnons des airs connus pour passer le temps. Nul mauvais présage ne s'annonce devant nous car rien ne s'annonce. Nous sommes là et nous nous en réjouissons. Heureux de s'être gagnés. Jamais personne n'a été aussi lui-même que nous le sommes. Nous nous connaissons; nous nous offrons aux autres comme des acétates. Nous sommes l'aboutissement d'un long processus entropique. Toute référence au passé est une injure. Si toutefois nous le faisons, c'est ironiquement. Il est notre ultime menace, l'ours qui rôde et nous regarde sans que nous puissions le voir. La raison est simple et logique. Pas besoin de se la faire expliquer des heures pour comprendre : brûlons ce qui aliène et adienne que pourra. Il nous arrivera forcément quelque chose. Nous nous en croyons capables. Et moi dans tout ça? Je me conforme mal. Ce n'est pas une qualité. Mon courage faillit. Je dissimule sous mon aisselle gauche un récit prohibé. C'est un mythe que j'aime lire avant de m'endormir, quand la braise n'est plus très chaude. J'ai encore un gros orteil dans l'Ancien Monde, l'autre se dépose sur les bûches vierges. Heureusement, je suis aussi très discret, sinon le dernier acteur qui soit.

Il met en scène quelque vingt jeunes hommes qui désiraient plus que tout une idole à leur image. Ne sachant toutefois trop qui ils étaient exactement – puisque plongés dans un ascétisme suffoquant depuis leur enfance – ils se fabriquèrent, alchimiquement, à même leurs refoulements, une règle d'or. Ils la déposèrent dans le hall d'entrée, à la vue de tous. Là, près de cette fenêtre, ils la trouvaient bien réconfortante, et sans que personne ne le décrétât formellement, le consensus s'établit que tous autant que chacun devaient se prosterner devant elle, à raison de trente minutes par jour, en énonçant à voix haute ses pensées lubriques – y

compris celles les plus compromettantes. La règle d'or proscrivait la masturbation, le reste ne l'intéressait guère. Les vingt hommes furent pris d'une joie inviolable d'avoir trouvé idole à leur cœur. Il n'était pas rare qu'une partie de billard se voyait dévoyée au moment où, pourtant, un gagnant était sur le point de s'y révéler. Les hommes se regardaient, satisfaits par anticipation, tapes dans le dos réciproques, puis allaient s'accroupir devant la règle d'or. Ils se félicitaient d'autant plus de la présence des autres du fait qu'elle les humiliait profondément. Je me plais à les imaginer coller leur oreille sur les murs, espions mutuels. Je n'arrive pas à formuler la raison exacte de mon émoi; ils me touchent, je les jalouse. Ce que je jalouse? Leur assujettissement, je le crois. Il y a de la joie à se savoir captif. Ici, nous en sommes privés, pour le mieux, nous martèle-t-on. L'un des idolâtres m'est particulièrement divertissant. Il répétait sans se lasser la même plainte devant la règle : *j'ai éjaculé plus d'une fois sur les parois du bain familial. Ô règle d'or! puisses-tu empêcher la conception dans le ventre de ma pauvre sœur! J'aurais dû laver le bain, le froter de mes larmes honteuses. Maudite soit mon âme : j'aurais dû laver le bain.*

L'un d'entre eux voulait paraître le plus pieux du groupe – c'est ce que j'en comprends. Il était toujours le premier à se reconnaître assailli de pensées lubriques, et tous voulaient s'en faire les compatisants sublimes. Ils s'épongeaient leurs sueurs froides, se remplissaient d'eau tiède leur verre de styromousse mordillé, et le tout se terminait inévitablement par l'amoncellement chorégraphié des corps, les uns par-dessus les autres, à l'entour de la règle d'or. Avant de s'adonner à ce rituel, les hommes se débarrassaient cérémonieusement de leur camisole, bobette et bas blancs. Nus comme des vers, ils éprouaient une vive gêne, pareille à celle des messagers célestes provisoirement désaffectés. L'aversion à l'endroit de leur sexe respectif était alors impénétrable. Elle faisait jubiler de l'intérieur leur idole, se convainquaient-ils. Contrairement à nous, un aléa d'une diégèse parallèle vint les happer. Ce fut par l'entremise d'un personnage incongru, vulgairement barbu. Il jaillit dans le dortoir, muni d'un bâton qui n'en fut pas réellement un, mais plutôt un jouet gonflable. Il tenta de réduire en poussière la règle d'or en la frappant, mais la baguette fendit, et l'air libéré fit un bruit à tout rompre : celui d'une chute de soufre en enfer ou de la voix même d'un dieu en rut. La plupart des hommes, effarés, se cachèrent sous leurs draps, maudissant mentalement le nom de celui qu'ils estimèrent être le coupable. D'autres ne prirent aucun risque et se firent

eunuques quelques secondes après la détonation. Et un seul, parmi eux, s'évada de ce récit, par l'entremise d'une marge mal verrouillée. Il refit sa vie jusqu'à en oublier son nom. Si j'avais l'assurance que les fictions nous survivront, je lui prédirais une carrière de barman anonyme dans une autofiction.

On me demande gentiment de montrer ce que je cache et je réponds par des aboiements. On me trouve hilarant. J'essuie la bave sous ma lèvre inférieure. Ils proviennent de trop creux pour que le transit me soit repérable. On se fait ici une image précise de moi qui nous convient. La Goulu prêche frénétiquement à propos des divers dangers liés à la dissémination de soi. Il est bon, dit-elle, de se rappeler mutuellement nos trois qualités fondamentales. Prenons Xavier. Il est authentique, vrai et honnête. Il faut le lui rappeler; on ne doit pas se perdre, et encore moins s'étaler.

Suis-je un dissident? Je le crains. J'ai même confectionné deux cents réseaux de possibilités narratives à partir de la scène où les hommes pissent de peur dans leurs draps. Je suis le dernier à m'endormir. Ça me permet de griffonner tranquille. J'ai même songé à un personnage du nom de Mauzusse, tiré du patois que mon grand-père hurlait quand il riait trop longtemps. Dans cette version, Mauzusse n'utilise pas de jouet risible, mais ses savoirs culinaires. Il place la règle d'or dans le mélangeur, y ajoute un peu de yogourt à la vanille, puis presse sur le bouton *on*. La suite est évidente. Dix-neuf bouches gavées. On se bouche le nez, on crie : *c'est mauvais, maman*. Rien pour réduire la quantité des cuillerées. Notez que cette version, comme toutes les autres, offre l'opportunité à notre futur barman impavide de s'enfuir, et il le fait à chaque reprise. Je n'y tiens pas particulièrement non plus. Vous pourriez me faire changer d'avis si nous avions la chance d'en discuter. Seulement, je suis pris ici et vos corps sont en cendres.

## INTERMÈDE SANS IDOLE

Regardez-les. Et prenez connaissance des tranchées sous leurs yeux. Interprétez, surtout, la tache violacée sur la joue de Shadrach comme le sceau demeurant mystère pour nous. Vous êtes curieux de savoir ce que boit Meschach. Du lean, boisson babylonienne qui disperse l'âme en elle-même. Ils n'ont pas beaucoup bougé de cet endroit où de jeunes adultes quasiment nus obliquent devant leur visage. Quand il faut applaudir ils vomissent. Puis ils se sont mis à vomir même quand on n'applaudit plus. Rendus là, et déjà depuis un bon moment, ils ne se demandent plus pourquoi on les a choisis. Ce n'est plus une préoccupation qui vaille. Le supplice est si envahissant qu'ils ne le distinguent plus de leur personne. La déferlante de corps stimule leur rétine jusqu'à l'irriter; ils craignent qu'elle prenne feu, puis qu'ils se mettent à aimer ça. Ils se déplacent – ça arrive –, minimalement, jusqu'à la poubelle, la toilette, la tête couverte et les poings serrés. Un spectacle commence mais ils demeurent stoïques et, contrairement à la croyance générale, radicalement désintéressés. Qu'y a-t-il à célébrer dont la cause échappe à notre trio? Meschach demeure concentré sur sa boisson, l'agite avec de légers mouvements circulaires du poignet. Abednego fume, car toute foule est désespérée et porteuse de la plus virulente des violences. La fumée allume enfin sa rétine, déforme la masse effarante : elle n'est plus que bloc opaque. Qui plus est, son rythme cardiaque retrouve une cadence raisonnable. Shadrach est demeuré recroquevillé au sol. Il scrute en contre-plongée les visages épargnés. Si radieux, ils lui annoncent une punition certaine. Shadrach se trouve néanmoins suffisamment damné comme il est. Sont-ils prophètes pour autant? À peine. Des outils, certes; peut-être tout au plus les cartes truquées d'un tour de magie prévisible.

## AUTOPSIE SPIRITUELLE

Je fuis l'écriture de cette autofiction comme la lèpre. J'ose à peine y tremper le bout de mes phalanges. Il n'y aura aucun iota en trop : mon amertume à l'endroit du pasteur sherbrookoïse, le duel avec le Grand Autre, la sentence tombée sur moi de très haut, ma ruse pour m'en dérober, et tout ce qui m'échappe. Mise en contexte : je suis criblé d'une foi évaporée. Gisent, en moi, les lacs asséchés et les pans désœuvrés : ils me surplombent. Je veux dire que je sens la foi agir à rebours, contre moi. Je veux aussi dire des choses indicibles et j'appelle cette incapacité la joie.

Nous errons peut-être ici dans le domaine du trauma. Portons nos bottes d'acier. Il y a donc à l'entour une matière active à expier ou magnifier; que sais-je? Je serai à jamais l'enfant qui laisse en plan les mondes qu'il fabrique. L'autofiction est toute désignée pour ce type d'opération des plus délicates. À l'accoutumée, je la déteste et crache des grumeaux de sang rien qu'à y songer – ne vous en scandalisez pas, j'ai mes raisons que je dévoilerai sous peu. L'autofiction m'est fascination, brûlure jouissive de la rétine. Cristallisation de l'expérience, la ligoter, rendre intelligible le flux des jours. Croire en sa vie : qu'est-ce à dire? Reconnaître le perçu pour du cash, se faire une idée nette, et ça peut même déraiser jusqu'à la croyance en la capacité des mots à révéler Le Lien de causalité. Lorsqu'on se rend là, ils se retournent contre nous. Plutôt que de disposer de vastes prairies insondées, les mots deviennent aussi concrets et terrifiants que les veaux d'or annihilateurs. Ces derniers ne sont pas dangereux en soi, à condition qu'on les mutile tout en les érigeant. Mon rapport au temps est floué, ici, entre ces quatre murs si blancs immaculés. Une fenêtre à ma droite donne sur une rue, je reconnais les immeubles brunâtres. Pourquoi donc reconnais-je aussi le dépanneur *Chez Zong*? Je dois me rasseoir et me concentrer sur la tâche comme s'il s'agissait de traverser l'étang de feu sur une corde raide.

Je marchais accompagné d'une amie – n'importe qui, pensez préférentiellement à quelqu'un que vous ne connaissez pas –, nous descendions la rue Dézéry en direction de mon appartement. J'habite là où l'odeur aigre oppresse et devient l'inévitable sujet de conversation. Absorbé dans ma contemplation des résidents agités – animés d'une pulsion de

vivre si près de la survie –, je prononçai la phrase inaugurale de ce texte bidon. (Avouez-le donc à votre âme, sans me le communiquer, toutefois, je vous en conjure, la mienne se fendrait comme du bois sec). Je lui fis ensuite l'étalage de mes déboires liés à cette incapacité. Les tics qui me mutilent le visage; une envie de m'effondrer dans les bras de toutes les femmes; un désœuvrement en éveil.

– Pourquoi donc te fais-tu un drame avec si peu?

– Parce que je veux cracher sur ceux et celles qui se complaisent à ne lire et n'écrire que de l'autofiction : c'est une gangrène qui nous touche tous... mais je ne trouve pas l'angle juste.

Ce à quoi elle réagit tel que je l'avais pressenti. Exaspération sourde, mordillage de sa joue gauche, et ce n'est pas sans embarras qu'elle me fit la remarque suivante :

– C'est pas un peu réactionnaire ta perception?

– Non, pas rien qu'un peu, tout en moi est réaction et réflexe spirituel et bouclier : je ne frappe que de mon bouclier effrité. Il a remplacé mon bras sans que je puisse y réfléchir.

Tous mes membres se raidirent comme jamais, sentiment d'avoir révélé l'abject, je me sentis coupable infiniment, même si ce mal dépassait mon entendement.

Et mes émotions sont à fleur de peau, seulement, parfois elles m'oublient. Ça me donne la latitude de passer le temps sans vague. Pourquoi soudain cette mélancolie? Car je me suis donné la tâche horripilante d'écrire une autofiction. Est-ce vraiment de moi qu'elle provient? Sources imbriquées, je suppose. Il me faut, de toute manière, forcer la bête hors de l'enclos. Renouer avec ma peine. Je me suis privé de sommeil, pour la peine. Je suis le satellite le plus artificiel autour de Pessoa. Je tente de percer son atmosphère, de jouer le rôle d'humble visiteur. Il m'est le plus audacieux explorateur de l'âme : il s'esquive pour mieux se saisir, se scruter au travers de l'autre. Là où les autres voient un espace en eux sans avenue, Pessoa y plonge pour s'appréhender tel qu'il est : terrain sans règle, visage sans trait, scène sans acteur.

De fait, je suis né dans la réaction. Tous mes comportements sont régis selon ce que le monde (au sens paulinien du terme) a fait, fera, veut bien penser. Mes parents se sont charmés l'un l'autre, non pas grâce à leur réciproque amour débordant pour Christ, comme ils vous le laisseront entendre. Ils furent plutôt submergés par le même raz-de-marée qui ravagea toute mondanité de leur vie. Ils ont abouti sur le même rivage; c'était commode de se marier, poursuivre un ministère à Shawinigan. Ils jetèrent aux poubelles leurs albums de musique païenne, prirent des distances démesurées d'avec les quelques liens sociaux qui les avaient maintenus, jusque-là, parmi le troupeau du *monde*. Je pourrais continuer ainsi longtemps, je suis infatigable quand il s'agit de jouer à la victime. Je pourrais dessiner la phobie du paradis d'un disciple de douze ans, la détresse anticipée de s'y perdre et de croiser ses parents, anges asexués, sans les reconnaître : sortez vos violons.

J'ignore ce que je lui répondis. De toute façon, je ne crois pas à la véracité des discours rapportés. On peut se rappeler une phrase ou une expression faciale, mais jamais une discussion : je suis et resterai catégorique là-dessus. Ce n'est pas vingt et quelques années de vie qui peuvent démolir nos fondamentaux. Autour de mes quarante ans, je serai un homme de gauche en bonne santé intellectuelle. Ce qui grince en moi cessera de grincer : accordez-moi quinze ans encore, tout au plus. Je serai mort ou cohérent.

Elle me rétorqua, avec assurance, que c'est éprouver un dédain obscène pour la vie que de ne pas aimer les récits qui s'y attardent. Je fus évidemment d'accord. Je n'écris pas cela que pour vous faire grimacer. J'ai aussi en moi des visées de bonté universelle. Il y a un lien avec la suite, contrairement à la vie vécue : forme chaotique impondérable dont la tentative de description est aspirée par elle. Je pourrais aussi dire que la vie vécue est un trou noir, mais ce serait faux, car imagé, et de surcroît le seul moyen de la rendre concrète. Or, je me dois de suspendre ce serment prononcé contre ce moi-même bafouillé comme un petit frère embêtant. Je vais ainsi vous l'offrir, l'olivier en bouquet, et vous m'y saisirez au travers de ses détails infinitésimaux. Que cela soit clair : je ne prends guère plaisir à cette pratique. Mes dents se liquéfient et mon dos se barre par anticipation. Je me lève brusquement, dévale la rue Ontario, cherche des existences substitutives à la mienne dans le regard des femmes en triporteur. Cependant, l'événement n'advient pas : il ne s'agit que d'une furtive fuite mentale. En toute transparence, je suis ici, pris à mon propre piège. A-t-on réussi à me faire croire que

ce piège est le mien? Troublant que je ne trouve pas ce mur vitré devant moi suspect, il m'apparaît familier, je m'y vois écrire, et il y a dans cette image comme une brèche d'espoir : ça doit être le mouvement frénétique des épaules, ça ressemble à un déploiement d'ailes. Si, au moins, la souffrance portait ses dividendes. Qu'est-ce donc que cette voix qui se considère moi? Je laisse émerger cette chanson mièvre, je la sens entêtée. Il y a une chanson d'un Belge qui s'intitule *Le vrai moi* et elle ne me cause pas autant de gêne que l'état dans lequel je me retrouve depuis quelques secondes. Entouré par ces petits frères opprimants, je me sens pousser des pustules sur mon sexe. Les petits frères veulent s'exprimer, ont entendu parler de l'opportunité :

– Oh oui! Olivier! Tu es si beau quand ta cime est exposée et si grand quand sa combustion est un spectacle pour autrui!

Cinq pieds et onze pouces. Vingt-quatre ans. Quand le Doc Mailloux m'a découvert, de ses yeux étonnants-étonnés, au pavillon des gros bébés naissants de l'hôpital Sainte-Marie, il a fait une moue particulière. Elle signifiait, je le décide : celui-là sera un autre Hector de Saint-Denys Garneau désaffecté. En revanche, pour une fois, le Doc Mailloux se trompa. Dès ma naissance, je fus prédestiné à poursuivre la mission de mon père : émanciper la nation de son joug défaitiste (catholique). En faire une république protestante. C'était étampé sur mon front. J'écoutais les enseignements de Mme Leblanc d'une oreille inquiète et répétais les récits sordides en les distordant quelque peu. On me corrigeait gentiment en se disant qu'une imagination n'est pas espiègle en soi : le Seigneur en ferait son outil.

Les uns se plaignent de conjonctures malchanceuses nous privant d'une existence politique. Tandis que les autres tendent de tremblantes mains vers les cieus, implorant « le réveil » promis avec de moins en moins de conviction. En vérité, je ne suis pas le coupable de toutes les attentes déçues, mais du moins de ces deux-là. Un jour j'écrirai ce que nous serions devenus si je n'avais pas transformé les cornes du taureau en baguettes inutiles.

Je me sens aux abords d'un tremplin; terrorisé, mains moites (constamment). Une fois, chez les Munger, je restai trente minutes perché au sommet de la glissoire d'à peine deux mètres. J'appris alors que mon existence serait névrose à plein temps. Plus vite je passerai à

l'action, plus vite nous parviendrons à habiter une autre fiction. Mon geste doit se sublimer, devenir altruiste. Il faut bien que ça commence, parfois.

J'errais dans les rues de mon quartier. Ce devait être le clair-obscur, je n'en sais rien; qui se souvient des ciels? Et pire, qui prête sa foi à celui qui en convoque le souvenir? De toute manière, ici, le ciel reste clair et mes pensées se consolent dans l'obscurité. Ce devait donc être le clair-obscur. Si ce ne l'était pas, j'exige en vain la répétition du phénomène pour l'éternité. Je songeais alors à écrire un roman réaliste flaubertien. Mon protagoniste aurait été inspiré par un pasteur sherbrookoïse dont l'existence est à ce jour empirique. Il baptise les gens par dizaines, chaque dimanche. Un genre de Jean-Baptiste mais plus coléreux. J'aimerais oublier le jour, à St-Bruno, où je lui serrai la main docilement. Car je n'oublierai pas le soir – je n'étais pas sur les lieux – où le pasteur sherbrookoïse enguirlanda avec véhémence mon frère aîné. Micaël se fit haranguer publiquement pour sa foi tiède, et – plus pesant encore – accuser de ne pas agir en meneur spirituel auprès de sa copine, Laurence. Les yeux ardents du pasteur sherbrookoïse firent fuir les moutons vers les bols à croustilles. Même si je lui en veux à mort; il ne vaudrait mieux pas, car j'ai l'intuition que le pasteur sherbrookoïse fut véritablement visité du Saint-Esprit. Et envers ce dernier, je n'éprouve aucune tendresse, en revanche, je le crains davantage que ma psychose latente.

J'allais donc dépeindre le pasteur sherbrookoïse avec empathie et grande minutie. Guidé par ma sensibilité, non pas moins entraîné par mes goûts inavoués pour la vengeance. Le plan du roman m'était obscur, en revanche la fin flambait dans ma tête : allégations rendues publiques contre le protagoniste, peut-être même le porter au suicide, si récit oblige. Il arrive aussi que mes pensées soient aussi sereines et équilibrées que les vagues qui frappent nos mollets à Wildwood, en début d'après-midi, au mois d'août. Quand je regarde par cette fenêtre, d'ailleurs, j'oublie ce lieu froid dont je suis la proie.

La noirceur couvrait la ville depuis longtemps déjà quand je décidai de rebrousser chemin. Soudain, le roman entier fit son empreinte d'un coup sur ma cervelle éblouie. Souvenir aussi ardu à retracer qu'un accident de voiture. Je pouvais me le réciter ligne par ligne. Je ne le faisais pas de peur de virer fou; je ne suis pas un cave. J'eus l'intuition d'un combat en moi ne me concernant qu'à peine. Anges et démons se négociaient l'avenir de mes

idées; je présume, n'en sais rien, en réalité. En bifurquant au coin d'une rue, je perdis le projet de mon roman; fait plus troublant : j'en oubliai le nom même du pasteur sherbrookoïse. Je me voyais dans les vitrines des boutiques fermées d'une étrange manière : je devins à moi-même lumineux et inquiétant, ne pouvant m'empêcher de me fixer de longues minutes. Je pense désormais que je fus à cette époque représentation pure, personnage s'ignorant. Je sentis un « Je » encombrant se former entre mes omoplates tel un nœud. L'urgence de m'écrire me gagnait. Voguant tel un débris dans le fleuve, je n'avais guère contrôle sur ma destination : remis à flot dans le courant de la prédestination. Je m'arrêtai au cœur du square Dézéry, la température était ambivalente : nous pouvions aussi bien être en mars qu'en novembre. Mes sensations s'imposaient comme des signes autonomes. Dans mon âme, qui n'était plus qu'une arène de lutte vide, je cherchai en vain sous le tapis le visage du pasteur sherbrookoïse. Il n'y avait plus que moi en moi. Des couches superposées de moi par-dessus moi, empilées comme autant de moi qui s'affalent sur d'autres moi. Mon coloc, constatant mes tremblements, me fit une remarque accusatrice. Je lui répondis que s'il voulait parler avec le moi en moi, ce serait pour plus tard, il était trop bien affairé à me fatiguer. Et tous nos échanges successifs furent identiques à ceux qu'on espère lire dans les livres; ils confirmaient nos croyances à propos de la vie vécue. Je me couchai, bien plus tard, et même si tout ce qui a été écrit arriva dans les moindres détails – je le jure sur ma vie –, c'est dans mon sommeil que l'essentiel de ce récit se déroula.

Je suis nu dans le Square Dézéry mais j'ai la conviction qu'il s'agit du jardin d'Éden, je reconnais néanmoins le Square. Des démons timides veillent et les femmes droguées ont des ailes. Jésus me racole à sa table : il a l'air avenant. Il patente une bouteille en plastique : je devine où ça s'en va. Il sourit en agitant son briquet sur l'objet. La bouteille se soumet jusqu'à devenir un lac de feu. Même s'ils désirent encore la vie, les frênes n'ont pas de jambes. A l'unisson, ils entonnent une litanie épouvantable. Je me réfugie derrière le piano public, mes chevilles sont secouées de spasmes :

*qu'as-tu fait de tes beaux fruits? (laisse mon serviteur tranquille)*

*ils sont amers, sans faveur (laisse mon serviteur tranquille)*

*tes pensées effraient la nuit*

*ne frôlent pas mon serviteur*

*tu ne verras que tes branches  
 déchues sur tes pages blanches  
 arbre mort, elles crèvent tes yeux  
 tu gis sous l'absurde des cieux*

Dès mon réveil, toutes mes pensées se comportaient à mon égard comme des clôtures barbelées. Ce que j'ai écrit dans cet état est boueux. Je préserve habituellement cette relique dans un tiroir cadénassé. Elle a pour moi la même utilité qu'un colt 45. Pour une raison qui m'échappe – la somme des raisons qui m'échappent devrait sans doute davantage m'alarmer –, les quelques chapitres rédigés sous cet effet sont disposés devant moi. J'ai l'impression qu'ils viennent d'apparaître là. Il y a longtemps que je ne m'y suis pas replongé : j'imagine que ça fait partie de notre contrat en cours de rédaction. Ce qu'on ne ferait pas pour l'Art!

### *Chapitre 1*

Je regarde Thierry le matin. Il me dit : yo! Je lui réponds : bon matin. Je le trouve beau quand ses cheveux sont comme cela, ébouriffés. Je me souviens alors d'un cocker américain que j'avais flatté dans une rue morne de Shawinigan-sud. Je me tasse des jambes à Thierry : il voudrait se faire des œufs. Il m'envoie une grimace, me traite de fatigant : j'en ris. Je ne sais plus où me mettre. Je repère une chaise. Je fais défiler mon fil d'actualité instagram. Je vois de jeunes personnes au sommet de vieilles montagnes. Je suis agacé par leur sourire. Je raconte à Thierry des insanités dont la fonction phatique l'énerve. Il laisse pousser, plein de mépris, un « Ok Talbot... », prononcé dans un soupir, avec une certaine modulation aiguë sur le *bot*. Ça m'affecte plus que je ne l'aurais cru. Je suis sensible, vous comprenez! Thierry dort mal. Il dit que le voisin d'en haut est un hostie de malade qui dévale les marches comme si le bâtiment prenait feu. Je ris à moitié artificiellement, à moitié sincèrement. Je fais un peu de café. Je me gratte le dos. Je palpe des boutons émergeant de mon épiderme : ce n'est pas agréable au toucher. Je vais à la fruiterie me procurer des légumes : bok choy, oignons et patates. Une femme me demande une cigarette, je lui réponds que je n'en ai pas sur moi. Au bout de la rue Dézéry, je paralyse devant le Square. Qu'il est beau le Square, dis-je à mon

âme. Les frênes semblent me regarder, or il n'en est rien. J'ai une imagination débordante, je m'en méfie. Concentre-toi sur ce qui se présente inopinément devant toi, Olivier, ça t'occupera amplement.

## *Chapitre 2*

Il est rare que je me pointe à l'une de ces soirées poétiques. Je rectifie : on y lit des poèmes, mais la soirée n'est pas à proprement parler poétique en soi. Des collègues universitaires livrent des textes personnels, ils *ouvrent leur cœur*. Je ne parle qu'à partir de moi : je suis mon propre filtre par où le monde se révèle. Je suis étonné de remarquer avec quelle aisance on se livre aux autres. Jean-Guy Forget témoigne de ses dépendances, fait des références à Lil Wayne et Lary Kidd. Il m'apparaît très doux et gentil : ses yeux tirent vers le cyan, à moins que je voie mal. Nous parlons, dehors, après les performances, partageons un joint : nos auras pâlisent ensemble. Parmi ce groupe relativement homogène, je fais attention à ce que je dis. Je ne veux pas me sentir déplacé; blesser quelqu'un car cela me blesserait en retour. Le hic, c'est que je suis du genre irrévérencieux. Je suis comme cela. Ainsi, je me la boucle, pendant la pause-clope, quand on traite Mathieu Bock-Côté de « gros facho sale du tabarnaque ». Je me retiens de jouer à son avocat même si peu de choses ne me distraient autant que ce jeu infantile. Saisissez-moi : je le trouve aussi ridicule que vous, par moments. Néanmoins, en toute franchise, il m'apparaît sympathique et attendrissant à sa façon. Il sait me faire hocher la tête de manière désapprobatrice avec un sourire aux lèvres. Si je pense à Mathieu, je pense à un cousin que je n'ai pas, et avec qui il est agréable de partager une bouteille de rouge. Je le piquerais constamment au vif, que pour rire aux larmes de ses réactions démesurées.

Je suis pas mal éméché quand je quitte le bar. Je salue Simon Domingue. Il place ses poings contre ses hanches comme une tante joueuse. Il dit : bin oui, bin oui, bon retour, bin oui, c'était le fonne de te voir, bin oui, à la prochaine! (Alors que je récite ces phrases à voix haute, voici Simon qui traverse le cadre de la fenêtre; je ne le salue pas. Fait-il partie d'une étrange mise en scène? Non. Prends sur toi, vieux. Simon est ubiqué. Il surgit de partout. Il y a longtemps que je me suis fait une tête là-dessus.)

Je ne peux pas poursuivre ce supplice que je m'inflige. J'ai le corps arqué vers l'arrière, ma chaise se tient en équilibre sur deux pattes et je cherche mon air. Un homme, dont je reconnais le visage, ouvre une porte et dépose un verre d'eau sur la table devant moi. Il quitte la pièce sans daigner me dire un seul mot; je n'ai rien à lui dire non plus et je trouve normal qu'il m'enferme ici.

Puisque vous, les valeureux escaladeurs de l'âme psychotique, comprenez, je n'en doute pas, suffisamment bien dans quelle sorte de borborygme le dieu maniaque m'a enfoncé les pupilles, pas la peine de me mouiller encore les pieds dans la débâcle. Quand je dis dieu maniaque, je le dis avec effroi et grands tremblements sous l'épiderme. Il pontifie contre moi des paris odieux avec son pote Satan. Je lutterai donc contre lui jusqu'à ce qu'il me baptise du nom de son peuple et je saurai alors que j'existe hors de moi, face à lui. Après quoi je le fixerai sans craindre de le faire fuir, sans placer ma main sous mes sourcils; il deviendra pour moi pure obscurité, approximation absolue.

Il me fallait user de ruse comme Ulysse; non mieux, comme Ésaü. Je l'appris sur le tard, juste à temps, alors que ma perdition dans le puits sans fond que je suis ne tenait plus qu'à un fil. Transmettre l'illusion d'une repentance pour ensuite prendre la fuite : ça paraît simple, dit de même, on s'est tous éraflés les genoux contre la tentative, au moins une fois, enfant. On disait : pardon! Puis on se mettait à revriller comme des toupies et notre culpabilité vrillait avec nous mais avec plus de vélocité. Elle appelait notre nausée une maison bien chauffée.

Je me suis courbé l'échine pendant des mois nébuleux au Lectorium Rosicrucianum de Montréal. On me disait touché d'une hyperconscience du soi, ravageuse pour l'esprit comme la bactérie mangeuse de chair l'est pour le corps. Les séances d'une heure me paraissaient durer des semaines. On me faisait répéter, devant le miroir : je ne suis rien, je suis tout; je ne suis rien, je suis tout; je ne suis rien. Mon visage prenait des airs de rivière non répertoriée. J'ai des bouts de visage sur mes rochers, pensais-je. Chaque fois que mon pied touchait le trottoir de la rue Lafontaine, je remarquais, incrédule, que la séance avait duré à peine vingt minutes. Je me rappelais que je n'avais rempli que trois ou quatre formulaires, le tout suivi d'une brève rencontre avec un Rosicrucien au regard stabilisé, chemise lilas, barbe clairsemée et rousse. C'est en revenant à pied que la séance remontait à la surface de mon esprit;

m'avait-on hypnotisé? Je me refusais à avancer davantage, au beau milieu du viaduc de la rue St-Catherine qui sépare Centre-Sud d'Hochelaga. Soudain, je fus lucide quant à la suite des choses : conclure une entente; lutter par la tromperie; puis enfin me dévêtir de cette sentence qui m'accable comme un chandail piquant.

Je pressens un danger gigantesque à faire un retour sur ces événements, je croyais me porter mieux; devrai-je vraiment boire de cette coupe? Je me lève de nouveau vers la fenêtre. La clarté ondoyante me ramène à celle des champs de la Montérégie, aveuglante. Il ne manquait plus qu'une voix de torrent pour que je devienne Paul sur le chemin de Damas. Celle de l'animateur, à la radio, était lancinante; elle introduisait la parole de ses collègues comme en s'excusant d'exister; m'apaisait beaucoup.

J'arrivai à Sherbrooke sans connaître le plan à suivre. Je n'avais pas d'arme à feu sur moi : ça me rassura. Église urbaine Axe21. J'entrai et eus le sentiment qu'on m'attendait, que ma venue était prévisible.

– Oh Olivier! Comment tu vas? C'est donc bien bon de te voir ce matin. Tu dois être fatigué de tout ce chemin parcouru! Tiens, prends un bon café. Pis à part de ça, toi? Fait si longtemps qu'on t'a pas vu la bîne!

Je ne reconnaissais pas du tout le visage qui n'avait de cesse de hocher frénétiquement son menton pour toute réaction à ma phrase éclopée.

– Ça va commencer bientôt! Répétait-il en regardant sa montre. Les musiciens se préparent, regarde. Oh! Ça va être bon ce matin, comme tous les matins! Prenons place!

Je ne sus pas comment agir. Je donnai donc deux bacs au visage. Lui fis des remarques plaisantes, complimentai ses cheveux et sa chemise envahie de flamants rose. Puis j'allai, épaules voûtées, prendre place au ras du mur.

Le band se mit à jouer tout doucement, répétant une série d'accords simples, se mordant les lèvres de plaisir. Cela dura quelques minutes, trop longtemps pour moi. J'eus peine à déglutir, me mis à frotter ma nuque, les yeux rivés au plancher. Puis, la batterie se fit soudain

plus audible et le pasteur sherbrookoïse apparut sur scène comme le soleil levant. Il affichait un sourire à tout rompre, portait un jeans à la mode et une chemise de bûcheron.

– Nous avons de la belle visite ce matin. La houlette de l'Éternel a le bras long! Il y a plusieurs visages que je ne reconnais pas. C'est cool! Ce matin, Jésus cherche à conclure un accord de paix avec vous... avec toi!

Il me fixa au moment où il prononça le « toi ». Curieusement, je n'en fus même pas surpris, et même quelque peu rasséréiné. Pourtant parfaitement à jeun, j'eus un black-out entre mon interpellation et le moment des baptêmes improvisés; quarante-cinq minutes venaient de s'écouler. Un large bassin métallique fut disposé sur la scène. Le band avait recommencé de jouer ces mêmes trois accords qui me terrorisaient. J'eus l'impression que des têtes se retournaient vers moi. Je me levai et me dirigeai, résolu, vers la scène. Entre-temps, j'essayai de me réciter l'histoire d'Ésaü, question d'arriver prêt. Mme Perreault, à l'école du dimanche, en avait fait l'enseignement : je ne me rappelais en somme que ses longues robes fleuries.

Ésaü, jumeau de Jacob, était le préféré de leur père, Isaac, en raison de sa pilosité proéminente. Jacob était un cultivateur imberbe, voué à se faire oublier sous le Soleil. Jusqu'au jour J de son existence : Jacob s'adonna à la tricherie rédemptrice. Mme Perreault avait apporté une fausse peau d'animal qu'on se procure sans prévoir les regrets, vu l'inutilité de l'objet, à la boutique des souvenirs d'un zoo. L'un se faisait bander les yeux tandis que l'autre recouvrait son avant-bras de la fausse peau. Nous étions revenus chacun chez soi, un peu penauds, avec nos bricolages, nous disant que de la tricherie pareille, ça ne se pouvait pas dans nos vies d'enfants ecclésiastiques contemporains, qu'on se ferait pendre pour moins que ça, nous autres. Nous avons tort, en traversant la horde en transe qui m'offrait d'étranges poings-complices, je crus cette tricherie opérante, bénie quelque part.

J'allais exposer la surface empruntée de mon âme, la présenter en offrande. On la dissoudrait et quelque chose en moi allait ainsi crever : ce serait spirituellement observable. Or, ce serait tout le factice en moi qui y passerait, tout l'impondérable rattaché à ses touffes de poils artificiels. C'est-à-dire que rien en moi n'allait demeurer. Puisque je ne suis que cela, un ramassis aléatoire d'expressions et d'usages. Il fallait me convaincre de cette doctrine bancal, sinon quoi : rester coi devant le rasoir du berger? Autant mieux me convaincre

comme ces héros du cinéma dont les mystères enfouis ne résistent plus à leur perception éclairée. Je dus tenter de me transfigurer, mais voilà que mon rythme de marche ne ralentissait point; allais-je arriver trop promptement sur scène?

Le pasteur sherbrookoïse me regarda d'une manière intraduisible. J'eus le malheur de comprendre, à tort ou à raison, qu'il comprenait mon subterfuge, peut-être même mieux que moi. Je pris place dans le bain. Mes bottes de cuir devinrent si lourdes que plus aucune fuite ne me parut possible à ce point-ci. Il s'adressa à la foule pendant que j'attendais là, imbibé de cette eau tiède. Il fit un court sermon sur le pardon. Puis, se retourna vers moi comme s'il m'avait omis, là, derrière lui. Puisque je n'écoutais pas un mot de ce qu'il racontait à la foule, je fus bouche bée devant le microphone à fil qu'il me tendait, désormais. Qu'advierait-il de mon âme si je laissais le microphone immergé dans l'eau avec mon corps? Elle rejoindrait sans doute Jean-Paul Sartre et Félix Leclerc dans les enfers des hommes modérément médiocres.

– Pareillement à Ramsès II, je me suis attaqué, pour ma part ce fut fictionnellement, au serviteur, ici présent, de l'Éternel. C'est pourquoi je tiens à lui demander pardon, formellement, ainsi qu'à l'Éternel, son dieu.

Puis, soutenu par l'attention de la foule, je continuai ainsi à déblatérer autour de l'importance de telle et telle vertu ou de se méfier de ci et de ça. Je témoignai de la fois où, au chalet avec des copains, j'avais avalé des champignons et m'étais ramassé le nez dans la cuvette à halluciner le cadavre de Judas. L'émoi fut grand. Fusaient des exclamations empathiques de partout : « Quelle tristesse! »; « Pauvre garçon! »; « Jette ton cerveau dans le feu s'il est pour toi occasion de chute! »; « Oh! Si j'étais Dieu je le ferais sans tarder ministre des martyrs, celui-là! »

Un Sherbrookoïse n'est pas pasteur s'il ne vous invite pas à manger une bonne pizza chez lui après le culte, c'est bien connu. Pendant que le pêcheur d'hommes me racontait son histoire d'embouteillage sur la dix – dont le dénouement est bien déroutant tellement la surprise y est désamorcée : un camion de pommes renversé... une métaphore édénique? Je cherche encore. – je domptais les traits de mon visage de sorte qu'ils paraissent encore affectés par les maux de la repentance. Une pièce se joue jusqu'à la dernière réplique de la

dernière scène, aucun répit alloué d'ici là. Le pasteur sherbrookoïse se mit à me décocher une série de clins d'œil, la bouche pleine, la joue rougie de sauce couleur sanguine.

– J'aurais été curieux de lire ça, pareil, me dit-il, guilleret.

– Le dieu des armées avait d'autres plans en tête... visiblement!

– Parfois faut lui forcer les idées, lui tordre le bras : il aime ça.

Il fixa sa conjointe, Évelyne, comme si une anecdote à ce sujet les unissait. Elle se contenta de sourire poliment; je décelai du remords. Il trépignait d'impatience, mâchait d'une vigueur inorthodoxe. Il répondit « absolument » avant même que sa fille, Anne, n'eût le temps de finir sa phrase. Ce après quoi elle déguerpit vers les marches menant au sous-sol, saturée, on s'en doute, de la tension qui pourrissait l'ambiance.

Je me retournai vers la porte d'en avant, un homme semblait nous observer par le judas. Sa carrure me fit penser à celle du Rosicrucien. Suis-je guéri, à présent? Mon verre d'eau est encore plein, c'est curieux. Mon Père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Le pasteur sherbrookoïse me proposa de manger ses croûtes : j'acceptai.

– C'est ça, toi, ton problème, on t'offre la lune pis tu te contentes des croûtes.

J'acquiesçai en enterrant les paroles du pasteur sherbrookoïse du claquement de mes mâchoires qui battaient parfaitement la mesure. Crouche-crouche. Il me fit, tout fier, un exposé si exhaustif de ma situation présente – depuis qu'il m'avait enfirouapé, quelques heures auparavant –, que je ne sus comment réagir, éberlué devant ma réussite.

Je me lève vers la salle de bain, m'asperge le visage d'eau. Ésaü fut obligé de feindre la tristesse et l'envie, une fois le subterfuge de son frère, contre lui, révélé au monde. Autrement, on se serait davantage attardé à lui, et son cas ne se serait pas clos proprement. Je constate, avec stupeur, à mon retour dans la salle à manger, qu'Évelyne n'est plus parmi nous et que le corps du Rosicrucien roux s'est substitué à celui du pasteur sherbrookoïse. Il lit ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Le verre d'eau est à moitié plein : je le vide d'un trait. Le Rosicrucien m'adresse enfin la parole :

– Ce sera tout pour aujourd’hui. Ça été plus court que d’habitude, j’en conviens! Je vais préserver ces documents-là avec moi et on fera un retour là-dessus sous peu. Ça te va, Olivier?

– Hmm... oui, ok.

J’enfilai mes souliers comme un enfant, mes talons écrasant les contreforts. Content d’évacuer le marasme. Je me raclai la gorge avant de baragouiner un discours débridé, question de m’assurer de mon match nul avec le nouveau sauveur de la nation.

– Je te pardonne la fraude... Dieu choisit puis change d’idée. Je te trouve plus qualifié que moi, somme toute. Et même s’il y avait encore une parcelle en moi de détermination divine, je la répandrais sur le toit de ta maison. Salut Évelyne! Pas la peine de te lever pour moi, je ne reviendrai plus, ne veux plus vous causer du trouble. Qu’ils vous bénissent! Je pars serein. Le réveil est désormais de votre ressort. Et je ne suis pas inquiet pour nous.

J’erre à nouveau sur ce même viaduc qui offre une vue panoramique satisfaisante. Sur mon chemin, j’ai reconnu la rue Frontenac, et les visages des inconnus ont fouetté le mien comme le vent coupant. Mon joug se vide. Je reste là, les coudes planqués sur cette balustrade, pendant environ une heure. Puis, je me souviens du corps que j’ai, le sens grelotté : retour à la maison.

Je frémis devant les frênes du Square Dézéry. Et même une fois rentré chez moi, je continue de surveiller leurs branches. La moindre agitation rend torve mon regard. Puis, au bout de quelques heures, je m’en retourne à ce document. Je peine à croire, ému, en la difficulté que j’éprouve à me sonder. Les événements relatés ici me paraissent lointains comme les rêves de la veille. Je compose, haletant, le numéro du Rosicrucien. Le numéro semble désactivé. J’accours vers le Lectorium Rosicrucianum de Montréal avant de constater sa délocalisation : vente récente à une organisation évangélique. *Shalom aleichem*. L’entente finale est donc conclue.

Un homme s’arrête au beau milieu du viaduc qui sert de frontière entre le quartier Hochelaga et Centre-sud. Il observe les amas de glace, nomades sur la surface de l’eau. Il

revient chez lui empli d'une joie vague. Il croisera Simon Domingue sur son chemin. Les deux hommes échangeront des civilités, des blagues et se diront, sans cérémonie : à la prochaine.

## GUIDE DE COLOCATION

D'autres ne s'en plaindraient point. N'y verraient rien. Or, voici ce qu'en dirait Zarathoustra si des bouches voulaient l'incarner : il y a pourriture monolithique au cœur des actions les plus désintéressées. Il ajouterait aussi que la violence blesse mieux quand elle est morale. Méfiez-vous donc du coloc qui nettoie votre vaisselle alors que vous dénigrez sa mère. Quant à vous, vous serez fidèle à celui qui vous tourne en bourrique. Soyez plus égoïste que l'égoïste devant vous, afin qu'il n'éprouve point la honte de ses vives pulsions. Trafiquez vos émotions en adéquation avec celles du prochain. Feignez la colère. Déjouez vos propres codes de conduite. Trop de joues tournées n'ont fait que perdre celui qui avait asséné le premier coup. Moi je dis : quintessence de l'orgueil que de déshonorer la pure haine de son coloc. Mise en situation : il vous traite de gros laid. Plutôt que de ne rien répondre, puis d'esquisser un sourire maladroit et de baisser la tête, vous avouant vainqueur, retournez-lui la pareille. Non, mieux ! Perdez-vous plus loin que lui dans les méandres de l'orgueil humain. À présent, si une telle situation se présente à vous, vous le traiterez d'esti de colon du calice. Ainsi, lorsque votre coloc se couchera, empêtré d'emblée avec de profonds ressentiments envers lui-même, il reposera certainement ses affres sur le souvenir de votre emportement démesuré. Vous deviendrez alors véritablement un baume pour autrui, comparant qui console.

L'herméneutique biblique moderne a confiné les récits à des chambres froides hermétiques en fonction des valeurs prisées par le libéralisme. On conclut qu'Abel se hisse au-dessus de son frère dans l'échelle sociale, morale et économique. Or, il est victime d'un fratricide mérité, tandis que Caïn reçoit la vie éternelle dont tout homme rêve secrètement : errante, vile, dépositaire de la faute, cible sacrée et intouchable. Abel est un bien plus grand trou-de-cul : il s'empresse de nettoyer l'autel imbibé de sang avant même que Caïn n'ait terminé son holocauste. Ainsi, si la faute de ton coloc excède la tienne, assomme-le et jette-le dans le fleuve, puis maudis sa carcasse de sorte que son sort soit favorable auprès du Très-Haut.

## LE MAÎTRE DU PODCAST

Je le considère encore à ce jour, malgré tout, comme le maître du podcast au Québec. Contrairement à la majorité des amateurs exerçant ce nouveau métier, il sait être pertinent en toute circonstance; poser la question ouverte et utile afin de déboucher vers un échange organique. Il a cette faculté – comment dire autrement, je ne trouve pas –, d’acter le vrai. L’authenticité est la qualité la plus estimée aujourd’hui : on paie cher de notre temps pour voir des gens agir normalement. Dès que la lumière rouge s’allume, tous se mettent à jouer une version d’eux-mêmes. Le talent du podcaster est de la feindre à l’insu du public. Lorsque le maître prend la parole, j’ai l’impression qu’il ne sait même pas que ses paroles sont enregistrées. Or, il le sait, mais il est parvenu à une telle appropriation de sa personne projetée qu’il en joue tel un musicien jazz. Tour de force, à mon sens. J’irais jusqu’à dire qu’il s’exprime sans égard pour ce qu’il pourrait potentiellement représenter. L’image est faible – m’en excuse d’avance, pas assez pour vous l’éviter –, or il me fait l’effet d’une page blanche : il se redéfinit à chaque fois qu’il ouvre la bouche. La preuve est qu’il n’aurait jamais dit ce genre d’énoncé sans saveur. Il aurait dit quelque chose de parfaitement équilibré entre vulnérabilité et style, sans trop se tracasser. Nous sommes si différents... ça doit déjà s’apercevoir. En quoi, exactement? C’est ce dont je voulais m’enquérir, en l’invitant, surtout. Je fus si honoré de le recevoir à mon podcast – je m’en trouvais indigne, pour être honnête –, et je désirais être autant moi-même que lui en était capable. Malgré que, j’en suis conscient, ma personnalité est des plus drabes. Les rires que récoltent mes plaisanteries sont forcés; j’ai au moins la vivacité d’esprit de m’en rendre compte.

Je crois que tout s’est bien déroulé. J’ai bégayé quelques phrases et elles ne m’ont pas gêné, comparativement à l’habitude. Je me suis laissé ragaillardir par son humeur avenante. Il avait encore les écouteurs à son cou lorsqu’il m’a demandé si je voulais l’accompagner. J’aurais été possédé par un autre de refuser une telle offre. Je m’attendais à siroter une pinte quarante-cinq minutes, puis à ce qu’on vaque chacun chez soi à ses occupations. Il n’était pas cinq heures que nous étions tels deux cégépiens chauds et excités par la suite inconnue des choses. Je riais abondamment, mais pas trop; je savais doser et le relancer, je ne me trouvais pas lourd, pour une fois. Il me disait des phrases qui sonnaient satiriques. Celles qu’un gérant

sur le déclin lancerait à n'importe quel péquenot. « Tu vas aller loin, mon gars. Criss que tu l'as! À ton âge je faisais pas des projets aussi tight! » C'est à peine s'il ne me frottait pas le coco de son poing fermé. Je riais plus souvent qu'autrement par nervosité. Je craignais aussi qu'il le remarquât. Les shooters de tequila réussirent heureusement à me calmer. Avec le moins de naturel au monde, il suggéra de partir vers un autre bar. Je regardai mon cellulaire, hésitai, pensai aux maints efforts mis en cette carrière futile, me dis que ce n'était pas le moment de battre en retraite. Le vent fouettait mes joues, me décourageait, tandis que le maître maintenait son menton au-dessus de la mêlée. Nous entrâmes enfin dans un bâtiment sans attrait dont la façade concave révélait une porte monastique. Sa manière de me guider vers cette entrée fut celle dont on use pour faire entrer un chaton chez soi. Je me mis de nouveau à rire exagérément et d'une tonalité qui n'avait jamais été jusque-là la mienne. Je cherchai à me convaincre qu'une personnalité renouvelée m'assaillait. Nous nous retrouvâmes sur une scène devant une foule plus ou moins nombreuse. Je ne voulus pas donner l'impression de ne jamais m'être retrouvé devant une foule pareille, même si c'était le cas. Il y avait des tabourets, une table, des micros : je pensai que ce fût le moment de me révéler à moi-même, et aux autres, de venir au monde. Il m'est ardu de raconter le reste de cette soirée. Car elle est constituée de plans disparates dont l'ensemble ne peut signifier qu'une violence quasi risible tellement elle fut gratuite. Je me souviens vaguement des rires qui formaient à l'unisson un torrent sinistre.

On me tondit la laine sur le dos sans même que je le remarquasse. Retentissent dans mon crâne ces mots scandés par la foule sans visage : Ô Berger! Piquez l'agneau de votre brûlot! À rebours, je me crée le souvenir d'un ange venu contraindre l'élan de mon sacrificateur. Car, en vérité, nul n'est venu me délivrer ce soir-là.

## FAIRE MOUCHE

Je compris à ce moment précis – auquel on reviendra sous peu – qu’il s’agissait d’une confirmation évidente de ma singularité, sans pouvoir alors la répertorier – M. Godfrey dirait plutôt *mon appel*. Je suis, d’aussi loin que je puisse me souvenir, captive d’un brouillard englobant. La Tuque, 1979, école secondaire Champagnat, je fixai le tableau d’ardoise de M. Vadeboncoeur quand d’un coup mes lumières cérébrales disjonctèrent. Je m’écroulai sur le sol. Chute de pression, d’après l’infirmière. Elle était dans le champ. On ne peut pas tout expliquer avec la science. En fait, je suis aujourd’hui persuadée qu’on ne peut rien expliquer, tout court. On le fait quand même, c’est fatal, et on demeure captifs de la moustiquaire de nos raisons.

Je pouvais voir au travers des tempêtes de neige, des milles plus loin : le frimas agissait pour moi comme un lampadaire. À l’inverse, ma vision perdait toute faculté devant les journées ensoleillées de juin. Je restais à l’air frais au sous-sol, prétendant une allergie à la pelouse. Je ne parlais alors à personne de cette étrange conviction d’être atteinte d’un don inextricable. Quand le Parti Québécois remporta les élections de 76, mon téléviseur se mit à neiger de la poudreuse noire et gris pâle. Peut-être n’était-ce qu’un adon; je ne réfute pas tous les hasards : ils existent! Or c’est en moi-même que la confirmation fut la plus convaincante : je sentis mon influence immédiate sur le monde. Mes perceptions parvenaient à faire gricher le dehors. Cette soirée électorale m’informa de ma vocation : dissiper le brouillard par le brouillard. Confirmation des moins détaillées, j’en conviens : le futur ne pouvait qu’être plus clair.

C’était en effet bien avant que les mouches pénètrent ma tête. Étaient-elles déjà partie prenante de ma vie? Pour être parfaitement honnête avec vous : je ne le sais pas. Je ne les connais pas, à proprement dire. Je les vois tourbillonner, formant une auréole de sainte au-dessus de moi, en été. Puis dès que débute le temps des récoltes, elles vont s’ameuter auprès de mon hippocampe.

Juste avant que tout chahute en moi, M. Vadeboncoeur prit des airs de précipice. J'eus la forte envie de me jeter en lui comme le sot dans l'indépendance. Je ferme mes yeux pour me rappeler les séquences enfouies – mais aussi, comme nous sommes en août, pour les reposer des mouches. Bon voilà, ne bougez pas : ça me revient... non, à dire vrai je ne parviens à songer qu'à la clarté qui m'avait démangé l'œil toute ma vie. On allait me détecter, quelques semaines après l'événement, un problème oculaire rare dont le nom exact est à coucher dehors. Je fus pourvue de lunettes teintées, préservant ainsi mes rétines dans une obscurité relative. Elles me faisaient tolérer l'existence. Surtout quand elle se déroulait en juillet, et même la lumière réfléchie sur les bancs de neige de février pouvait tout bâdrer en moi.

Dès mon retour en classe, M. Vadeboncoeur nous présenta un documentaire portant sur l'écrivain Hubert Aquin. On le voyait errer dans une sorte d'église, affublé des mêmes lunettes que moi. Je le reconnus dès lors comme mon principal nemesi – c'est M. Vadeboncoeur qui m'apprit le mot. Quelque chose d'indicible et de fondamental nous liait. Il avait beau s'être suicidé, son œuvre continuait d'avoir une influence néfaste sur la population canadienne-française. Je compris cela en lisant *Prochain épisode*, ode à la décadence et au nihilisme. Viarge! Quand j'ai lu ça, toi chose, j'ai su contre quoi j'allais combattre sans savoir toutefois connaître mes alliés ni, encore moins, mes armes. Je me sentis comme mes ancêtres se couvrant la tête dans la Baie des Ha! Ha!, lorsqu'ils ont compris que le Grand feu du Saguenay-Lac-St-Jean n'était pas une mauvaise farce. Je ne crois pas avoir terminé le roman. Je porte encore une sorte de trauma en raison de ces migraines ahurissantes dont j'étais la proie dès que je le lisais plus de quinze minutes d'affilée.

Par la suite – attendez, une mouche dans la bouche; comme c'est attendrissant! – un intervalle a englouti six années de ma vie. Rien d'étonnant ni de scandaleux; de longues absences à moi-même; l'aplanissement d'un échec jamais tout à fait prêt à se révéler aux autres; une désobjectivation passagère qui ne durait que le temps d'une éclaircie : elle me serra contre elle alors que je tentais de quitter à pied l'air goudronné de ce provigo. Trop peu de sobres contemplations : souvent la main fixée au-dessus des sourcils, comme pour hâter les transcendances. Plus souvent encore l'ennui qui tisse l'entièreté des phénomènes

ensemble, les rend difficilement identifiables les uns par rapport aux autres. Et je ne m'étendrai pas sur mes conversations amorphes, ma nudité désolante, mes larmes sur la 40. Vous savez, au fond, très bien de quoi je parle. Vous qui vivez aussi parmi les mouches, les évitez, les guettez autant qu'elles vous guettent. Je voyais plus ou moins clair : méfiez-vous de ce que vous pourriez imaginer. Cependant, à défaut de distinguer les formes, je cherchais sans me lasser des puits creux où m'oublier. Je pourrais tout aussi bien dire : six années écoulées en pyjama dans cet appartement près de la cinquième avenue dont je tairai la ville, car je ne tiens pas à devenir animal de cirque pour autrui.

Puis, comme vous êtes aussi des êtres dotés d'une vie encombrante, vous n'êtes pas sans savoir qu'on aboutit à des endroits, occupés à construire on ne sait plus trop quoi, le patio d'une connaissance : ça arrive. En l'occurrence, je devais veiller sur le plus jeune d'une famille que je connaissais pourtant si peu. Ils étaient mal pris, pratiquement forcés de se rendre à une conférence où l'on écouterait du matin au soir des hommes aux cravates larges et aux têtes dégarnies. Ceux-ci – je le découvris grâce au fascicule laissé stratégiquement par M. Godfrey sur le comptoir – dressaient des ponts tendus par des cheveux entre l'Exode des Hébreux hors de l'Égypte et la montée de l'idéologie souverainiste au Québec. La conférence avait lieu à Sunbury, je trouvai cela curieux. Je compris, enfin, après avoir relu le fascicule, que le regroupement était foncièrement fédéraliste et qu'il tirait ses aspirations de l'Empire égyptien du deuxième millénaire avant le Christ. *Fellow Canadians, let's not become the Egypt of tomorrow*, pouvait-on lire. J'avais toujours cru en la confédération et je ne me défilais pas devant l'aversion que provoquait ma profession de foi. N'en demeure pas moins que ce message me rendit inquiète. Je pris conscience des mouvances aussi insoupçonnées que fantaisistes de mon époque d'apparence si lisse. Pourquoi l'Égypte? Sans raison apparente. Ou, justement, parce qu'elle démantèle les déterminations. Son inventivité résout le conflit par la naissance d'une divinité afin qu'elle tue la coupable. Même l'ennui faisait naître des dieux, des fois, quand le règne était global. Cette branche radicale fédéraliste voulait surmonter le mythe du plus faible élu; Goliath parviendrait cette fois à trancher la gorge du jeune David. Tout fit sens dès lors pour moi, mais j'eus besoin d'entériner le tout par la venue d'un signe, aussi futile soit-il.

Conduisant ma voiture vers ce parc où le petit bonhomme allait jouer au soccer, je songeai plus intensivement à cette théorie de casuiste, non pour autant conne. Elle expliquait beaucoup de choses concrètes, sur moi. À commencer par cet appel à rejoindre des rangs inconnus, ainsi que ma répulsion sans équivoque devant les manifestations lumineuses – je pense au livre d’Aquin et à tout ce qui enrage Apophis.

Je regardai l’entraînement d’un œil distrait. Ma concentration se divisait entre les cônes constellés et cette Bible trafiquée – on y avait agrafé une introduction rédigée à la main contenant hiéroglyphes, et autres discours incompréhensibles, truffés d’anglais et de symboles mésopotamiens. Je l’avais dérobée dans le bureau de M. Godfrey. Sans canne de *off* en ma possession, les mouches se répandirent sur les pages et m’obstruèrent complètement la vue quand je ne lisais pas le bon passage. Un homme partageait le banc de parc avec moi. Il ne regardait pas mon visage, mais bien l’amas me surplombant, tout en préservant ses bras fermement croisés.

Je continuai mes recherches avec une certaine appréhension qu’on me fasse sursauter, tellement ma fenêtre spirituelle était béante. Puis, PAF! Une mouche kamikaze s’écrasa de plein fouet sur le verset qui changea ma destinée, ainsi que la tienne, toi qui peux lire en ce moment même ces mots français au Canada en vertu du sacrifice de l’agneau-mouche. Son sang me pointait le sens convenu et élaguait les hérésies. Regardez, j’ai préservé la page! Je la montre autant que le Seigneur des mouches me le permet. Dans l’autobus, souvent, je brandis la page à la tache bourgogne et me mets à prêcher : *suivez la nuée! Elle revient venguese et plus assoiffée que jamais. Il n’y a que le rouge qui l’apaise : le rouge du plus meilleur pays au monde!*

Remarquez la précision chirurgicale des taches divines qui enlise le doute. Les deux mots entre parenthèses sont éclaboussés de sang; que c’est effarant! Sois loué Belzébuth! (Bien que Belzébuth ne soit pas une divinité égyptienne, sachez que nous, Néo-Égypto-Canadiens, accueillons toute divinité qui met des bâtons dans les roues du dieu juif.)

*Exode 8, verset 21 : « Si tu (ne) laisses (pas) aller mon peuple, je vais envoyer les mouches venimeuses contre toi, contre tes serviteurs, contre ton peuple et contre tes maisons; les maisons des Égyptiens seront remplies de mouches, et le sol en sera couvert. »*

Subséquentement, je décortiquai chacune des petites têtes devant moi : que des absences de nuée les survolant. Enfin, il ne me restait que la tête de l'entraîneur à déchiffrer, une mouche errante passa près, mais rien de comparable à la nuée me surplombant. Fallait-il chercher plus loin? Je craignis que les mouches s'en prirent à moi. Je me devais, à mon tour, de gagner leur confiance, pensai-je. Comme de fait, au même instant, elles firent de ma tête leur repère, pour de bon; chassèrent les pensées orageuses. Sans cérémonie ni prière de conversion, je fus choisie; je le sus. Ô ma brume rassurante, couvre ma honte de ton mieux!

Impossible de savoir si la marque de sa propre élection apparaît au moment où l'on en prend conscience ou bien si elle nous a toujours entouré à notre insu. La marge est mince entre désirer connaître ce mystère et se révolter comme le Juif contre son maître. Il faut accepter la grâce comme chose subie, contre son gré intrinsèque : elle coupe l'herbe sous le pied et elle pique jusqu'à la cime du coccyx.

Je n'aime pas revenir sur mon duel théologique avec les Godfrey. Hélas, pour votre compréhension – et pour la glorification de la sainte nuée qui ne me laissera point derrière – je me dois d'en résumer les grandes lignes. Donc, Johanne et Peter revinrent de leur séjour à Sunbury. Sans doute la fatigue du voyage accentua leur réaction à la vue des quelques mouches qui planaient autour de mes épaules, elles n'étaient pas plus que cinq. Sans pouvoir nommer de quelle sorte de foi j'étais habitée, je la sentis me secouer comme si j'étais sa marionnette. C'est-à-dire qu'une force impromptue s'introduisit en mon caractère jusque-là évasif, sans envergure et enclin à se retrancher ou bien à céder sa place au profit de quiconque afin d'assouvir un égocentrique besoin de soulagement moral. Mais, cette fois-là, je me tins fière, presque vorace, au centre de la cuisine. Je pointai, radieuse, le verset qui allait sauver, quelques années plus tard, la confédération. M. Godfrey affichait un sourire divertit, presque attendri. Je fus insultée d'être considérée comme une enfant bégayant ses premières découvertes. Je me sus spirituellement supérieure aux Godfrey. Ma révélation briserait les reins du mouvement indépendantiste, un jour ou l'autre. Et je n'avais surtout pas

besoin de validation ou même d'accompagnement. Ma joie se transforma en colère bouillante. Les visages des Godfrey en furent rougis, gênés de confronter celle qui lavait leurs pieds – c'est une image, seulement, disons que j'ai commis des services plus outrageux. Ils trouvaient les motifs de ma foi beaucoup trop excentriques. Johanne tenta de me ramener à la raison.

– T'sais, Micheline... l'Égypte pis tout ça... c'est un peu une métaphore. On y croit!... mais métaphoriquement... ce que tu nous racontes là... c'est un peu flyé... nous ce qu'on veut vraiment, c'est convaincre les gens que l'Histoire s'est mal passée, pis qu'on est pas obligés de répéter les erreurs de nos prédécesseurs. Les Juifs étaient pas mieux dans le désert, ça chialait pas mal, pis y en a une couple qui ont réalisé que l'Égypte c'était pas Auschwitz, mais y était trop tard... c'est ça un peu... nous autres ce qu'on croit. Toi, t'as vécu ça... bon. Mais, bien honnêtement, on veut pas être associés à ça. Le combat est déjà assez ardu comme il est. C'est délicat, hen... mais tu comprends, hen? ... Tu peux prendre une douche avant de partir, si t'en as le goût.

Je me lavai puis je partis, gonflée à bloc (inflammée par les piqûres, surtout), sans même saluer le petit Antoine.

Comment résumer les vingt-sept années suivantes? Un biographe me serait utile, mais il le faudrait crédule. Certaines parties sont factuelles, indéniables pour vous tous, tandis que d'autres relèveraient pour vous du rêve ou de la démence, mais sont tout aussi réelles. Je ne m'attarderai pas sur ces détails, car oui, ils sont secondaires. Ce qui m'importe est de rendre compte de l'œuvre d'Apophis sur notre nation : œuvre tout aussi subtile que cruciale.

Pour renverser l'Histoire, il ne suffisait pas de se doter de cas de figure ou de représentations auxquelles se rattacher. Il fallait se soumettre à plus grand que soit. Se reconnaître comme de la boue et ainsi déjouer la providence. C'est le manque d'humilité qui a fait sombrer les Égyptiens; ils se sont détournés de leurs dieux, pourtant bien plus puissants que le dieu juif! Nous, fédéralistes francophones, n'allions pas commettre la même erreur. Nous nous réfugiions dans les forêts jouxtant la municipalité d'Alma dont les moustiques ont bon appétit. Nous implorions Apophis des nuits complètes, jusqu'à ce que notre épiderme soit en lambeaux. C'est bel et bien dans ces forêts que se tramait la stratégie de 95. Nous

appelons désormais ce séjour, entre nous : la pentecôte diptère. Moults dirigeants et conseillers y furent choisis. Jean Charest, entre autres, nous le surnommions *Le saint aimant*, puisque toutes les mouches à chevreuil restaient prises dans son énorme touffe. Il ne reste plus de traces significatives de cette période charnière, sinon cette lettre de M. Godfrey, rédigée quelques années après notre dispute. On dut le mettre au courant de ma position. Sans doute désirait-il une réponse favorable de ma part ou une bénédiction, quelque chose. Or je n'avais pas eu à faire la têteuse pour obtenir ma position : elle m'est tombée dessus. Pas de passe-droit; l'élection est sans l'ombre d'une mouche.

Il m'arrive de la relire, nostalgiquement. Elle me rappelle ce temps béni à l'orée des années 90 où la nuée était nette : nous avançons sans crainte derrière elle. Ces jours-ci, elle me semble éparpillée, je ne la décode plus. Je me sens déshéritée. Peut-être n'est-elle simplement plus utile. Ça m'attriste toutefois quand je découvre ces mouches inanimées sous mes fenêtres; je suis humaine, ne l'oublions pas. Dans le bloc-appartements, on pense à tort que je n'ai pas bougé depuis toutes ces années, et c'est tant mieux. Notre objectif a toujours été l'efficacité sans les remous. Voici donc la lettre, elle est brève et on ressent l'urgence désespérée dans le geste saccadé de la main, pauvre Peter, et je plains Johanne davantage. *Please*, Micheline, fais-nous une place parmi vous. *Go to hell*, hypocrites. Une foi, ça ne se force pas.

*13 septembre 1995*

*Chère Micheline,*

*Nous débutons cette lettre en te présentant nos plus sincères excuses. Tu avais raison sur toute la ligne. Notre incrédulité nous révolte encore à ce jour.*

*Nous avons été mis au fait de ton envol politique, de ton œuvre utile parmi les Pharaons du Nord. (Je ne sais d'où ils ont pris ce nom; nous n'en avons pas, bien trop occupés pour ces niaiseries). Même si nous n'y avons participé qu'à l'écart, dans la prière; nous avons soutenu ton œuvre depuis ses premiers bégaiements. Est-ce la gêne qui nous avait empêchés de te faire part de notre appui irrémédiable? Ou bien est-ce l'orgueil, le remords? Certes, un peu de tout cela. Nous avons fait le nécessaire pour nous purifier. Nous sommes allés au*

*ruisseau derrière les nouveaux développements. Il faisait humide, le moment était idéal pour une repentance en bonne et due forme. On s'était mis tout nus. Johanne avait apporté la tapette à mouches électrique. Pif-paf! le sang giclait et ruisselait sur nos omoplates. Plus ça coulait, mieux on comprenait la mesure de notre faute (serpents édentés, hypocrites). On avait croisé des enfants qui se promenaient dans le sentier; on était humiliés, on savait plus quand s'arrêter. Si nous t'écrivons tout cela, c'est pour te témoigner la sincérité de notre conversion. Avant, notre foi était purement cérébrale, mais maintenant elle est corporelle. Le bourdonnement temporise nos jours et nous bannissons toute moustiquaire. Antoine ne va pas très bien. Il a quitté la maison, nous donne très peu de nouvelles : il ne nous comprend pas. Ses fréquentations sont regrettables. Nous craignons qu'il rejoigne le soulèvement hébraïque. Nous pourrions le perdre.*

*Nous avons choisi ce moment pour t'écrire, car il est critique, comme tu le sais mieux que nous en raison de cette nuée qui dirige tes pensées là où elles allaient inévitablement.*

*Une mouche m'a réveillé cette nuit, m'a presque parlé, a fait bizz-bizz à mon oreille (oui oui, me semble oui, pauvre Peter...), je suis resté aux aguets, une bonne heure durant, avant de me rendormir et de rêver à une tribu de mouches qui louaient Horus dans la langue française, au sein de la confédération, pour les siècles à venir. Je nous reconnaissais : tu portais une salopette de jeans – celle que tu portais en rénovant notre patio en 82 – et tu arborais une joyeuse tête de mouche royale, tes antennes vibraient des psaumes lucides, inspirés des insectes antiques, et les miennes les traduisaient en français-canadien. Nous formions une équipe à nouveau, comme lorsque nous avons rénové le patio.*

*2 Timothée 1 : 7 :*

*Car ce n'est pas une nuée timide que Rê nous a donnée, mais une nuée de force, d'amour et de sagesse.*

*Sois bénie,*

*Johanne et Peter Godfrey*

1.1. Les jours fuyaient. Phélique Maurice était jeune en âge. Il avait vingt-trois ans, huit mois et cinq jours; c'était son année *jourdain*.

1.2. Il suivait la Loi 23 à la lettre.

1.3. Ainsi, il descendait d'interminables escaliers de bois rond. Ses mollets devenus braises, il enfilait son chandail de Michael Jourdain, avant de se rafraîchir la nuque de sa paume mouillée par la rivière Jordan, située en périphérie d'Iberville, le village.

2.1. Pas un matin Phélique Maurice ne dérogea des rituels associés à la Loi 23 durant son année *jourdain*.

2.2. Il inventa de nouveaux règlements que lui seul observait. Dieu le nomma sans trop tarder législateur de la rivière Jordan.

2.3. Son année *jourdain* s'achevait. Un soir, il pensa au fait incontournable qu'il allait vivre plus de trois cents ans. Il lui restait encore du temps pour faire en sorte de ne pas les souffrir en vieux garçon.

3.1. Avec de l'eau jusqu'aux ouïes, il réprimandait Dieu de ne point gratifier ses efforts. Or, ce dernier était affairé ailleurs, dans un sous-sol louche comme il y en a tant à Iberville.

3.2. En remontant les marches, c'était sur le front de Dieu que, dans son esprit, ses talons venaient s'écraser.

3.3. Quand Dieu revint voir Phélique Maurice, il ne parvint point à attirer son attention.

4.1. Phélique Maurice procédait à une série de gestes insolites impliquant les bêtes et les insectes du coin.

4.2. A la fin de son année *jourdain*, il ne restait plus que quelques couleuvres alanguies dans la rivière.

4.3. Dieu feignit de savoir ce qui se passait sous ses yeux tant son étonnement le dominait. Il se leva, un peu engourdi, les pieds gourds. La vie se mettait en branle à grand-peine. Les femmes et les hommes gisaient sur une surface précaire.

5.1 « Puisque tu observes avec audace ma Loi, jusque dans sa sublimation, déclara Dieu, tu prendras une femme célibataire pour épouse parmi toutes celles qui habitent le village d'Iberville, hormis celles dont les parents n'ont pas de motocyclette. »

5.2. Phélique Maurice, alors, se convainquit que Dieu l'eût béni.

5.3 Il échangea des correspondances avec vingt jeunes femmes; toutes tatouées et percées comme les impies.

6.1. « C'est moi qui appose le sceau sur la colonne de l'impie. Fais ton choix promptement avant que je ne revienne sur ma décision », lui prescrivit Dieu.

6.2. Phélique Maurice peinait à comprendre ce que Dieu attendait de lui. Devait-il demeurer vierge, accroupi dans la prière sous les arcs formés des branches maculées de sang vert?

6.3. L'une des jeunes femmes célibataires lui parut plus aimable que les autres. Son nom était Joanie, elle avait vingt-deux ans, sept mois et quatre jours; son année *jourdain* allait commencer sous peu.

7.1. « Plus personne n'observe les rites de l'année *jourdain*, même Dieu s'en désintéresse », écrivit-elle.

7.2. Phéliepe Maurice la trouvait bien hardie et ne fut même pas amer à l'idée de s'être sali dans la rivière Jordan en vain.

7.3. Joanie répondait systématique « hahaha » après chacune des interventions de Phéliepe Maurice.

8.1. Phéliepe Maurice sut tôt que Joanie lui assurerait une descendance.

8.2. Dieu les observait partiellement, trouvant l'orientation de leur discussion franchement ennuyante.

8.3. « Alors, qu'as-tu fait aujourd'hui, à part tes occupations autour de ton année *jourdain*? », écrivit Joanie pour se moquer.

9.1. « J'ai raclé les feuilles, j'ai fumé trois cigarettes, j'ai classé des papiers », répondit Phéliepe Maurice.

9.2. L'échange commençait à plaire à Dieu, il en faisait l'expérience d'une décomposition.

9.3. Phéliepe Maurice exigea un signe venant de Dieu. Si Joanie répondait « hahahaha » à sa blague d'écureuils bien ordinaire, il ferait d'elle son épouse.

10.1. « Hey Joanie, ce matin, en raclant mes feuilles, j'ai passé près d'en racler un! / Un quoi? / Un écureuil! / hahahah! »

10.2. Après avoir dénombré le nombre de h et de a, Phéliepe Maurice fut assuré que Joanie ne deviendrait jamais son épouse.

10.3. Dieu trouva Phéliepe Maurice dans un état second, lampions dans les mains, au seuil de la rivière Jordan.

11.1. « Que cette rivière étouffe comme Dieu étouffe son serviteur », scandait-il. Puis il mit le feu à la rivière Jordan. C'était le jour de son vingt-quatrième anniversaire.

11.2. Tout le village d'Iberville crut à une récidive divine. Les docteurs de la Loi prêchaient de cesser toute fornication, même la plus douce.

11.3. Ainsi, le village renoua soudain avec des mœurs démodées. On y pratiqua bientôt une légion de mariages. Phélique Maurice, en reste de sa colère, prit une femme du nom de Sarah pour épouse.

12.1. Sarah lui répétait : « tu dis Sarah, mais ça se prononce Sarââ; ma mère vient de l'Ontario. »

12.2. La mère de Sarah adorait jadis Nanna, la déesse de la lune.

12.3. La rivière à sec, plus personne ne pouvait s'adonner aux rites de l'année *jourdain* et de toute façon plus personne n'avait envie de le faire.

13.1. Dieu fut ravi de voir le village se comporter avec tant de probité sexuelle. Il ordonna qu'on y érige des terrains de basketball à la tonne.

13.2. La rivière Jordan, réduite en cendres, fut transformée en piste cyclable des plus accommodantes.

13.3. Sarah mit au monde une fille, la nomma Marie-Lune, en mémoire de l'Ontario.

14.1. Lorsque Marie-Lune eut vingt-trois ans, elle put enfin rouler sur la piste cyclable.

14.2. Sarah, elle, voulait divorcer, mais les institutions étaient devenues trop rigides pour ce type de procédure.

14.3. La population d'Iberville gonfla tant que Dieu s'en inquiéta. Malgré cela, Iberville ne put même pas se mériter le titre de ville.

15.1. Dieu cherchait un motif pour éradiquer la majorité des Ibervillois. Il débarqua dans le stationnement du supermarché en motocyclette, crinière blonde au vent. Tous les témoins furent impressionnés par la largeur de ses avant-bras.

15.2. « Iberville, je reconnais que ton comportement sexuel est d'une probité sans pareille, or tu as cessé l'observation des rites de la Loi 23, et pour cela, je te frapperai de maladies vénériennes incurables », déclara Dieu.

15.3. Les villageois furent un peu éberlués; certains se retenaient de ricaner. La rivière Jordan n'existait plus depuis longtemps; d'autres rites avaient su prendre place, des rites bien moins abjects que de se vautrer dans la boue.

16.1. « N'as-tu donc jamais emprunté la nouvelle piste cyclable? dit l'un des villageois en pouffant de rire. Ce à quoi Dieu ne sut quoi répondre. Il se contenta d'exécuter un welley, applaudi par plusieurs.

16.2. Les habitants voulaient profiter de l'occasion de la rencontre pour poser des questions plus substantielles, du genre : « quel est ton vrai nom? » Et Dieu répondit à chacune d'elles. On apprit qu'il se nommait Cobra, mais qu'on avait aussi le droit de l'appeler Luc. On préféra néanmoins Cobra.

16.3. Phéliepe Maurice fut atteint par l'une des maladies répandues par Cobra. Les infectés s'exposaient nus sur la rue principale pour implorer la pitié du démiurge.

17.1. Phéliepe Maurice, de retour chez lui, succomba quelques jours plus tard, la maladie avait atteint ses neurones.

17.2. Sarah se fit la scripte de ses dernières paroles, décousues, impertinentes, et regretta cette tâche qu'elle s'était imposée. À ce moment-là,

il était trop tard pour cesser, car Phéliepe Maurice se donnait beaucoup de mal pour exprimer un message.

17.3. Sarah échangea ensuite des correspondances avec plusieurs hommes. Elle désirait être touchée du mal à son tour, ça lui pressait comme de l'urine dans le bas-ventre.

18.1. Elle rencontra enfin un homme d'une centaine d'années, du nom d'Abraham. En voyant des pustules recouvrir ses grandes lèvres, elle leva les paumes en l'air de gratitude envers Dieu.

18.2. Le risque de mettre un enfant au monde était quasi nul : Abraham était un vieillard, et sa propre ménopause datait du siècle précédent.

18.3. Quand Sarah remarqua son ventre gonflé, elle lâcha un ricanement épouvantable. Même Dieu s'étonna de ce bruit. Il l'interrogea : « pourquoi ris-tu, Sarah? »

19.1. « Ça se prononce Sarââ, me semble que je suis pas la seule fille de mère ontarienne dans le bout, c'est pas sorcier », ragea-t-elle, désirant sans doute accélérer les étapes vers sa propre mort.

19.2. Dieu, Cobra ou Luc, si troublé par l'attitude de Sarah, accorda une vie longue aussi bien à la mère qu'à l'enfant. Au grand malheur de Sarah, qui dut d'abord subir un accouchement aberrant. Abraham nomma le poupon au visage parsemé de plaies vives : Jordan.

19.3. Jordan échangea des correspondances avec une vingtaine d'hommes et de femmes. Il se décrivait comme un homme jovial, en santé, amateur de randonnées pédestres et de vin blanc.

20.1. Les jours fuyaient. Jordan était jeune en âge. Il avait vingt-trois ans, huit mois et cinq jours. C'était son année *jourdain*.

20.2. Tous les matins, les villageois se dirigeaient, hagards, mains dans les poches, au seuil de la piste cyclable.

20.3. Puis, un jour, ce fut le vingt-quatrième anniversaire de Jordan, et il n'avait toujours pas trouvé époux ou épouse.

20.1. Il dut renoncer à la vie conjugale. Il devint brigadier.

20.2. Jordan éprouverait longtemps l'ennui. Il avait appréhendé cette vie avec la plus sérieuse dévotion. Il mourut peu après ses quatre cents ans.

20.3. Les quelques dix habitants restants d'Iberville inaugurèrent la piste Jordan en sa mémoire.

21.1. Sarah était enceinte d'un nouvel enfant. Cette fois, elle ne trouvait pas à en rire.

21.2. Elle fabriqua un panier de roseaux dressés destiné aux déplacements de Mauzusse, l'enfant de trop.

21.3. Sarah ne repéra point de cours d'eau où l'abandonner.

22.1. Elle se contenta de laisser le panier de roseaux sur l'asphalte brûlant de la piste cyclable Jordan.

22.2. L'enfant grandit, nourri aux couleuvres calcinées.

22.3. Isolé dans un abribus depuis les quarante dernières années, Mauzusse fut un jour interpellé par Luc le motard, qu'on appelait aussi Dieu ou Cobra.

23.1. « Ordonne à l'asphalte de se changer en eau afin que des familles de vipères y migrent. Tu vivras ainsi vieux et repu », soupira Dieu sur un air de défi, au travers de sa pâle moustache.

23.2. Mauzusse frappa la piste cyclable avec sa pelle et désobéit à l'ordre divin.

23.3. La piste cyclable Jordan se transforma néanmoins en rivière, mais Mauzusse ne put jamais la traverser et creva quelques jours plus tard, criblé de morsures.

ME VOICI : HÉRITER DU CORPS BIBLIQUE

(essai)

Je ne choisis rien. Je nais dans un foyer insulaire, isolé du monde, puisque le monde, me dit-on, est damné et voué à brûler pour l'éternité. Ce dont j'hérite me lie les mains, m'astreint à incarner ce que la providence désire. Mon esprit s'évade, parfois, à l'école du dimanche. Des femmes me racontent des histoires saugrenues. Elles racontent l'épopée d'un peuple retors. Une nuée les guide dans le désert. Le peuple la suit en la maudissant. Donne-nous la mort, nuée, chialent-ils. Leur dieu envoie des serpents venimeux afin que les plaignards ne se plaignent plus. Ces histoires germent dans mon cerveau d'enfant qui ne s'en remettra jamais. Mon père m'enrobe d'une serviette après le bain, entonne une berceuse : *agneau de dieu, messenger de la grâce...* C'est quoi la grâce, papa? Une faveur. On ne la mérite ni ne la choisit. Elle s'empare de nous. Les lacs et les montagnes sont des grâces. Les loups et les coyotes qui échappent à nos regards sont des grâces. Et le sang de Jésus est la plus grande.

Je suis devenu obsédé par la question de la prédestination calviniste. Et si Dieu ne m'avait pas choisi? Je me suis senti dépossédé de toute agentivité, actant de la volonté d'un Autre. Cette sensation me quitte difficilement. Il fallait me repêcher, pensais-je, sous les cataractes, une fois la fiction divine étioyée; retrouver la personne que j'allais devenir. Encore à ce jour, je peine à m'apercevoir autrement; je n'ai rien choisi, déchu de la grâce : je ne suis peut-être, somme toute, que cela.

Même ma révolte contre mon oppresseur n'est pas à proprement mienne; je ne l'emprunte pas, elle se fracasse sur ma tête. Même ce que j'avance à l'instant est déterminé par un cadre épistémologique qui me précède et me succédera. Mes mots me sont étrangers, ils assiègent ma langue. J'ai la vague certitude que mes idées actuelles n'ont pratiquement rien à voir avec moi; le *moi* dont on conteste la pureté incontestable. Si je m'attarde à restituer ce fossile enfoui sous les déterminations qu'est mon ipséité, je ne déterre que des artifices qui me définissent. Une amie me demande si j'ai déjà pensé être homosexuel; cela n'a jamais été une option proposée, abordable : je suis un produit achevé de ma socialisation. Comment me définir, désormais; quelle tactique déployer? Si je jette tout le lest de mon passé, que restera-t-il de moi? Rien. Je ne suis que cela, amas de conventions. Il me faut donc tailler à même la matière gisant en moi. Alchimiser les éléments. Consentir à ce qui m'appelle fait de moi un sujet, me rend vulnérable; ne serait-ce de cet appel je me retrouverais nu comme le néant.

Cette forme de lucidité est semblable à celle du personnage de fiction qui prend conscience de son rôle et de sa dépendance aux structures narratives qui l'agitent. Même s'il refusait d'y participer, le choix ne s'offre pas à lui. Sa dissidence conclurait un nouvel accord avec la narration : il deviendrait le personnage en révolte contre la fiction. Je suis tout autant l'otage d'une fiction. Mon émancipation ou mon déni du passé ne constituerait qu'un nouveau chapitre, une alternative fictionnelle. Je ne veux pas dire que j'ai l'intuition d'être la victime de quelconque complot venu d'en haut. Mais plutôt que mon rapport au réel se fonde si autoritairement dans la fiction que même la récusation de la foi de mon enfance n'en changerait rien.

Chez nous, la fiction en tout genre, sans être complètement interdite, n'était pas vue d'un bon œil. Je suppose qu'on craignait les familiarités entre les récits profanes et les récits sacrés, qu'elles nous révèlent la nature artificielle de ces derniers. Car, accorder de la valeur à une fiction, c'est toujours y croire. Le Père Noël nous était présenté comme une espèce d'ordure coupable d'imposture. Non pas puisqu'il existait et volait empiriquement la place du Christ lors de la fête de la nativité, mais puisqu'il incarnait cette position ambivalente et conflictuelle d'exister sans exister. Lorsqu'on nous aurait appris que le Père Noël n'existe pas, nous aurions été étonnés d'avoir cru avec tant de conviction en une chose inventée. La capacité que détient le fictif d'impliquer vraisemblablement nos affects à même un canular nous aurait été révélée, et nous aurions été susceptibles, par l'entremise de cette révélation, de questionner à son tour l'authenticité des récits bibliques.

John Barth prétend que « non seulement toute fiction fictionnalise à propos de la fiction, mais toute fiction à propos de la fiction est en fait une fiction à propos de la vie<sup>1</sup>. » La fiction, selon cette perspective, n'est pas un complément séparé de l'expérience que nous faisons du réel ni une chose vraie ou valable lorsqu'elle s'accorde avec l'idée commune de la réalité, comme le prêchait Aristote. Elle témoignerait plutôt de notre rapport le plus intrinsèque et tortueux avec la réalité : nous sommes subordonnés à des cadres conceptuels qui relèvent d'interprétations arbitraires, ne se fondent sur nulle forme d'immanence. À commencer par la

---

<sup>1</sup> John Barth, *The Friday Book : Essays and Other Nonfiction*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, « Literary Collection », 1984, p. 236. « Not only is all fiction fiction about fiction, but all fiction about fiction is fiction about life. » [Traduction libre]

langue qui se coltaille contre nous continuellement, qui procure le sentiment d'être assaillis, d'articuler une nouveauté inconvenable à chaque fois que nous ouvrons la bouche. D'autant plus lorsque nous héritons d'une langue aussi ardue, voire sibylline, que le français. À son propos, je corrobore l'angoisse d'Emil Cioran, même s'il la maîtrise mille fois mieux que moi, quant à « ces mots pensés et repensés, affinés, subtils jusqu'à l'inexistence, courbés sous les exactions de la nuance, inexpressifs pour avoir tout exprimé, effrayants de précision, chargés de fatigue et de pudeur, discrets jusque dans la vulgarité<sup>2</sup>. » La langue débarque en soi chargée d'usages et d'expressions, système déjà bien en place qui n'a nullement besoin de nous pour exister. Nous la recevons et l'acceptons entière, en dépit de sa matérialité construite, factice. Car entre le signifiant « cheval » et son signifié prédomine un écart qui exige une foi, aussi bien chez l'émetteur que chez le récepteur, afin d'en pallier l'absurde. Nous prêtons notre confiance à des codes et des signes qui trament nos vies, régissent nos rapports mutuels. Qui plus est, si nous avons une mince part d'agentivité quant à l'objet de notre confiance, nous ne sommes pas dotés de la liberté de nous passer d'un cadre conceptuel pour appréhender le monde.

La lecture d'une fiction demande une inflexion minimale du lecteur : il doit *croire* en l'univers qu'on lui présente; corps textuel d'emblée formé, soutenu par une vision d'apparence complète. Néanmoins, en procédant à cette assomption, sorte de soumission aux règles de l'autre, la lecture s'approprie soudain cette réalité alternative. Elle soulève des questionnements, ouvre des brèches insoupçonnées. Ladite fiction se révèle, se diffracte sous les réverbères que sont les inférences personnelles du lecteur : elle est interprétée et, par ce fait, perd de son étrangeté initiale. Son image achevée est profanée : l'œuvre devient multiple, incertaine; son unité est disséminée. Elle n'est plus cette réalité autonome; elle s'émiette plutôt dans la pensée du lecteur qui en fait un assemblage nouveau, une version détournée de la fiction d'origine : une nouvelle fiction.

En cela, c'est-à-dire en feignant la réalité tout en révélant son mensonge, la fiction dit la vérité sur la vie. Elle est son allégorie. Tous héritent de bagages qu'ils ne choisissent pas : tradition, culture, filiation, religion, etc. Ils nous confinent à nous incarner d'une certaine

---

<sup>2</sup> Emil Cioran, *Histoire et Utopie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1960, p. 10.

manière, involontaire, et à percevoir le réel sous une vision empruntée. Véritable sujet de tragédie, j'en conviens. Une trame insoutenable nous fait arquer les épaules; celle de la dépossession inaugurale de nous-mêmes. L'héritage joue au médiateur entre soi et le monde. C'est par son passage que nous faisons son procès, qui est aussi celui de l'humanité dans son ensemble : incapacité permanente à trouver des formes qui répondent au besoin criant d'absolu ou même de satisfaction moindre. Et nous recommençons à même la déception, puisqu'il faut de nouveau la décrier, cette tromperie que nous érigeons, de peur d'idolâtrer la première sottise sur notre route. L'héritage trace ainsi notre limite face à l'absolu, il est marque de la contrainte; nous ne pouvons rejoindre les dieux, leur adresser nos reproches, et de toute façon nos yeux en flamberaient. Il incite paradoxalement à sa mutilation approximative, sous peine de disparaître. Appel désespéré de l'héritage qui cristallise à force de demeurer indemne. Et nous figeons devant la cristallisation; nous devons la redouter plus que la mort.

Toute fiction est régie par une narration qui l'orchestre, un rapport particulier à l'espace et au temps; ce qu'on pourrait appeler *disposition factice* ou plus simplement artifice. Ces procédés fictionnels ne font pas que refléter sur eux-mêmes; ils exposent comment se consolident nos croyances en des constructions considérées immuables. Nous sommes des croyants irrémédiables. Si nous parvenons à faire exister un monde faux de fond en comble, c'est en raison de notre condition d'*homo fabulator*. Nous passons nos vies à fictionnaliser les événements, monter les images recueillies de notre mémoire en un film significatif et scénariser même notre désengagement le plus total. Le dévoilement fictionnel de son artificialité est par la bande celui de la vie. Ce qui nous est le plus cher est inauthentique, variable et pour cause faut-il s'en charger comme la plus louable des occupations. Il faut reconnaître tout ce qui nous précède comme une invention dont la fonction première est d'être réinventée. La religion et la tradition, tout comme la fiction ou le langage, sont fondamentalement fausses et convoquent en ce sens une vérité de la plus haute importance : il n'y a pas d'accès direct au vrai, au mystère, nous errons tant bien que mal dans le brouillard. Pour appréhender le réel, nous passons par des médiations, en sommes profondément dépendants. Elles ne révèlent pas le monde en tant que tel, mais notre relation avec celui-ci, relation tragiquement hétéronomique. Ces médiations en tout genre nous rappellent notre

incapacité, voire l'interdiction de rechercher un sens qu'on croirait premier. Nous sommes terriblement vulnérables : nus et aveugles, nous rampons à tâtons dans la sinuosité. Qu'un dieu vienne à notre secours, à condition qu'il se déguise en un autre dieu ou un buisson ardent.

On me demande pour quelle raison ai-je déserté le terrain de la foi. La vérité est que j'y étais toujours en lutte, jamais tout à fait reposé, en proie aux doutes métaphysiques les plus affligeants. On me promettait un accès direct au divin, et je n'ai eu de cesse de l'attendre, en larmes dans mon lit. Il me fallait devenir davantage sincère devant Dieu, c'en était devenu un entraînement sans fin. Je le suppliais d'éteindre mes doutes brûlants, de me conformer enfin à ses pensées. Je ne me sentais en phase avec ma foi que lorsque je performais ma croyance. Dès que mes efforts s'estompaient, je redevais indifférent aux vertus chrétiennes, puis plongé dans une profonde désolation à cause de mon échec répétitif. Parallèlement, je remarquais ce même double discours chez les autres. Ce désir schizophrénique d'être pieux sans feindre. Ils prétendaient vivre sans religion, plutôt en relation immédiate avec le Christ. La communauté évangélique québécoise, qui fut la mienne – l'est et le sera, sans doute, quoique j'en pense ou fasse – s'est fondée en réaction au joug catholique. L'Église établit une distance entre le croyant et le sacré qui est élaguée de la doctrine protestante. On prenait soin de répéter à bon entendant : *attention! ce que nous exerçons n'est pas une religion!* Cette différenciation comporte le discours sous-jacent : nous ne feignons rien, ce que nous sommes et faisons est le pur résultat de la grâce divine. J'avais beau implorer Dieu à m'en déchirer l'âme dans mon propre gethsémané, je ne parvenais pas à me débarrasser de mon scepticisme de naissance. Si je pratiquais ma croyance, c'était en faisant de mon mieux, c'est-à-dire en m'adonnant au rôle, me prêtant au jeu de la foi. Cette conscience de mon insincérité me rongait, d'autant plus en observant les autres dont la simulation d'une foi authentique crevait mes yeux. Cette opposition au faux me parut plus fausse que tout. Elle occultait l'activité la plus naturelle de l'humain : simuler. J'ai cessé de lire les Écritures et de prier, par expérimentation, afin d'éprouver l'Esprit-Saint qui, prétendait-on, m'habitait, m'animait tel son pantin : son silence retentit encore en moi à ce jour.

Je fus ensuite épris d'une aversion viscérale contre toute forme de simulacre. Les échanges phatiques me semblaient venimeux. Je procédais à une systématique déconstruction

de tout. Je voulais me ressaisir de moi-même, me décontaminer de ma religion d'enfance et de tout ce que j'avais assimilé. Redevenir la page blanche émergée de l'utérus de ma mère. Je me frottais ainsi inlassablement au néant, devenu ma nouvelle mère dont je me refusais à sortir. Privé d'espoir, je me sentais authentique envers l'existence; or, très malheureux. On fait rapidement le tour de soi-même quand il n'y reste plus rien.

*La vérité, c'est que je suis fausse, tout comme toi.* Visage masqué de Dionysos. L'artificialité affirme la vérité de l'être : l'ambivalence latente en soi, le revers des désirs, la multiplicité à restreindre. Nous nous débrouillons quand même une version de nous-mêmes, en dépit des contradictions et des paradoxes qui nous fondent. On se fictionnalise, à défaut d'avoir quelconque certitude à son propre sujet.

L'heure n'est toutefois pas aux artifices. Il est plutôt convenable de s'y opposer jusque dans nos derniers retranchements. Leur envers, l'authenticité, fait figure de proue de notre époque assoiffée de vérités, aussi futiles soient-elles, en autant qu'elles ne nous leurrent plus. Les actants du libéralisme sont au fait de cet appétit insatiable. Leur tactique est simple : faire croire que leur mise en scène n'en est pas une, qu'elle est plutôt notre miroir. Il ne suffit que de marquer du sceau de l'authenticité une représentation factice afin qu'elle trouve une valeur inestimable aux yeux des consommateurs. Le même argument de vente opère à merveille dans le domaine du divertissement et des arts. Les avis « basés sur une histoire vraie » sont gages d'intérêt public et on accorde une importance surdimensionnée aux témoignages des artistes concernant leurs œuvres. Sans parler des télérealités et moult youtubeurs et influenceurs qui fascinent à cause du sentiment de réalité accrue qu'ils procurent. Ces symptômes sont probants d'un paradigme répandu : celui de l'envers du décor où il n'est jamais suffisamment rabattu. « On veut découvrir l'humain derrière », entendons-nous à outrance, comme si une vérité suprême sur l'artiste nous était accessible, qu'il fallait simplement faire fi du superflu de son œuvre. Paradoxalement, « l'humain derrière » se révèle plus conventionnel que tout autre. On ne s'attend jamais à ce que l'artiste se montre scabreux, ennuyeux ou lâche; pourtant, au tréfonds de son être, c'est bien tout ce qu'il est.

On abonde à l'injonction de se définir. Les marques qu'on achète nous particularisent et la plateforme internet dont on dispose pour se projeter nous permet, croit-on, de laisser cours

à notre originalité. Jamais l'individu ne s'est autant « connu » qu'à présent. Il peut faire l'éventail de sa personnalité sous tous ses aspects infinitésimaux et s'appréhende comme un satellite à trajectoire idiosyncratique ayant sa bonne étoile pour seule guide. En effet, la recrudescence de l'astrologie en Occident est probante d'un besoin frénétique de se ressaisir sans attache au passé ou à plus grand que soi. Le signe astrologique, pris pour une vérité, immunise contre ce qui vient d'ailleurs, pourrait potentiellement nous changer, nous appeler : il devient signe du désir de la cristallisation. Individualisme poussé au risible grotesque. Illusion d'une vérité intrinsèque à l'être, variable selon le moment de sa naissance : l'empirisme et la démarche scientifique n'y prennent part. Ce qui importe est de se sentir dépareillé au monde, se sortir intact de la blessure encore vive et puante qu'est la culture. Puisque l'emplacement des astres est d'emblée fixé, autrui perd de son pouvoir de nous transformer : on incarne ainsi, à son gré, une statue de sel.

Le poète et philosophe italien, Marsilio Ficino, acteur de la Renaissance, fut d'abord un fervent de l'astrologie avant de s'en distancer, de l'aborder selon le schème de la fiction, tel que l'énonce Melissa Meriam Bullard, paraphrasant la citation latine du penseur : « il déclara que les aspects [des planètes] sont des fictions faites par l'Homme. [...] et que la signification accordée à chaque planète était davantage fondée sur la métaphore poétique que sur la raison ou la logique, “poetica metaphoria est, non ratio el scienta”<sup>3</sup>. » Déclaration pour le moins scandaleuse en une époque où l'astrologie dominait les champs de la science et de la médecine. Ce qui fit, en un premier lieu, croire Ficino en la véracité certaine de l'astrologie fut la coïncidence entre sa nature mélancolique, source de torture pour l'Italien, et le signe saturnel, le sien. À la suite de sa critique, il ne se désintéressa pas pour autant de l'astrologie, mais l'aborda selon une vision renversée : ce n'était plus Saturne qui projetait à des billions de kilomètres la vérité de son tempérament, au contraire, c'était son propre besoin de s'interpréter qui projetait une esquisse de lui-même dans les cieux. Comme toute fiction, une fois sa prétention à l'immanence démasquée, l'astrologie se met au service de l'humanité. Elle devient courroie vers l'intériorité, moyen légitime, comme d'autres, de se sonder et de

---

<sup>3</sup> Melissa Meriam Bullard, « The Inward Zodiac: A Development in Ficino's Thought on Astrology », dans *Renaissance Quarterly*, vol. 43, no 3, (hiver 1990), p. 697. « [...] he declared that the aspects were all a manmade fiction [...] and the significance attributed to each planet was so much poetic and neither reasonable nor logically based, “poetica metaphoria est, non ratio el scienta.” Récupéré de <https://www.jstor.org/stable/2862785>. [Traduction libre]

s'interpréter. Or, prise au sérieux, telle qu'on en fait ouvertement la profession de foi, sans gêne, l'astrologie fonde la religion moderne de l'en soi. Il faut bien contenter l'envie de croire de quelque façon.

Il est oppressant de se savoir fille ou fils de quelqu'un, et non pas de personne, tel qu'on en rêve. Or, ce n'est pas de dénier notre sort qui en atténue les effets. Nous sommes tous les dépositaires d'une culture, d'un récit, d'un héritage; parfois, l'absence de ces choses s'impose en legs ou se veut, comme le dit l'écrivain Mathieu Bélisle, « l'héritage *en tant que problème*<sup>4</sup> ». Primordialement, la vie nous anime sans notre consentement, forme ultime d'injustice. Pour cause, nos âmes tressaillent quand Job maudit le jour de sa naissance. Ce qu'il accuse, c'est une existence qui ne dépend pas de lui, il assume son hétéronomie fondamentale et en fait le procès, avec raison. Vivre n'est pas de notre ressort. Il s'agit d'un drame à revisiter par l'intermédiaire des vecteurs culturels qui nous précèdent. Parce que toute forme est contrainte, elle est à la fois lieu de dénonciation et d'assomption. Nous revenons à la tradition pour la décrier tout en lui reconnaissant notre dépendance. En cela, nous sommes les enfants de Job : nous prenons la parole pour dire que nous ne pouvons rien dire, puisque les mots ne sont pas nôtres, puisque notre souffle est un joug, la vie une corvée et que nos armes se retournent irrémédiablement contre nous. C'est par la voie des débouloonnements, déconstructions, reconstructions, interprétations de ce qui nous est enfoncé au fond de la gorge que nous modelons nos subjectivités propres et supportons, un tant soit peu, notre condition humaine.

\*

Sans la nommer, derrière les attaques légitimes portées contre le néo-colonialisme et le patriarcat, entre autres, se trame une accusation inaudible contre la Bible dont les interprétations sont à la source de ces maux sociaux. Pourquoi ne pas l'accuser? Car son pouvoir me semble insoupçonné, au Québec, où la sincère pratique religieuse est devenue marginalisée. La connaissance basique des textes bibliques est quasi inexistante au sein de

---

<sup>4</sup> Mathieu Bélisle, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Nomades », 2018, p. 178.

ma génération. À peine peut-on se faire une idée approximative de ce qui y est écrit. En dépit du rejet péremptoire de la religion au courant de la Révolution Tranquille, certains passages bibliques réminiscents sont néanmoins demeurés les piliers de notre collectivité et même, faut-il se l'avouer, du rapport personnel que nous entretenons avec le monde. La table rase du passé, de surcroît de nos références religieuses, n'est pas parvenue à nous émanciper complètement de notre héritage biblique. Une panoplie d'atavismes catholiques activent encore notre présent, sont à la source de nos valeurs actuelles. Seulement, nous voici confrontés à notre amnésie profonde quant au contenu même de ce qui a modelé notre collectivité. Pour emprunter l'expression du sociologue Fernand Dumont, nous semblons avoir choisi d'« apprivoiser l'avenir par le déni du passé<sup>5</sup>. » Le déni est palpable. Ici, rien n'attise autant l'inconfort, parfois même la rage, que le pressentiment d'un retour du religieux, peu importe la forme qu'il prenne. Nous ne sommes pas indignés que des gens étrangers se joignent à notre collectivité, mais bien qu'ils aient préservé une liaison, aussi superficielle soit-elle, avec leur religion ancestrale, leur tradition; une certaine forme de transcendance dont nous nous sommes privés depuis si longtemps que son souvenir nous paraît irréel. C'est leur fiction dûment entretenue qui inquiète. Nous souhaiterions que ces nouveaux arrivants se résignent comme nous à la morosité de la vie sans histoire, au prosaïsme bien de chez nous. On a déjà vu tactique d'inclusion plus séduisante.

En dépit du déni collectif dans lequel nous baignons, notre mise à mort de Dieu est récente et la blessure n'est pas cicatrisée, ou du moins on peine à en comprendre les composantes, ce qu'elle active exactement en notre collectivité moderne<sup>6</sup>. Dieu semble dans l'angle mort où nous refusons de jeter le moindre regard. Peut-être que je fais ici une projection malhonnête de mon expérience sur la nation québécoise. Car, ultimement, c'est moi qui ai besoin de panser mes blessures. Or, il n'est pas insensé de comparer le Québec à

---

<sup>5</sup> Fernand Dumont. *Raisons communes*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1997 [1995], p. 107.

<sup>6</sup> Le sociologue Gérard Bouchard peine à identifier les marques saillantes du passé religieux au sein de la nation québécoise contemporaine : « Où en sont les traces distinctives dans les ressorts, les valeurs, les modèles qui règlent aujourd'hui les comportements collectifs? J'ai peine à répondre à ces questions, tant les empreintes sont difficiles à percevoir. » Gérard Bouchard, « L'imaginaire de la grande noirceur et de la révolution tranquille : fictions identitaires et jeux de mémoire au Québec », dans *Recherches sociographiques*, vol. 46, no 3 (2005), p. 430. Récupéré de <https://doi.org/10.7202/012471ar>.

une jeune personne adulte qu'on a religieusement bernée. Elle regarde les autres nations et prend la mesure du borbier dans lequel on l'a retenue. Elle réalise comment ce pouvoir religieux l'a dépouillée de son pouvoir d'agir, de s'autodéterminer, et, bien qu'elle le renie, il demeure une marque cléricale indélébile à son front qui lui cause d'autant plus de honte et d'aversion. Sommes-nous que cela, dans nos fondations : un peuple amadoué et foncièrement naïf?

Nous refusons de croire que ce mauvais sort ait encore des répercussions sur nous. Nous croyons à une scission sévère entre notre temps et celui de nos ancêtres non si lointains. Ainsi, ce dont on se prive, c'est de notre seul pouvoir sur les événements : les interpréter. Qui plus est, l'interdiction d'interpréter est justement à la racine de notre croisade menée contre le Clergé québécois. Un pouvoir despotique récusait la lecture personnelle des Écritures, ne la réservait qu'à une élite dite qualifiée, d'où notre inculture biblique. L'Église avait raison de redouter l'interprétation des textes qui ramollit les lignes dures, provoque la débâcle. Livre des mille avenues. Interpréter la Bible, aujourd'hui, relève du besoin de la *déscléroser*, à la fois par empathie et par amertume face à ce que nous étions et sommes malgré nous. Plus qu'un vaste terrain ludique où l'on entraîne son esprit critique, l'interprétation biblique contemporaine nous resitue dans l'Histoire, dresse un pont entre le mort et le vivant. En effet, notre lecture permet d'appréhender la mort en nous du religieux qui continue de signifier même si nous le banalisons. J'irais même jusqu'à dire que nous ne sommes essentiellement que cela, les héritiers d'un Dieu non seulement mort, mais oublié sous les rires et la dérision. Les Québécois sont privés de transcendance à leur profond soulagement. La grande Fiction mise en pièces, toute forme de croyance paraît d'une absurdité sans nom pour les plus lucides et tristes d'entre nous. Interpréter la Bible, donc, non pas en espérant ressusciter le Christ une nouvelle fois, mais en voulant au moins scruter la faille saillante que sa mort définitive a forgée en nous, à défaut d'avoir mieux à faire.

En ce sens, Frédéric Boyer croit que l'héritage biblique, comme tout héritage, n'implique pas la conservation de l'objet dans sa forme intacte. Entreprise impossible, puisque l'acte d'hériter renvoie à une mort dont la restitution transfigure nécessairement l'objet. Bien au fait de la mort de Dieu – du moins dans la culture –, les élites religieuses récusent son héritage. Elles forment ainsi une fracture entre culture sacrée et profane, se

réclamant les détentrices et gestionnaires de l'avenir biblique. Déloger la Bible de son carcan institutionnel, c'est se donner l'opportunité de faire « entendre à l'intérieur de notre propre langue comment la mort ou le silence de ces paroles nous parle<sup>7</sup>. » La Bible est devenue, d'après Boyer, « une sorte de propriété universelle qu'on ne pourrait habiter le temps même de notre présence au monde<sup>8</sup>. » Pour pouvoir minimalement habiter ces textes *le temps de notre présence au monde*, c'est-à-dire en faire usage, il faut les sortir du musée duquel ils sont les prisonniers. Giorgio Agamben revendique à cet effet une liaison étroite entre *profanation* et *usage*. L'usage des artefacts qui étaient préalablement cloués au mur du musée, « en les vidant de leur sens et de la relation nécessaire à une fin, [...] les ouvre et les dispose pour un usage nouveau<sup>9</sup>. »

La fiction – aussi bien dire la vie sous toutes ses ramifications – devient aliénante pour quiconque y est lié lorsqu'elle se présente telle un artefact intact et intouchable. L'héritage religieux canadien-français est un cadavre insignifiant, dans la mesure où le Clergé en a fait une matière imperturbable, et les actants de la Révolution Tranquille ont pris soin de l'enterrer sans cérémonie. D'où mon urgence de profaner sans vergogne, dans l'indécence exigée, le texte biblique, afin de le décroisonner; en faire une matière apte à l'usage et l'interprétation. Car si nous ne sommes que fictions, cela ne signifie pas que nous sommes dépourvus de pouvoir sur nos vies. Le fait de se reconnaître dépendants d'une fiction permet de la refigurer, de prendre part à la création de celle-ci. Puisque rien n'est immanent, se justifiant par sa propre présence, il en résulte que tout est apte à être renversé ou révolu, dans la mesure où nous faisons l'assomption de notre condition humaine toute narrative. Selon ma perspective singulière de fils de pasteur, interpréter le texte biblique, c'est envisager qui j'étais sous un regard nouveau; prendre en charge mon devenir.

Le terme « usage » renvoie aux théories pragmatistes, où il est si explicité et crucial dans leur élaboration. Ce qui est sacré est voué à une finalité : l'objet n'incarne qu'une possibilité, celle que le sacré lui confère. Rendre apte aux usages, profaner, dépend d'un regard qui désamorçait le mensonge du sacré. *Cet objet n'est pas que cela; il est*

<sup>7</sup> Frédéric Boyer, *La Bible, notre exil*, Paris, P.O.L., coll. « Essais », 2002, p. 47.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>9</sup> Giorgio Agamben, *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Rivages, 2005, p. 108.

*essentiellement outil*. Je dis bien aux usages, car c'est ce que la profanation produit : une démultiplication des fonctions de l'objet donné. Par la profanation, il y a renversement des pouvoirs : ce n'est plus nous qui dépendons de l'unique fonctionnalité de l'objet, mais lui qui relève soudain de nos actions arbitraires. L'explication de Florent Coste, puisant sa source dans le débat entre Rorty et Eco au sujet des usages du tournevis<sup>10</sup>, est probante :

Car un tournevis invite à visser ou à dévisser, il suggère, avec les prises qu'il propose, des possibilités d'action. Mais le tournevis permet de faire levier, de crocheter, de percer un trou, ou pire. Il n'a toutefois aucun pouvoir, ni n'exerce la moindre contrainte que ce soit. On n'a pas fini d'imaginer ce qu'on pourrait en faire<sup>11</sup>.

Pareillement, la Bible permet de convaincre autrui de suivre un code moral des plus stricts, de crédibiliser une plateforme politique, de maintenir l'ordre établi, ou pire. Or, *on n'a pas fini d'imaginer ce qu'on pourrait en faire*. Ainsi, ces textes peuvent aussi servir de matériau littéraire aux possibilités foisonnantes ou bien de cadre épistémologique afin de mieux saisir son époque. Boyer en fait justement une description qui déroge de l'idée préconçue qu'on se fait des Écritures. Loin d'être un texte structuré, moral, offrant des règles de conduite simples et rigides, elles apparaissent sous un halo particulier, voire inquiétant, subordonnées à nos paradigmes contemporains :

Un tourbillon de paroles, de récits, de bénédictions, d'injures, de chants [...] des histoires qui ont l'air de s'achever sur la défaite de l'homme et de présenter la vie comme une malédiction, la condition humaine comme une corvée mystérieuse, une tâche implacable. Toutes ces histoires sont ambiguës. Les quiproquos sont nombreux, parfois terrifiants ou cocasses. L'homme s'y mesure à ce qui le dépasse : l'incapacité d'aimer, la jalousie, la force de survivre, la peur de mourir, la défaite, la solitude<sup>12</sup>.

L'éloge de Boyer est allégorique, au sens où Antoine Compagnon en parle : « une lecture de l'ancien sur le modèle du nouveau, un acte herméneutique d'appropriation, une sorte de prophétie à l'envers<sup>13</sup> ». Il n'est pas question, par ce geste interprétatif, de rechercher

---

<sup>10</sup> Umberto Eco, *Interprétation et surinterprétation*, avec la participation de Richard Rorty et Jonathan Culler, Paris, P.U.F., 1992.

<sup>11</sup> Florent Coste, *Explore: investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017, p. 62.

<sup>12</sup> Frédéric Boyer, *op. cit.*, p. 60.

<sup>13</sup> Antoine Compagnon, « Allégorie et philologie », dans Anna Dolfi et Carla Locatelli (dir.), *Retorica e interpretazione*, Rome, Bulzoni, 1994, p. 191.

le sens unique du passage ou même son effet immédiat au temps de sa publication, mais bien de l'arracher à son contexte, le trahir; lire dans l'irrévérence. Et ainsi, le rendre non seulement lisible, mais capable de nous être signifiant. Car il n'y a que le sens que nous produisons pour nous, dès maintenant, qui compte. Le sens que nous faisons de ce qui nous précède est à refaire. Responsabilité ou joug? Peu importe, la quête du sens est impérative. Rien à voir avec une chasse au trésor; le sens n'est pas caché, il est *avènement*. Interpréter et créer sont donc indissociables. L'interprétation relève de l'imaginaire et dresse un espace renouvelé pour appréhender les phénomènes, y compris les plus surannés. Elle tire l'interprété vers un terrain autre, souvent non advenu où ses propriétés paraissent changées. N'eut été du rôle actualisant crucial de l'interprétation, nulle tradition ne saurait subsister. Une tradition stagnante ne perdure pas.

C'est dans sa capacité de communiquer aux vivants qu'on reconnaît sa vigueur. Ainsi, la Bible, par le billet d'une interprétation qui la rapporte au présent<sup>14</sup>, trahit la tradition de laquelle elle était sous la tutelle et parvient à nous convoquer par son rapport conflictuel avec le monde, l'absurde, et même le divin. Elle ne témoigne alors plus d'un monde désuet et sans intérêt pour nous. Au contraire, elle se fait écho de nos angoisses fondamentales et de nos paradoxes les plus étriqués. C'est à notre reflet diffracté que nous sommes ainsi confrontés.

\*

Il y a aussi un déni flagrant au cœur des religions chrétiennes qui appelle à être exposé. Celui des Juifs et de leur Testament : l'Ancien, tel qu'on le nomme. Bien que le Christ soit juif lui-même, et que ses enseignements dans les Évangiles aient pris à moult occasions l'Ancien Testament pour référent principal, n'en demeure pas moins une sorte d'inconfort à

---

<sup>14</sup> « L'interprétation (littéraire) est l'agir même de la tradition, soit de ce qui porte et rapporte (tradere) l'héritage passé au sein du présent. Cet agir tend à être réactionnaire lorsqu'il vise à nous détourner du présent pour attacher notre regard sur les usages du passé. Il devient facteur d'enrichissement et d'émancipation potentiels dès qu'il utilise la référence au passé pour faire émerger de nouvelles propriétés du présent c'est-à-dire dès qu'il fait dire au texte passé autre chose que ce qu'on l'avait entendu dire jusque-là. » Yves Citton, *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 90.

l'égard de ces textes. On me disait, au sein de ma communauté protestante, qu'il s'agissait de « l'Ancienne Alliance » et qu'elle était donc de moindre importance comparativement à la « Nouvelle ». L'Ancien Testament démontrerait la tare au cœur même des premiers pas de l'humanité et la nécessité d'un rédempteur. De fait, l'interprétation chrétienne de ces écrits s'est toujours bornée à n'y voir que des prophéties de l'avènement de Jésus-Christ; la mort d'Abel est associée à celle du Christ, agneau sans tache; les trois jours que Jonas a passés dans le ventre du poisson prophétisent les trois jours qui précéderont la résurrection; l'Arche de Noé est une métaphore du corps de Jésus qui sauve les élus de la colère divine, et tutti quanti. Tout y est rapporté au Christ, et même plus précisément à la Croix. Mise à part l'obsession réelle des chrétiens autour de l'épisode de Golgotha, cette subordination malade de l'Ancien Testament à l'endroit du Nouveau montre une méfiance face au contenu des récits et poèmes hébraïques. Car si le sacrifice du Christ propose un chemin vers le salut total, l'Ancien Testament, quant à lui, n'offre point de remède définitif. Les histoires et métaphores de l'Ancien Testament ne pointent jamais vers une vérité universelle facile d'accès. Les notions même de bien et de mal y sont indéterminées. Tout y semble empreint d'une profonde incertitude. Les héros sont à la fois les plus lâches, parfois même les plus cruels. Qu'on ne pense qu'à Lot, considéré juste par l'Éternel, qui offre la virginité de ses filles aux loques les plus abrutis de Sodome et Gomorrhe afin de protéger les messagers de Dieu. Par la suite, elles couchent avec leur père, après l'avoir intoxiqué, afin qu'elles enfantent, selon le plan de Dieu. Et que penser du roi David, muni d'un cœur selon Dieu, qui envoie délibérément mourir Urie au combat, après avoir commis l'adultère avec sa femme, lui qui avait pourtant maintes concubines à sa disposition. Comment expliquer le comportement de Noé lorsqu'il s'enivre jusqu'à se montrer nu devant ses fils? Pourquoi Dieu bénit-il la trahison de Jacob envers son frère et son père? Les protagonistes humains y sont tout aussi inquiétants que le protagoniste Dieu. Il tue des millions d'innocents sans peine ni regret, complotte avec Satan contre son serviteur Job. Et Yahvé éprouve une jalousie incontrôlable quand son peuple se détourne de lui. C'est un dieu instable et tributaire des actions terrestres qui se déploie tout au long de l'Ancien Testament. Relation tordue et quasi toxique qu'est celle des Juifs avec leur dieu. Ils semblent profiter de toutes les occasions pour troubler le plan divin, adorer une divinité adverse et se plaindre de leur élection qui font d'eux, à la lecture des récits bibliques et de l'Histoire moderne, les souffre-douleurs de

l'humanité. Ce sont des livres où l'hétérogénéité est éreintante et la menace dévastatrice jamais bien loin du chaos. Car le Créateur semble pressentir la venue d'un monde où l'on arriverait à se passer de lui. Ainsi Yahvé est coléreux, amer et rempli d'orgueil. Incestes, infanticides, corruptions : les scandales sont légions et rien ne les justifie. De plus, les narrations sont, pour la majorité, évasives, privées de détails et d'explications. Ce qui ne peut qu'ajouter au sentiment d'absurdité à la lecture. D'où le malaise occidental entretenu par les chrétiens à l'égard de ces récits et poésies. L'Ancien Testament brouille la conception du Dieu chrétien, Père céleste serein et désintéressé. Ainsi, la juxtaposition des deux Alliances par les chrétiens vise à se séparer de ces textes qu'ils trouvent problématiques, voire pervers. Ces textes deviennent sujets de tabous. Ce qui est le plus embêtant, c'est qu'ils rompent avec l'idée d'un absolu divin. À la lecture de l'Ancien Testament, le monde perd de son ordre fondamental, il apparaît fragmenté, fragile, empreint de violence et de non-sens.

Dans un collège américain dans les années 1980, R.W. French enseignait la Bible en tant que fiction. Il constatait la surprise de ses étudiants et étudiantes lorsqu'ils se confrontaient à un texte où l'humain n'est pas idéalisé, où les auteurs juifs relatent sans vergogne les bévues morales indécentes de leur propre peuple. Selon lui, « [l]a Bible n'est ainsi pas un livre de finalité, serein dans l'hors-temps, mais un livre du processus, un livre qui montre constamment des gens en lutte, tomber, se relever, changer, se développer<sup>15</sup>. » Ce caractère foncièrement *humain* du texte biblique, en ce que l'humanité a de plus gênant, est à même d'être significatif pour nous, contemporains débraillés, privés de socle et d'horizon. Le livre ne nous montre pas les idéaux à atteindre, mais nous renvoie à notre médiocrité et à celle qui nous dépasse. Les personnages ne parviennent jamais à s'émanciper de leur condition et de leurs vices, aussi intimes soient-ils avec le divin. Tour à tour, ils sont exposés dans leur vulnérabilité la plus scandaleuse. Personne n'est épargné de la malédiction de vivre, le moindre faux pas les entraîne dans la chute. Même Moïse, à l'origine de la libération des Juifs, ne peut que contempler la Terre Promise à distance, à la suite d'une faute bénigne, presque risible.

---

<sup>15</sup> R.W. French, « Teaching Bible as literature », dans *College English*, vol. 44, no 8 (1982), p. 803.

Ainsi, ce qui est frappant à ma lecture de ces textes millénaires, c'est la découverte d'un monde non seulement peuplé d'hommes et de femmes damnés, mais gouverné par un démiurge inconsistant et injuste. Le paradoxe est tel que si l'athéisme et le nihilisme contemporains nous plongent dans l'absurde et l'ambivalence complets, les récits fondateurs des trois religions occidentales les plus pratiquées nous y mènent plus radicalement, de par la présence d'un dieu en perte de contrôle sur sa création.

Envisager un monde sans cause ni conséquence peut être désespérant, or l'imaginer dirigé par un démiurge mauvais, cherchant à sauver sa peau, est d'autant plus inquiétant. Cette vision est aussi significative pour notre époque, en laquelle le sentiment de la perte, bien que justifié, est ubiqué. Ma lecture allégorique dresse un pont entre la postmodernité et les temps primordiaux; elle rapproche le dieu juif des dieux agoniques de l'Occident. Car si la trinité immuable ne fait plus partie prenante de notre rapport au monde, un spectre envieux demeure; nous avons confiné au silence un démiurge ravagé par nos révolutions. À l'inverse d'un dieu détaché des préoccupations terrestres, l'Ancien Testament présente un dieu entraîné dans le processus humain. Il me paraît à la fois complice et victime de l'érosion des structures morales. Détourne-t-il le regard ou orchestre-t-il l'inceste de Lot envers ses filles? Dieu de l'imprévisible; chaque fois qu'il se révèle, il se recrée. L'interprétation biblique contemporaine donne ainsi une parole insoupçonnée au démiurge muet, elle permet de faire entendre sa précarité; ses plaintes et ses gestes se modifient à la lumière de notre siècle. Livres du chaos et du dilemme, les écrits hébraïques partagent, contre toute attente, des familiarités étonnantes avec nos propres paradigmes contemporains. Les solutions y sont rarissimes, voire inexistantes, comme si la relativité, l'ambiguïté et la paradoxalité postmodernes frappaient ses personnages à rebours, aussi bien humains que divinités. Cette interprétation appropriative – discutable, renversable, de fait – n'est bien évidemment possible qu'au travers des *prophéties à l'envers* dont Antoine Compagnon parle. Elles requièrent une vision du texte qui ne cherche nulle finalité. Quiconque désire se faire prophète à l'envers doit envisager le texte comme une matière inépuisable, au champ sémantique impossible à endiguer. Il y a donc en cette pratique actualisante une sorte d'espérance, on s'y engage comme à l'orée d'une foi approximative, entre la confiance en sa propre capacité à imaginer de nouvelles avenues et l'abandon aux pluralités sémantiques

intrinsèques au texte. Qu'est-ce qui motive une telle foi? La croyance en la vie comme fiction, laquelle n'a de cesse de muer, progresser, revenir sur ses pas, peu importe le mouvement, tant qu'elle s'épargne la stagnation, paresse de l'imagination et idolâtrie à venir. Bien que des structures et des trames exercent constamment sur nous une forme de domination – souvent d'oppression – notre imagination sait les rendre souples, supportables et sujets à exprimer du nouveau au cœur même de ce qui nous est le plus ancien; de l'altérité dans le même. À cet égard, French affirme que les textes bibliques, en raison de leur contenu et de la manière dont les récits s'achèvent – dans l'imprécision plutôt que la définition –, convoquent particulièrement ce type de croyance littéraire. Selon lui, on trouve dans les textes bibliques, certes, des informations fixes et stables : des dates, des idées et des faits, mais le savoir biblique le plus essentiel à s'approprier n'est pas de cet ordre. Le savoir primordial est « la réalisation que la connaissance de la plus haute importance fait partie du processus créatif [...] connaissance à la frontière, connaissance que quiconque doit rechercher et découvrir pour lui-même<sup>16</sup>. »

Bien que les institutions religieuses fassent l'apologie du caractère sacré des Écritures, puisées directement à la parole de Dieu, force est de reconnaître qu'elles ne la reçoivent pas sans ambages, comme Moïse sur le Sinaï. Même si ces élites désiraient fixer la Bible au musée, la tenir à l'écart des aléas du subjectivisme, elles sont confrontées à l'impossibilité d'en faire une lecture dépouillée d'artifices; la création et la fictionnalisation occupent une place centrale dans leurs pratiques. Elles favorisent, à leur insu, des pratiques interprétatives dont la fonction est davantage de limiter le sens que de l'ouvrir. Pour reprendre l'analogie de Florent Coste, leur usage est restrictif; le tournevis ne leur sert qu'à tourner des vis, et pas n'importe lesquelles, seulement celles qui sont inspirées de l'Esprit Saint. Ainsi, les textes sordides de l'Ancien Testament se juxtaposent aux textes « saints » du Nouveau afin de délimiter la chair de l'esprit, les ténèbres de la lumière. On use également du flou et de l'indétermination pour former des prophéties christiques à l'emporte-pièce, souvent d'une inventivité qui se permet quelques prouesses, du fait qu'elle se situe du bon côté de la doctrine. Enfin, cet usage se retrouve aussi à divertir les enfants – il y a quelque chose de

---

<sup>16</sup> R.W. French, *op. cit.*, p. 803.

fascinant à tourner des vis – pendant que les parents reçoivent un enseignement biblique plus « substantiel ».

Une fois la violence et les écarts sexuels élagués des histoires bibliques, ces dernières deviennent propices à devenir des récits pour les enfants. À la frontière du réalisme et du fantastique, ces récits trouvent une oreille difficile parmi les dévots adultes qui désirent par-dessus tout affermir leur foi sur des bases théologiques irréfutables. L’Ancien Testament est donc instrumentalisé au sein des églises, de sorte que les enfants, encore capables de laisser libre cours à leur imagination, se saisissent d’une passion pour la chose biblique. Puisqu’ils n’ont pas la maturité pour les enseignements de Paul dans les épîtres, on les contente d’une matière ludique et farfelue. Qui plus est, et ce n’est pas un fait anodin, ces *écoles du dimanche* pour les enfants sont pratiquement toujours administrées par des femmes. Et puisque les femmes ne sont pas autorisées à prendre autorité sur les questions d’ordre spirituel à l’église, elles enseignent avec circonspection les aventures juives, n’osant pas, pour la plupart – du moins est-ce ainsi que l’histoire le présente – se prononcer sur des questions théologiques qui auraient pu être éclaircies par la lumière tétanisante des Évangiles. Au grand bonheur des enfants, elles racontent sobrement ces récits, sans que le caractère fantastique nécessite justification, donc ils restent ouverts à l’interprétation. Car ces récits ne sont pas que des scénarios improbables. Ce qui les rend particulièrement fascinants, autant pour l’enfant que l’artiste, c’est l’étonnante disparition de la motivation au sein du texte, tel que Gérard Genette en fait la définition<sup>17</sup>. Découle de cette économie narrative, une fonction textuelle – entendons ce qui sert la production de sens au sein des textes – qui ne répond de nulle justification; elle crée et assume sa propre logique. Les actions et les descriptions y semblent ainsi délibérément injustifiées et sont plus souvent qu’autrement évasives. Il semblerait, en effet, que cette « immotivation », laquelle procure une impression de processus inaccompli, ne soit en rien fortuite. En juxtaposant les textes de l’Ancien Testament à ceux d’Homère, Eric Auerbach constate des différences notables, notamment au niveau du

---

<sup>17</sup> « La motivation est donc l’apparence et l’alibi causaliste que se donne la détermination finaliste qui est la règle de la fiction : le parce que chargé de faire oublier le pour quoi? — et donc de naturaliser, ou de réaliser (au sens de : faire passer pour réelle) ». Gérard Genette, « Vraisemblance et motivation », dans *Communications, Recherches sémiologiques le vraisemblable*, no 11 (1968), p. 20. Récupéré de <https://doi.org/10.3406/comm.1968.1154>.

traitement des détails, cachés chez les uns et révélés sans nuance chez l'autre. Tandis que les intentions et les actions sont saillantes dans les récits homériques, l'Ancien Testament donne lieu à un arrière-plan sur lequel la narration ne se prononce pas, et qui sert de terreau fertile pour d'ultérieures interprétations.

la seule face des phénomènes qui se trouve extériorisée est celle qui importe au but de l'action, le reste demeure dans l'ombre; l'accent n'est mis que sur les moments décisifs de l'action, ce qui se passe dans l'intervalle est essentiel; le temps et le lieu sont indéterminés et appellent une interprétation; les pensées et les sentiments restent inexprimés, le silence et des paroles fragmentaires se bornent à les suggérer; le tout, soumis à une tension constante, orienté vers un but, et par là beaucoup plus homogène, reste mystérieux et laisse deviner un arrière-plan<sup>18</sup>.

D'après Auerbach, Homère a écrit des personnages dont « le destin est clairement fixé<sup>19</sup> » et, pour cause, il est ardu pour le lecteur d'interpréter au-delà du texte. Les héros homériques sont, pour ainsi dire, unidimensionnels, on ne trouve en eux rien qui puisse supposer une arrière-pensée, une ambiguïté psychologique. À la limpidité de l'Odyssée se contraste l'imbrication biblique des oppositions. Les héros n'y sont pas que formellement héroïques, ils « peuvent connaître une profonde indignité<sup>20</sup> ». Cette complexité psychologique des personnages bibliques, annexée à la frugalité de la diégèse, délimite dans l'imaginaire un arrière-plan où maints scénarios sont aptes, voire autorisés par l'esprit du texte, à être formalisés par des interprétations ambitieuses.

Ces traits stylistiques propres à l'Ancien Testament semblent toutefois plus orientés par une éthique que par un goût esthétique pour l'ambiguïté, laissent entendre les discours savants à leur sujet. C'est-à-dire que l'imprécision des intentions des protagonistes et l'élagage des descriptions relèvent d'une injonction spirituelle fondée sur la primauté de la Parole. Centrale dans la tradition juive, cette Parole a pour fonction de détourner quiconque en fait l'étude des enlacements idolâtres. Ainsi, plutôt que de figer le sens des Écritures, d'en

---

<sup>18</sup> Erich Auerbach, *Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968 [1946], p. 20

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 20.

<sup>20</sup> *Idem.*

faire une matière sereine dont le sens ne serait pas perméable, l'interprétation juive cherche à exploiter les virtualités textuelles. La source de ce mode interprétatif, selon Anne Éline Cliche, se trouve dans le décalogue : « Tu ne feras pour toi ni sculpture ni image quelconque de ce qui est dans les cieux en haut, sur la terre en bas, et dans les eaux sous terre » (Exode 20.4). Bien davantage que l'interdiction de fabriquer de ses mains des images, le commandement récuse l'image pour sa composante globalisante, capable de rassurer les élans de certitude; l'image fait du réel une totalité fermée à toute transformation. Cliche explicite cette interdiction comme un appel à la liberté éreintante, laquelle nous sauve de notre faculté innée à nous rendre esclaves en nous complaisant avec des certitudes cristallisantes.

Ce qui doit être éprouvé, c'est bien sûr la limite de toute représentation, mais c'est surtout le manque, l'absence, le trou, le vide, cette énigme de la causalité (du monde, de soi) qui reste à jamais irrésolue et qui, en tant que telle, permet le mouvement du sens. Il faut donc entendre: la causalité que tu cherches fait défaut; et si tu fabriques des images pour combler ce défaut, tu ne pourras faire autrement que de te prosterner devant elles, alors que le jeu des interprétations qui créent le sens à venir ressuscite le monde dans son énigme<sup>21</sup>.

Se faire une image, en ce sens, signifie que l'on édifie sa propre aliénation. Puisqu'elle se barre à toute interprétation, prétendant répondre d'elle-même à *l'énigme de la causalité*, l'image asservit l'esprit de quiconque s'y soumet en l'empêchant de faire du nouveau. C'est donc le mouvement du sens qui doit être renouvelé constamment afin de contourner les idées fixes, idoles despotiques de l'esprit. Prédominante partout dans les oracles des prophètes, la critique de l'idolâtrie ne se limite pas aux cultes des dieux étrangers. L'idolâtrie est aussi dénoncée dans sa manière de cristalliser le vivant et d'imposer une limite à ce qui relève de l'infini. Contrairement aux traditions chrétiennes qui érigent les Écritures au rang d'immuable absolu, la tradition juive ne leur confère pas un tel statut. Car « il y a aussi interdit de faire du texte une idole, un objet sacré. Le texte est saint en ce qu'il appelle précisément le devenir du sens; il doit rester imprenable, ouvert<sup>22</sup> ». Est donc idole ce qui résiste à l'héritage, ou pour paraphraser Agamben, ce qui s'accroche de peine et de misère

---

<sup>21</sup> Anne Éline Cliche, *Tu ne te feras pas d'image : Duras, Sarraute, Guyotat : essai*, Montréal, Quartanier, coll. « Série QR », no 92, 2016, p. 22.

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 52.

aux parois du musée. Ainsi, Dieu se montre avant tout, dès l'amorce de la Torah, en tant que Parole agissante et sujette à se transformer; une révélation *ininterrompable*. L'interdit de représentation est de surcroît, et surtout, l'interdit de représenter celui qui en fait le décret. Se faire une image de Dieu, c'est se dérober à la contrainte, la difficulté limitante qu'est le langage. *Se faire une image* est satisfaction immédiate qui rend inerte, plonge le sujet dans le leurre d'avoir trouvé *le vrai*. Iconoclastes de leur propre démiurge, de même que de sa loi, l'interprétation créative n'est pas pour les Juifs qu'une avenue suggérée; elle est imposée et au cœur de leur rapport avec le divin. L'injonction à ne rien figer, se priver du *faire image*, est incitation à créer, cultiver l'imaginaire de sorte qu'il devienne ressort ultime contre tout ce qui résiste à sa métamorphose. Ce lien de fiction irrémédiable, épuisant et insatisfaisant que nous entretenons avec le monde est cependant à la fois honni et glorifié parmi les Juifs. D'une part, l'artificialité de leur rapport au monde est exposée; leur identité intrinsèque n'est que fabulation, pur langage, pratiquement un mensonge. En revanche, cette lucidité quant à la nature de l'identité juive leur alloue la possibilité d'interpréter ambitieusement – et souvent subversivement – leur héritage biblique. D'après cette orientation de la pensée juive, la fiction – la parole – actent *le vrai* puisque ce dernier nous ait insaisissable; prétendre s'en saisir est la première marche vers l'idolâtrie. Être dépositaire d'une tradition, pour le Juif, c'est être responsable de son actualisation. L'acte créateur n'est pas fixé ni réservé aux balbutiements de la Genèse; il est de tous les instants, quête inachevable dans laquelle le repos n'est pas admis. Il est « le défi d'une humanité qui assume de participer à cette création par un *faire sens* qui est, pour l'humain, acte de symbolisation et sublimation<sup>23</sup>. »

Le Talmud, livre dédié à l'étude de la Torah, est l'incarnation de cette nécessité juive du *faire sens*. Il ne vise nulle finalité ni objectif préétabli, sinon celui du processus créatif. De fait, l'interprétation d'un rabbin sera réinterprétée par un autre dont l'interprétation sera à nouveau interprétée par le suivant. « Le Maharcha (1555–1631), un des commentateurs majeurs de référence, concluait ses commentaires par le mot Vadok (qui signifie : continue de

---

<sup>23</sup> Anne Élane Cliche, *op. cit.*, p. 53.

vérifier la question<sup>24</sup>). » Cet esprit du *Vadok* résume bien la relation que déploie le Talmud avec l'héritage biblique; le sens échappe à l'accomplissement et les interprétations ne visent qu'à soulever davantage de questions. Une interprétation est pertinente dans la mesure où elle prévoit son propre anéantissement; mieux, sa diffraction, donnant ainsi cours à une démultiplication des possibilités interprétatives.

L'ouvrage succinct d'Arsène Darmesteter au sujet du Talmud nous fait découvrir une facette bien insolite d'un ouvrage religieux. Séparé en deux parties majeures, le Talmud donne d'abord à lire une étude exhaustive et rigoureuse des lois et préceptes de la Torah qui se nomme Michna. Ce sont les aspects de la Ghemara, la deuxième partie, qui étonnent davantage. Cette partie se divise à son tour en deux sections qui échangent entre elles et se nourrissent dans leur réflexion : Halahka, qui signifie *règle, norma*, et Haggada, qui signifie *écrits, légendes*. Cette dernière sous-partie détonne du reste du Talmud par son caractère ludique, voire irrationnel. On y trouve des récits repris de la Torah, de l'Exode en particulier, par une approche qui nous les fait voir sous un jour inédit. La Haggada recèle aussi moult sagas, légendes et bizarreries qui ont peu à voir avec la référence biblique originale. Darmesteter la compare à d'« immenses rêveries qui ne connaîtraient d'autres lois que l'association des idées<sup>25</sup>. » Elle est « course vagabonde que seule la fantaisie semble diriger<sup>26</sup>. » Ainsi, une référence biblique, aussi peu mentionnée que celle du Léviathan, sera reprise et amplifiée librement jusqu'à donner lieu à un récit indépendant de la Torah. Un hiatus diégétique banal ou encore un événement demeuré inexpliqué dans la Torah seront tout autant investis dans la Haggada. Des interrogations du type : *que faisait un tel dans l'intervalle des quatre versets où il ne paraît pas?*, donneront lieu à des suppositions narratives et des débats surdimensionnés. On use autant des légendes saugrenues que des débats de casuistes alambiqués afin de poursuivre une réponse laissée d'abord en suspens. De plus, la langue hébraïque, ambiguë, dont le signifiant renvoie à une foule de signifiés, sert

---

<sup>24</sup> Gérard Allouche, « Réflexions sur les sources de la théorie freudienne : la psychanalyse et le mode de pensée talmudique », dans *Évolution psychiatrique*, vol. 79, no 4, (2014), p. 759. Récupéré de <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2012.09.002>.

<sup>25</sup> Arsène Darmesteter, *Le Talmud*, Paris, Allia, 1997 [1888], p. 38.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 39.

d'outil afin de reconstruire le sens entier d'un récit biblique. Car, tel que le précise Emmanuel Levinas :

C'est le retour au texte hébraïque à partir des traductions, si vénérables qu'elles soient, qui révèle l'étrange ou la mystérieuse ambiguïté ou la polysémie qu'autorise la syntaxe hébraïque : les mots coexistent au lieu de se coordonner et de se subordonner aussitôt les uns avec les autres<sup>27</sup>.

La création littéraire trouve donc, en la Haggada, une valorisation en raison de sa capacité à ébranler les sens convenus; elle fait naître de nouvelles manières d'habiter la Torah. Bien que ces récits n'aient d'autres sources que l'imagination d'un ou plusieurs auteurs, ils occupent une place non pas moins importante dans l'étude des écritures saintes. Ils développent de nouvelles problématiques bibliques. Car bien que la référence originale du texte biblique serve de tronc commun à l'avancée de son étude, elle n'est pas pour autant hégémonique. Elle ne domine en rien les interprétations ultérieures qu'on puisse en faire. Parce que la révélation du sens n'est jamais aboutie et que la Torah ne représente que son commencement, les digressions de la Ghemara sont estimées comme des révélations presque tout aussi opérantes. Création et révélation sont donc synonymes pour le Juif. Créer de nouvelles prises sur la Torah, de nouvelles manières d'en éprouver la perception, c'est faire de sa lecture « le lieu par qui il y a Révélation<sup>28</sup> », laquelle est, par essence, actualisante et ne cherche jamais à combler le manque, à *dresser une image*; elle assure plutôt son propre étiolement, pour éviter l'enlissement sémantique et pour paver la voie aux révélations inopinées à venir.

\*

Suis-je en train de me montrer plus dévot que jamais? Qu'est-ce que ces propos mystiques auxquels je m'associe soudain? Je m'approprie le discours juif et je l'élève à une hauteur démesurée. Les questions sionistes m'intéressent peu pour être honnête, et je ne crois définitivement pas à quelconque supériorité juive. Or, je dois admettre ma fascination pour

---

<sup>27</sup> Emmanuel Levinas, *L'Au-delà du verset : Lectures et discours talmudiques*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1982, p. 165.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 175.

leur culture, laquelle est porteuse de mon dernier grand doute théologique : comment se fait-il qu'un peuple aussi chétif, dont le portrait biblique n'a rien de bien élogieux, ait non seulement surmonté autant de tentatives d'extermination, mais soit parvenu à faire de sa tradition une force si dynamique qu'elle étend sa portée créative aux champs intellectuels? Autant l'in vraisemblance de leur élection à titre de peuple de Dieu me paraît flagrante, autant leur trajectoire singulière dans l'histoire montre le contraire. Je peux admettre que leur dieu n'existe pas, en revanche je ne peux dénier la fiction bien réelle qui les transcende. Ils sont, pour le meilleur et pour le pire, assujettis à ce dieu sans nom et sans visage. Les Juifs sont essentiellement transcendés; receveurs de la toute fictionnalité humaine. Chez eux ne réside rien qui puisse appartenir à l'immanence, leur définition vient d'ailleurs, de l'Autre. Ils s'affirment porteurs d'un joug oppressant, d'un rôle imposé, d'une fiction entamée et pour cela je les place sur un piédestal. Puisque leur infatigable présence au monde met au jour l'impétueux sort réservé à tous les humains, incapables de survivre dans l'*afictionnalité*. Voués à la croyance et ses cahots, ils ne s'en cachent pas; ils font de leur malédiction une fierté. Mon admiration à l'égard du judaïsme se manifeste devant leur prise en charge du sens, lequel, s'il tombe sur leur tête en premier lieu, devient ensuite de leur responsabilité; la tâche du *faire sens* leur incombe.

Cioran leur décerne le titre de *maîtres à exister*<sup>29</sup>. J'ajouterais qu'ils sont des *maîtres à interpréter*; titres, en somme, plus synonymes qu'on pourrait le croire. Leur propension sans bornes à l'interprétation va jusque dans l'articulation d'une révolte formelle envers leur statut d'élus. On voit poindre, dans les récriminations portées aussi bien contre Dieu que contre eux-mêmes, l'orée d'une ironie grinçante. Ce dicton yiddish en témoigne : *Dieu tu nous as choisis parmi les peuples, mais pourquoi fallait-il que tu tombes sur nous les Juifs*<sup>30</sup>? L'ironie est palpable, car l'élection fonde l'identité du Juif, sans quoi il n'y aurait rien de tel. Le dicton, tout en exprimant la fatalité juive, ouvre sur une vision fictionnelle inédite : que serait-il advenu d'un peuple échappant à sa prédestination divine? Cette hypothèse n'a rien d'utile en soi; elle n'ajoute pas de ferveur religieuse ni ne glorifie leur dieu. Elle exprime

<sup>29</sup> Emil Cioran, *La tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1956, p. 85.

<sup>30</sup> Sydney Cohen, « Entre le Juif et son Dieu... une histoire d'humour », dans *Libres cahiers pour la psychanalyse*, vol. 17, no 1 (2008), p. 49. Récupéré de <https://doi.org/10.3917/lcpp.017.0041>.

néanmoins tout le pouvoir interprétatif d'un peuple capable de se reconfigurer et d'imaginer de nouveaux modes d'être au monde. Car la Torah n'est plus au ciel, elle appartient dorénavant aux humains. Si, dans un premier temps, elle impose une vocation contraignante, elle devient, aux suites de l'interprétation, une arme qui rend capable de « se mesurer à Dieu comme dans une cour d'école<sup>31</sup> ».

Cioran admire leur velléité, eux qui nous apprennent à « composer avec un monde vertigineux, insoutenable<sup>32</sup> ». Choisis par un « despote trouillard autant qu'agressif, saturé de complexes, un sujet idéal pour la psychanalyse<sup>33</sup> », ils sont, en reprenant les mots de Cioran, des *élus sans la grâce*<sup>34</sup>. À cause de leur condition double – damnés et bénis, forgés et créateurs –, avec éclat, ils convoquent le scandale universel de se savoir aux prises de fictions dominantes. L'interprétation de celles-ci s'avère une tâche dont on ne peut s'absoudre, mais, paradoxalement, c'est dans la tentative d'assomption de cet asservissement qu'on élargit leur cadre et qu'on donne à voir des « espaces du possible, du non-advenu, du renouveau, des mutations, des métamorphoses, du mouvement, du souffle, de la régénération<sup>35</sup> ». Si la formule suivante de Suzanne Jacob se matérialise avec plus de conviction chez les Juifs, elle ne s'applique pas moins à tout être humain : « C'est ce que l'art aménage en donnant à lire par les œuvres qu'être est une activité de fiction<sup>36</sup>. » Bien que notre *activité de fiction* soit recouverte par des pouvoirs qui n'ont nul intérêt à ce qu'on s'en formalise, ou même par notre propre déni du réel, l'art démasque l'illusion de vérité en chaque chose. Car si l'œuvre d'art se construit essentiellement à partir de codes et conventions qui la précèdent, être au monde n'est en rien différent; nous sommes tous les élus sans grâce de la fiction.

\*

Autour de moi, dans le microcosme littéraire québécois, je pressens l'urgence de s'affranchir des fictions collectives. Les romans autofictionnels et les narrations

---

<sup>31</sup> Sydney Cohen, *op. cit.*, p. 53.

<sup>32</sup> Emil Cioran, *La tentation d'exister*, *op. cit.*, p. 85.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>35</sup> Suzanne Jacob, *La Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, p. 36.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 37.

autoréférentielles affluent; ils sont même, c'est compréhensible, fortement appréciés. Écrire, pour nombre de mes collègues, est une expérience de ressaisissement du moi; manière de matérialiser sa propre dissidence culturelle. Quelles sont ces fictions collectives desquelles on cherche à s'échapper? D'abord : ce non-sens d'être les porteurs d'une langue encombrante, de devoir la supporter sans objectif rationnel; de la saboter, et se sentir sempiternellement en-deçà de son statut. Avec cette langue toute littéraire contrastent notre pauvreté intellectuelle, la mémoire défaitiste de nos ancêtres et son amertume corrosive qui nous sont devenues insupportables. Nous sommes, jusqu'à maintenant, un peuple déchu : élu d'une terre promise où ni le lait ni le miel ne coulent. Nos doigts sont gelés et notre langue agonise, collée sur le poteau. Ajoutons à cela la honte de s'accrocher au récit indépendantiste démodé; la honte, pour plusieurs, de croire en une abomination; de se savoir non seulement perdants d'emblée, mais honnis par les idéologies libérales hégémoniques. Sans parler de la culpabilité postcoloniale de savoir nos ancêtres collaborateurs d'un génocide culturel; pire, ils ont été victimes et bourreaux à la fois : le summum de la duperie. Notre héritage culturel a si peu de quoi nous rendre fiers, et ce n'est pas une prophétie ambitieuse que d'anticiper sa disparition d'ici le siècle prochain. Rien de bien surprenant, dans le même esprit, à ce qu'on délaisse à présent, en littérature québécoise, les formes bancales, voire mortes, dont nous héritons. En revanche, je m'inquiète de ce que nous, auteurs et autrices nés autour de la défaite de 1995 – moment de grande désaffiliation individuelle des enjeux collectifs –, lèguerons à ceux qui nous survivront. Car si certains pensent le fait d'hériter d'une tradition comme une manière de se complaire en un certain nombrilisme culturel, frôlant le fascisme, il me paraît, au contraire, comme l'expérience la plus concrète qu'un humain puisse faire de l'Altérité et de sa propre subjectivité.

Faire la rencontre de l'étrangeté culturelle qui gît en soi, sans qu'on puisse changer quoi que ce soit de son contenu, est assumption de son statut de sujet : « La subjectivité du sujet, c'est la vulnérabilité, exposition à l'affection, la sensibilité, la passivité plus passive que toute passivité<sup>37</sup> ». L'usage de Levinas du signifié *vulnérabilité* déroge de son emploi habituel. Il n'est pas exposition de ses propres sentiments cachés et lacunes au regard d'autrui, mais bien

---

<sup>37</sup> Emmanuel Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio essais », 1990 [1974], p. 64.

passivité infinie à son égard; reconnaissance douloureuse que l'autre a préséance sur nous, que lui seul sait faire de soi un sujet. Le « me voici » biblique sert d'exemple probant à la dialectique soi-autrui levinassienne. Puisque le prophète est appelé, il devient, par sa réponse, le sujet d'autrui : son identité complète se résume à sa vulnérabilité absolue envers lui. Branko Klun explicite ce « me voici » par la notion *d'être pour l'autre*<sup>38</sup>. Non seulement l'autre nous définit, mais être son élu signifie que nous en sommes incommensurablement responsable, en dépit de nos intérêts.

J'aimerais appartenir à un autre récit, une culture sereine, ça ferait de moi un névrosé de second ordre. Je suis convaincu que n'eût été de mon statut culturel et de mon enfance religieuse, je ne serais pas interpellé par la lecture et l'écriture. Ça tombe peut-être sous le sens, dit comme ça, or je tiens à m'opposer devant ceux qui prétendent faire de l'écriture le moyen de s'émanciper de leur milieu. Interpréter ou créer sont pour moi des démonstrations de mon assujettissement; même lorsque j'écris contre ce qui m'appelle à écrire, le geste prend toujours la forme d'un drapeau blanc hissé bien haut. Je croyais candidement écrire à propos de la Bible pour enfin tourner la page, évacuer le méchant, or sa réécriture n'a fait que réaffirmer sa préséance sur moi. J'écris par dépit, je ne fais que répondre.

N'est pas uniquement altérité que ce qui est foncièrement différent à soi ou qui arrive à nous inopinément. En revanche, tout ce qui nous fait répondre « me voici » l'est. Ce qui provoque la rogne du baby-boomer québécois xénophobe n'est donc peut-être pas tant le nouvel arrivant musulman en soi que sa propre identité fragilisée et cette aversion envers toute croyance dont il hérite malgré lui. Elle est là la réelle étrangeté : se savoir activé par des motifs qui n'ont aucun lien a priori avec soi, dépôt symbolique qui me dévore. De même, la jeune intellectuelle québécoise ne sent pas son identité menacée à la rencontre de ce même nouvel arrivant musulman, mais elle éprouve une gêne près de la haine de son oncle dont l'inculture et la paresse intellectuelle lui rappellent d'où elle vient, qui elle est. L'altérité la plus éreintante, prédominante, est celle qui se loge à proximité de soi : celle qui a pour fonction de faire de nous les élus de fictions aussi grotesques soient-elles. La vulnérabilité

---

<sup>38</sup> Branko Klun, « L'infini et la passivité », dans *Emmanuel Levinas et la pensée de l'infini*, Marie-Lise Cohen et Marie-Thérèse Desouche (dir.), Toulouse, Domuni Press : Presses universitaires de l'ICT, coll. « Philosophie », 2016, p. 43.

véritable est donc de s'avouer dépossédé de la faculté de se définir soi-même. Je réponds ainsi « me voici » au joug d'appartenir à une culture importune et je redis « me voici » à l'élection sans grâce d'avoir été forgé par une éducation des plus fondamentalistes. J'assume, je ne me défile pas. Tout cela est moi en dépit de moi. Se reconnaître sujet ne revient toutefois pas à une soumission niaise. Le peuple juif et son ironie nous le montrent bien. La dialectique sujet-autrui peut aussi prendre la forme d'une lutte infinie, où le sujet reconnaît sa vulnérabilité et s'en révolte, sans pour autant chercher à se départir de cet autrui. Car, afin que du sens nouveau émerge, il faut que le sujet se mesure à l'altérité en lui, laquelle est, par définition, indéfinissable, elle échappe à la totalité; si elle avait un visage ses traits seraient flous et à la fois prégnants. Ce qui nous précède et nous appelle n'est jamais achevé sur le plan sémantique. Or, en récusant notre hétéronomie à son endroit, nous privons cette altérité de son pouvoir d'agir sur nous; nous la figeons. Cette étrangeté imposée au cœur de soi appelle à l'interprétation renouvelée, à percevoir ce qui paraît figé et vieillot sous un jour inédit. Il n'existe pas de sens qui émerge de nous-mêmes; nous ne créons rien, nous ne faisons que répondre. Toute création est réponse à un appel, y compris celle qui se révolte contre cet appel – raison de plus de se révolter. Est-ce que la Bible est importante intrinsèquement? Je ne le crois pas. L'héritage culturel français au Québec a-t-il une valeur sacrée? On pourrait très bien s'en passer; *we learn fast*. Toutefois, la Bible et l'héritage culturel nous vulnérabilisent; à leur contact nous reconnaissons amèrement que nous répondons toujours d'autrui et que c'est à leur contact que nous sommes à même de créer du sens. Penser son propre héritage en tant qu'altérité pure équivaut à ne pas se complaire en une idée fixe de la chose; récusation de notre propension à son homogénéisation confortante.

\*

On associe rarement l'ironie et la vulnérabilité. Il y a une ironie mieux connue, platonicienne, qui vise à desservir le camp idéologique adverse. On s'infiltré alors en un discours comme un cheval de Troie afin de mieux le démanteler. Or, la définition que lui

attribue Friedrich Schlegel – « L’ironie est la forme du paradoxe<sup>39</sup>. » –, la complexifie à juste titre. Elle est l’art de reconnaître les contradictions en tout. Plutôt que d’éclairer un discours aux dépens d’un autre, la fonction de cette ironie est d’exprimer l’inadéquation de l’humain au sein du monde. Empêtré d’idéaux impensables, incapable de se comporter tel qu’il l’entend, il se crée de nouveaux cadres pas moins encombrants afin de se libérer des anciens. Ces paradoxes, s’ils font ricaner, sont aussi propices à causer les larmes les plus désespérées. Ils rappellent que ce qui nous est cher est aussi vain que n’importe quelle insanité; l’ironie parvient à concilier nécessité et incapacité de croire. En quoi est-elle reliée à la vulnérabilité? Par sa capacité à exposer le versant contraire d’une pensée comme son égal. Celui qui s’adonne à ce type d’ironie n’est pas au-dessus de la mêlée, il est au contraire en son cœur : il s’incarne comme une mêlée. Ce qui est ainsi exposé, c’est l’incapacité de l’ironiste de se faire cohérent, de se fondre dans la probité d’une doxa. Faire l’approche de son passé personnel ou de son héritage culturel sous un angle ironique n’est qu’en partie une forme de distanciation; on y trouve aussi un « me voici » tremblant, une capitulation d’emblée. Je ne suis pas l’instigateur de mon geste, quelque chose me pousse d’abord à répondre. Ainsi, quiconque écrit des textes métafictionnels qui se jouent des structures et des énonciations narratives traditionnelles corrobore celles-ci sans quoi il ne pourrait écrire quoi que ce soit. En même temps, il les détourne car il n’arrive pas à croire en l’hégémonie dont elles se réclament. La contradiction est telle que l’incroyance en la fiction immuable ne se formule qu’en y croyant suffisamment pour en désorganiser les rouages. Et c’est en priant que nous disons à Dieu qu’il n’existe pas.

Cette sorte d’ironie est centrale dans les pratiques littéraires de moult auteurs et autrices considérés métafictionnels, je pense notamment à Robert Coover et Angela Carter, qui ont écrit paradoxalement à rebours et en faveur des contes et des mythes fondateurs. D’une part, ils reconnaissent une fonction fondatrice de notre façon d’être au monde en ces récits, quelque chose d’inaltérable. Comme le mentionne Jean-Michel Yvard, pendant des siècles de civilisation chrétienne, « [l]e devenir concret de chaque individu était rapporté à quelques

---

<sup>39</sup> Friedrich Schlegel, *Philosophical fragments*, traduit de l’allemand par Peter Firchow, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1991 [1798], fragment 48, p. 6. « Irony is the form of paradox. » [Traduction libre].

anticipations historiques et à un nombre limité de schèmes ou de “types” actantiels qui étaient plus ou moins implicitement comme étant fondés en éternité<sup>40</sup>. » Le récit homogène et traditionnel n’était donc pas qu’une manière de se représenter le monde; il était la forme même de l’expérience humaine. Cela va sans dire, malgré le détournement global de ce rapport au monde opéré au cours des derniers siècles, il demeure que ces récits dénotent une essence évacuée, des vérités humaines hors d’accès depuis l’entame de notre grande désillusion du monde. À cet effet, chez Robert Coover, « “le flux et l’ennui” de l’existence phénoménologique n’est pas la réalité mais la chose qui la cache. [...] [L]a réalité est mythique et les mythes sont les portes de la perception<sup>41</sup>. » Il y aurait donc, dans la pratique de Coover, un type de foi en la capacité des mythes à révéler les aspirations humaines les plus profondes et inavouées. Sans ces structures et ces conventions établies sur lesquelles la mythologie se fonde, il n’y aurait, en sus, aucune manière de raconter quelconque récit, et de surcroît nul moyen d’habiter le monde, sinon dans la nudité désœuvrée la plus absurde. Kathryn Hume dénote dans l’œuvre de Coover cette « nudité qui aspire au mythique. » Par *mythique*, elle entend « une large variété de modèles qui réfèrent implicitement ou explicitement à un extrinsèque système donneur de sens<sup>42</sup>. »

Dans les fictions de Coover, aussi bien les protagonistes que les narrateurs cherchent à combler leur misère sémantique en récupérant rites et modèles diégétiques convenus. Ceux-ci réhabilitent les protagonistes dans une réalité tangible et couvrent leur nudité initiale qui est celle de quiconque évolue sans structure diégétique dans la conscience tragique du silence divin. Si, dans un premier temps, ces cadres mythiques les arrachent au néant, ils prennent ensuite la forme de contraintes tout aussi vulnérabilisantes. Ces modèles et motifs mythiques placent le sujet en état de passivité, ils le définissent. Un étau s’édifie ainsi, compressant la narration. Vulnérable sans structures, elle l’est peut-être d’autant plus lorsqu’elle les

---

<sup>40</sup> Jean-Michel Yvard, « Métatextualité et histoire », dans Laurent Lepaludier (dir.) *Métatextualité et métafiction : Théorie et analyses*, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 47.

<sup>41</sup> Robert Scholes, « Metafiction », dans *The Iowa Review*, vol. 1, no 4 (1970), p. 114. Récupéré de <https://doi.org/10.17077/0021-065X.1135>. « “The flux and tedium” of phenomenal existence is not reality but the thing which hides it. For Coover reality is mythic, and the myths are the doors of perceptions. » [Traduction libre].

<sup>42</sup> Kathryn Hume, « Robert Coover Fiction’s : the Naked and the Mythic », dans *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 12, no 2, (1979), p. 133. Récupéré de <http://www.jstor.org/stable/1345440?origin=JSTOR-pdf>.

recupère. C'est pourquoi, pareille à Jacob, son pacte tacite conclu avec la mythologie s'opère en tant que lutte. Il y a donc croyance en la capacité propre de ces structures inaliénables de faire émerger du sens, et méfiance accrue à leur endroit en raison de leur potentialité totalitaire; l'ironie inhérente à ces textes reconnaît qu'un rien délimite la croyance de l'idolâtrie. Cette méfiance en est une contre soi-même : elle sait son esprit la proie de son infatigable propension à l'absolu, l'image fixe, la réponse triomphante sur le manque amer. Ce type d'écriture métafictionnelle fait ainsi l'usage de divers procédés – « La parodie des conventions littéraires, les digressions ostentatoires, les incohérences évidentes, les métalepses, la déréalisation, l'emploi de genres multiples, une narration peu fiable<sup>43</sup> » –, afin de se mesurer à cette altérité fictionnelle dont elle dépend. Pratique émancipatrice semblable à celle du Juif qui ne se gêne pas d'ébranler avec dérision la parole de son dieu, cherchant ainsi à faire entendre sa propre parole singulière.

Dans l'œuvre d'Angela Carter, éminemment féministe, la structure du conte est mise en forme pour mieux dénoncer sa rigidité et sa violence patriarcale. Jean-Michel Yvard, à propos du travail de Carter, remarque que « [l]es macro-récits fondateurs n'ont pas disparu : ils sont interrompus, mis en crise et parodiés; ils sont relus, "revisités" et dénoncés dans leur fonction de domination et de subordination<sup>44</sup>. » Subordonnée à cause des macro-récits, désœuvrée sans eux, l'écriture métafictionnelle déploie une ironie capable d'exprimer le paradoxe humain de croire en des conventions qu'elle sait pourtant artificielles. Art de se tenir sur la corde raide, l'ironiste croit suffisamment que le socle des conventions surannées est indispensable à la création de toute fiction, tout en jugeant indispensable la dissolution de cette unité mythique, afin de parler au travers d'elle. Croire sans croire, ou plutôt feindre de croire et croire en sa feinte.

Il y a donc coexistence de l'hétérogénéité et de l'homogénéité dans les œuvres de Carter et Coover. Cherchant à raconter, les auteurs se butent d'abord à la relativité et l'incertitude ambiantes de leur époque. C'est dans une panoplie de discours médiatisés qu'ils baignent, il

---

<sup>43</sup> Laurent Lepaludier, « Fonctionnement de la métatextualité : procédés métatextuels et processus cognitifs », dans Laurent Lepaludier (dir.), *Métatextualité et métafiction : Théorie et analyses*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 35. Récupéré de <https://books.openedition.org/pur/29657>.

<sup>44</sup> Jean-Michel Yvard, *op. cit.*, p. 60.

n’y a plus de schéma ni de chemin, pour paraphraser le poète Jacques Brault. La méfiance et le cynisme envers l’appareil gouvernemental sont à leur comble, et ce qui fondait pour sûr le collectif est rapiécé. Le moi leur est incertain, insaisissable; on peut dire et penser une chose sans y croire, à son insu. Comment raconter alors? Et pourquoi donc cette urgence de le faire, alors que la désillusion s’est répandue comme la gangrène dans le corps social, qu’on ne se laisse plus berné par quoi que ce soit – et qu’on se retrouve berné par tout. Le retour vers les structures narratives traditionnelles, chez Carter et Coover, dénote ainsi une ironie corrosive, comme une accusation sourde contre ce qui se prétend affranchi de sa fictionnalité. En réponse aux discours qui s’affirment dénarrativisés, évoluant désormais au ras des pâquerettes, l’œuvre articulée autour d’une sphère mythique s’oppose à la dénarrativisation. En se soumettant à une forme jugée obsolète par plusieurs, elle plaide pour la reconnaissance de l’hétéronomie humaine en tant que seule certitude. Le personnage du conte chez Carter est aussi dépendant du récit dans lequel il vit que le citoyen contemporain apparemment désaffilié de tout.

Toutefois, en créant disjonction, Carter et Coover montrent la malléabilité de ces structures narratives qui fondent l’humain; il y a un jeu à jouer, une lutte à perdre, un dieu à défier. Leur interprétation transgressive et allégorique ressemble à celle que l’on retrouve dans le Midrash, tel que le mentionne A.K.M Adam, alors qu’il s’agit moins de dénicher le sens philologique que d’y faire surgir un sens qui ouvre sur une compréhension accrue de notre propre époque; illuminer ce que l’interprétation contemporaine dit sur nous<sup>45</sup>. Cette dissémination du bloc monolithique que constitue dans nos esprits le récit traditionnel donne lieu à une exploration des codes et des enjeux de notre siècle. Deux gestes qui semblent naturellement s’opposer s’imbriquent en une même composition. D’abord, raconter, grâce aux formes héritées qui assurent un sens et une direction au récit. Puis, démantibuler,

---

<sup>45</sup> « Numerous other postmodern critics have compared their interpretive ruminations to rabbinic midrash, a mode of interpretation that engages the (literary) imagination more than the theoretical faculties. Midrash and allegory permit interpreters to say what they imagine a particular text might say, had it addressed a particular question. The resulting interpretations, then, are judged not by whether historians agree that the “original” author(s) would have assented to the midrashic interpretation, but by whether the midrash satisfies its audience. » A.K.M. Adam, *What is biblical postmodern biblical criticism?*, Minneapolis, Fortress Press, coll. « Guides to biblical scholarship. New Testament Series », 1995, p. 68.

permettant de mettre en œuvre l'hétérogénéité postmoderne, la multiplicité des points de vue, la discontinuité qui nous traverse. Cette contradiction entre les formes sereines, les archétypes inchangés, les incohérences narratives et la polyphonie donnent lieu à penser le récit propre de notre époque. Si d'emblée ces récits s'amorcent à des miles de l'esthétique réaliste, ils deviennent d'étranges fanaux qui mettent en lumière les fictions consolidées du monde contemporain. Ils permettent d'appréhender lucidement le monde qui nous entoure, tel que l'explique Jean-François Chassay :

le monde de Coover est celui de l'après Babel, de la chute et de la dispersion (des hommes, du langage) [...]. L'unité disparue, cependant, laisse place à la fête et au carnaval. À la honte de la chute succède l'éloge du mélange, la polyphonie des discours sur la place publique, un babil ininterrompu où la mort n'est jamais qu'une autre façon de se donner en spectacle. Le réel empirique disparaît au profit d'une parole démultipliée, hétérogène, qui rend le monde incertain, fortement problématique et en même temps extrêmement prégnant et crédible<sup>46</sup>.

Le monde de Coover paraît fondé dans la discontinuité, la masse de discours divergents renvoie vers un univers déséquilibré qui échappe à la possibilité de se faire récit. Or, il est formalisé en sorte qu'un lecteur puisse y reconnaître un cadre ancien, celui de l'après Babel, qui apporte sens et corps à l'hétérogénéité textuelle. C'est, paradoxalement, le temps biblique qui rend crédible le monde postmoderne de Coover, puisqu'il permet de *croire* minimalement en la matière déconstruite, qui se fait, grâce à la pérennité du texte biblique à laquelle elle se lie, récit intelligible. Le tour de force de narrativiser les formes déconstruites n'est pas motivé que par des goûts aiguisés de formaliste. Il y a, derrière cette entreprise, une vision du politique qui n'a rien à voir avec les questions religieuses. Placer notre époque en discussion avec les temps bibliques et mythiques, c'est pointer la toute fictionnalité de ses codes et de ses paradigmes, aussi décousus soient-ils. Cette juxtaposition rappelle que l'humanité est encore empêtrée avec les notions de fictions, et avec la croyance au sens large. Tout comme le sens biblique est interprété et appelé à être changé inlassablement par le peuple élu, les fictions qui fondent notre définition de la réalité sont montrées comme des conventions variables; elles doivent pour cause être réinterprétées et contestées quand elles se déguisent

---

<sup>46</sup> Jean-François Chassay, *Robert Coover. L'écriture contre les mythes*, Paris, Belin, coll. « Voix américaines », 1996, p. 46.

en réalités immuables. Ainsi, la convention est dénoncée pour ce qu'elle est; elle relève toujours de croyances, y compris celle qui se prétend indépendante du besoin de croire; le nihilisme le plus aigu est une profession de foi comme une autre. Je le répète, ce n'est pas un souhait que je formule et je n'écris pas cette fatalité en souriant sereinement. Proposez-moi une façon plus enviable d'envisager le monde et je m'empresserai d'y croire.

\*

J'ai conscience de croire en des objets insatisfaisants. J'ai beau dire ce que je veux, ma soif d'absolu et de Dieu rôde autour de moi comme le chacal guette sa proie. Un versant de ma personne aspire à combler le manque tandis que son opposé est un cruel qui ricane devant ma candide tristesse. Dans tout ce que j'écris, il y a l'ironie de me savoir atteint d'un handicap. J'ai trop longtemps prié seul dans la nuit avec une sincérité que je ne me connais plus pour me tirer indemne du terrain de la foi. Et je sais ainsi que ce que j'écris dans cet essai ne concerne peut-être que les rescapés dont je suis. Si je reviens ainsi sur le terrain de ma foi, c'est que je crains toujours sa faculté à m'agiter. Mon ironie n'est pas qu'un geste de distanciation face au monde ou aux autres, mais bien plus envers moi-même. Elle est peur bleue de ma propension à interpellier Jésus en sanglots; sur mon lit de mort je crains de flancher et, par couardise, de lui lancer des prières repentantes. Je ne crois définitivement pas que Jésus soit ressuscité; en revanche, je crois aux effets de cette fiction sur moi et sur mon entourage : ils sont bien réels. Mon père se convertit à l'âge de vingt-deux ans; ma mère avait pour sa part vingt-quatre ans quand elle donna sa vie à Jésus. Ils n'auront pas été les seuls au Québec à succomber. Ils ont formé les dernières vagues d'un mouvement massif de conversion à la foi évangélique, à l'orée des années 1980. Pas moins de 17 900 citoyens du Québec se sont convertis entre 1976 et 1982<sup>47</sup>. Ce temps où les Québécois s'abandonnaient à leur dieu est désormais communément appelé, au sein des communautés évangéliques : Le réveil. Les auteurs de *l'Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960* font une association non anodine entre ce temps fécond spirituellement et l'apogée du mouvement

---

<sup>47</sup> Richard Lougheed, Charles Peach et Gleen Smith, *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960 : une analyse anthropologique, culturelle et historique*, Glenn Smith (dir.), Québec, La Clairière, coll. « Sentier », 1999, p. 69.

indépendantiste québécois : « Tout comme le parti québécois représentait le renouveau, les évangéliques symbolisaient le rejet des autorités et ouvraient la porte à un nouveau projet de société, conçu par des convertis pleins d'enthousiasme<sup>48</sup>. » Outre l'opposition envers l'ennemi commun, à savoir le Clergé, les deux mouvements partagent une caractéristique qui peut sembler évidente mais n'est pas moins révélatrice d'un rapport au monde proprement québécois. Ils introduisent, sur des champs différents, les Québécois à la croyance. L'analyse récente de Mathieu Bélisle, dans *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, révèle ce trait insoupçonné de notre nation. La société québécoise pré-révolution tranquille, aurait été si incorporée dans le *Royaume de Dieu*, royaume déjà bien en place et créateur de toute institution et rites sociaux, qu'elle n'aurait jamais eu à exercer une quelconque foi.

La proposition semble idiote, pourtant elle est difficile à réfuter : « se peut-il que les Québécois n'aient jamais été véritablement croyants, que l'expérience spirituelle, le questionnement métaphysique n'aient jamais vraiment trouvé ici le lieu de leur déploiement<sup>49</sup>? » Confinés à une vie ordinaire, les Québécois pouvaient se passer de croire ou d'espérer une forme de transcendance, car celle-ci se manifestait sans égard à leur foi devant leurs yeux. Dieu était parmi eux, il ne suffisait alors que d'attester l'immense appareil clérical pour témoigner de son existence. On n'avait ainsi jamais véritablement cherché Dieu, c'était lui qui nous trouvait, par l'entremise de ses agents en soutane. Bélisle parle d'une « découverte de la croyance<sup>50</sup> » pour les Québécois des années 1960 et 1970. Cette découverte est celle d'un appel qui leur était jusque-là aphone; l'appel de l'Autre, au sens levinassien où autrui transcende le sujet. C'est en réponse à l'appel d'un projet de grandeur qui les dépasse, et d'un Dieu à rencontrer via les Écritures, que les Québécois sont plus que jamais actifs intellectuellement et spirituellement parlant à cette époque. Car la croyance est précisément ce qui induit l'action. Elle tend vers un ailleurs; et fait douter de la permanence du monde. On croit d'abord par le doute. Quand Thomas demande à poser ses doigts dans les cicatrices du Christ, il est déjà croyant; il envisage un *monde autre* où les hommes ressuscitent après trois jours. La génération de croyants de laquelle font partie mes parents a

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>49</sup> Mathieu Bélisle, *op. cit.*, p. 146.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 156.

commencé par douter de la sécheresse spirituelle imposée. Elle a su ensuite imaginer une Église dynamique, aimante et animée d'un Esprit qui *fait toutes choses nouvelles*, avant de s'y joindre. Pareillement, les actants de la Révolution Tranquille et du projet indépendantiste ont d'abord douté des visions politiques héritées. La nature de leur implication était similaire à celle du croyant religieux : elle était précipitée par un rejet du statu quo et elle hâtait une forme de transcendance. Ils espéraient le pays, tout comme l'évangélique espérait voir son dieu agir sur Terre.

Ces objets de croyance, purement fictifs, subliment celui qui y adhère. Le croyant se rend passif, il accepte de changer, de percevoir différemment : il est arraché de sa simple présence au monde, mis au service des sens auxquels il croit. Sa croyance n'est pas limitante, il accepte que les configurations de l'objet changent, tant sa croyance le vulnérabilise : le croyant utopique, duquel je tente de dresser le portrait, croit jusqu'à l'acceptation de devoir modifier l'orientation de sa croyance. Existe-t-elle, cette forme de croyance que je fantasme? Je l'ignore. Or, je sais des croyants en tout genre déçus et amers. Des fervents devenus cyniques et des rédacteurs du *Voir* virés Martineau. Aux espoirs suscités par l'engagement politique et spirituel des Québécois ont succédé l'hécatombe et la sclérose. Bélisle fait remarquer que la connotation religieuse est souvent de mise lorsque l'on entend parler de désengagement politique. Il dit avoir entendu à plusieurs occasions « des politiciens et des intellectuels admettre à regret qu'ils "n'avaient plus la flamme", qu'ils "avaient perdu la foi", qu'ils ne croyaient plus à la politique ni même à l'indépendance<sup>51</sup>. » Cette même désillusion a touché la communauté évangélique qui a vu sa croissance s'interrompre drastiquement au cours des années 1980. Selon la théorie qu'avance Bélisle, la collectivité québécoise n'aurait été croyante que quelques décennies, pour ensuite regagner son atavique prosaïsme :

Il n'y aurait ainsi rien de bien nouveau dans l'espèce de vide politique et spirituel que nous éprouvons à l'heure actuelle, dans cette désagréable impression de ne plus croire en rien, de n'être plus capables de croire ou de ne pas trouver d'objet digne de la croyance, mais simple retour – permanent ou temporaire, cela reste à voir – à un état, à des réflexes étrangement familiers<sup>52</sup>.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 159.

Non seulement les Québécois ne croient pas, mais, traumatisés par leur récente tentative, ils vivent dans la crainte de tout ce qui pourrait troubler leur paisible inanité. Essentiellement, nous croyons que nous ne croyons plus, que ce n'est plus une nécessité, ou du moins qu'on peut très bien se passer de croire. Les macro-récits nous laisseront désormais tranquilles, nous pouvons attendre la mort avec quiétude dans notre piscine hors terre. Nous nous sommes reclus dans le récit *des vraies affaires*; la gestion des finances publiques et l'équilibre budgétaire. Or ce récit est le plus menteur qui soit, du fait qu'il ne se montre pas comme un récit, une fiction, une croyance. *On nous le fait croire*, l'expression est révélatrice : la nouvelle croyance économique, ubiqué et fondée sur un rationalisme qui se veut infaillible, annihile le pouvoir révolutionnaire de la croyance. La conventionnalité et l'artificialité de toute entreprise humaine sont déguisées sous les discours du gros bon sens. Fictions rassurantes, presque indestructibles tellement nous y croyons fermement. S'acheter une maison, faire des enfants, voyager à Cuba deux fois par année : les fictions consuméristes, aussi génériques soient-elles, font paraître ceux qui les voient comme telles pour des illuminés. Pourtant, toute une stratégie de mise en récit est déployée afin que les fictions libérales soient crues dur comme fer. Elle fait croire que le passé ne déteint plus sur nous, que nous en sommes désormais parfaitement libérés, qu'il est l'heure d'assouvir ses désirs et qu'il n'y a que cela à expérimenter. Les histoires racontées par les idéologies dominantes récusent leur propre fictionnalité; elles font de l'exemption de la fiction leur attrait fondamental – *tout ceci est votre réalité*. Cette évacuation de la fictionnalité au sein du réel n'est toutefois pas imputable qu'à « la droite ». En effet, comme le remarque Yves Citton, la désaffiliation de « la gauche » à l'endroit des grands récits, cherchant à les déconstruire sans soupçonner que de nouvelles structures narratives prendraient le relai, a largement contribué à renforcer les récits travestis de « la droite » :

Une lecture trop rapide et trop superficielle des thèses (remarquablement profondes) de Jean-François Lyotard sur le postmoderne paraît avoir induit « la gauche » à passer d'une (saine) incrédulité envers les « grands récits » à développer un (suicidaire) eczéma envers toute forme d'histoire. Car pendant que « la gauche » s'appliquait vertueusement à ne plus se raconter des histoires, une bonne partie de sa base se convertissait aux histoires simplistes mais terriblement efficaces que lui

racontaient les grands maîtres des petits récits néolibéraux, néoconservateurs ou néofascistes<sup>53</sup>.

*Ne plus se raconter d'histoires* est une utopie louable, fantasmée par tous. Cependant, elle est une aporie. Car une foule de récits nous traverse et nous forge dès notre naissance. Quoique ceux-ci soient contraignants, il n'est pas offert à l'humain de faire l'épreuve du sens d'une autre manière; il lui faut courber l'échine devant les grands et petits récits, s'admettre vaincu, dans l'espoir d'en faire la critique, de montrer qu'ils n'ont rien d'immuable et que d'autres formes de récits encore inconnues peuvent animer nos vies. Le motif premier qui se cache derrière cette ambition de ne plus s'en remettre aux récits est bien celui de ne plus avoir à croire; je dirais même de ne plus se leurrer. Or, on ne peut exister sans se leurrer; notre capacité à nous leurrer, à croire des inepties, à fabuler à partir de petits riens, est notre arme la plus efficace contre notre sclérose. Dire je ne crois en rien, c'est tordre la corde à son cou. Mais même ce geste est l'expression d'une foi en une fiction : elle espère un sort meilleur que la vie. Nous ne pouvons pas nous contenter de vivre sans croire. Complètement dépendants, sanglés près de l'étouffement par la laisse de nos croyances, nous sommes assez fous pour nous penser autonomes. Ainsi, la fiction – et de surcroît la métafiction qui dévoile ses procédés – rappelle à quiconque en fait la rencontre sa faculté innée à croire. Nos mille gestes anodins posés dans la journée sont des cultes bouillants adressés à des dieux indifférents et sans nom. On croit avec ferveur que demain nous attend. Les bols dans les armoires, les écureuils à l'entour des frênes : ils seront là, nous disons-nous, leur présence nous maintiendra dévots. Comment attendre l'autobus pendant d'interminables minutes, en plein frimas? Comment même oser sortir de chez soi, de son lit, sans un récit auquel croire – aussi limité et insipide soit-il – de toute son âme, de tout son cœur et de toute sa force? J'allie ma déception à celle de Cioran, lui qui pensait s'être délivré de la foi avant de s'y fracasser le nez avec plus d'assurance :

Exister équivaut à un acte de foi, à une protestation contre la vérité[...]. Si vous n'avez pas résolu de vous tuer, il n'y a aucune différence entre vous et les autres, vous faites partie de l'ensemble des vivants, tous, comme tels, grands croyants.

---

<sup>53</sup> Yves Citton, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Amsterdam, 2010, p. 68.

Daignez-vous respirer? Vous approchez de la sainteté, vous méritez canonisation<sup>54</sup>...

Être, c'est d'avance se rendre disposé au récit auquel je m'abandonne en dépit d'accepter la mort, le vide. Pressentant le gouffre de la déchéance, la perte de ma foi, tout en moi s'agite à la recherche de sens. Je ne sais vivre sans extrapoler ou symboliser mon expérience du réel. L'œuvre de Cioran est une vaine entreprise de déprise de son penchant vers l'espoir et la signification. Nul triomphe ni salut ne s'y trouve. Si plein d'amertume qu'il capitule comme un sevré retourne vers sa dope : Cioran met à jour le scandale du croire à titre de plus grande faille humaine. Tandis que nous prétendons à la quête de l'absolu, de l'unique, nos objets de croyance nous écorchent ou bien nous aliènent. Nous nous dirigeons, fatalement, telles des vagues, vers ces idoles sur lesquels nous nous briserons.

Idéalement, il faudrait revenir à plat ventre dans l'ancre des églises, des mosquées et autres lieux de culte. Nous pourrions tenter de nous faire pardonner auprès de nos divinités, en leur présentant nos larmes amères pour offrande. Pardonnez-nous, dieux de tout acabit, nous nous sommes crus plus forts que vous. Or, vous voici décapités, et nous voilà transis d'espoirs sans appel. Pour notre survie, il faudrait les restituer, quitte à les priver de leur forme originelle, et les aduler, nous leurrer, faire de ces pantins les finalités de nos existences. Or, nous savons la réconciliation impossible. Les portes de l'absolu nous sont définitivement closes. Car ne plus nous leurrer est devenu notre ultime préoccupation. Cependant, on ne survit pas sans se tromper; nous avons désespérément besoin d'illusions. Et quoique nous sommes en mesure d'exposer leur facticité, cela ne les rend pas moins cruciales. L'approche métafictionnelle des textes anciens, bien plus qu'un exercice de style, propose une liaison certes ambiguë et critique avec l'héritage, mais surtout une croyance certaine en ces figures, symboles et motifs surannés mais non moins indispensables pour l'avènement du sens, dont, hélas, nous ne pouvons nous passer. La quête postmoderne a tout saccagé avec raison; l'unité sacrée a été disséminée. Néanmoins, nous errons nus parmi ses ruines sur lesquelles nous rions en pleurs. Bien qu'elle ait ébranlé les socles prétendument éternels de la société, révélant leur artificialité, elle a aussi envisagé à tort une humanité capable de se contenter de

---

<sup>54</sup> Emil Cioran, *La tentation d'exister*, op. cit., p. 245.

vivre sans histoire, sans se mentir, et a pensé qu'à terme, cette opération de démolition donnerait lieu à un rapport plus authentique avec le réel. Or, émancipé des attaches au passé, le vide que nous sommes est frappé, dans toute sa violence, par l'absurdité. Le non-sens déséquilibre le sens, montrant que son hégémonie est fragile, qu'un autre sens pourrait tout aussi bien prendre sa place. Mais quand le non-sens déloge le sens, plus rien n'est possible; on ne peut pas reconfigurer l'absurde. Le sens ne vient jamais que de soi. Il y a production de sens quand je m'ouvre à ce qui me sort de moi, me rend passif. De mon propre ressort, je ne suis rien; je suis incapable de parole même; il a fallu qu'on me parle, que cette parole me traverse afin que j'y accède à mon tour.

L'Ancien Testament me happe par sa critique infatigable de l'idolâtrie. Les prophètes n'ont que cela dans la bouche : détournez-vous, fermez les yeux, pensez contre vous! Les objets de mes croyances – aussi bien dire mes espoirs – me figent, me dévorent, me rendent la vie abominable. Je me prosterne devant des images taillées – sans cesse – et leur accorde tous les droits sur ma vie. Je me sais un obsessif qui tient bec et ongles à mes dieux de marbre. N'est pas qu'idole que ce qui connote la nocivité; tout ce que je crois est susceptible d'occuper cette place. Or, c'est bien moi qui leur assigne ce pouvoir annihilateur sur moi-même. Lâche devant la nécessité de métamorphoser mon idole, en lui assénant les coups de marteau nécessaires, je me complais dans ma sclérose, faisant passer à mes yeux le dérisoire pour l'Absolu. Même cette doctrine bancaire que j'érige ici prend sans doute en moi des allures de despote. La critique même de l'idolâtrie est sujette à devenir idole. La croyance n'est plus enrichissante quand elle limite son champ des possibles, quand elle cherche à figer le réel, à lui accoler une définition rassurante. Ou, du moins, elle devient castrante, opprimante et porteuse des pires violences potentielles.

Les communautés littéraires contemporaines se questionnent à juste titre sur les raisons d'estimer la littérature importante, cruciale au-delà des considérations esthétiques. En ce sens, il m'apparaît clair que la pratique littéraire met au jour l'activité sous-jacente derrière chaque action : croire. Et qu'elle prévient de ses dérives. C'est-à-dire que toute lecture qui cherche à cloisonner le sens verse davantage dans l'idolâtrie que dans la croyance.

Bien que Dieu ne figure plus ou presque dans le portrait de notre société, l'idolâtrie bat encore son plein. Il y a idolâtrie d'un passé révolu, je pense aux nationalistes et aux évangéliques amers des temps actuels, figés dans une autre époque, incapables de penser un sens renouvelé à ces récits. Mais il y a, surtout, idolâtrie d'un monde révolu où les croyances n'auraient plus rien à voir avec nous. Cette idole n'exige plus que nous croyions en elle; au contraire, plus nous nions le culte que nous lui dévouons, plus son règne s'affermir.

L'interprétation d'une œuvre révèle notre captivité; soudain croyants et investis dans une diégèse factice, le voile tombe : ébahis devant le sens que notre esprit produit, nous sommes forcés de nous reconnaître *méritant canonisation*. La fiction nous apprend à négocier avec ce qui est le plus intrinsèque à l'humain : cette camisole de force qu'est notre foi à tout rompre.

Tout comme nous envisageons les fictions en tout genre capables de signifier au-delà de ce qu'elles présentent, de proposer des idées neuves, des voies incongrues, nous devons nous appliquer à percevoir aussi bien nos vies courantes que les éléments culturels dont nous héritons comme des objets de croyance. Ne chercher à rien figer, refuser les finalités, les totalisations et croire que ce que nous croyons est défaillant, que cela ne remplira jamais la brèche qui fait de nous des humains. Ainsi, je me dois de reconnaître que ce que j'énonce à l'instant est un vœu de dévot; mon ambition de ne rien figer ne doit pas se figer. *Amen*, j'aspire à créer de nouvelles formes de croyance à même celles qui m'avalent, me persuadant de mon mieux qu'aucune ne peut assouvir mes aspirations profondes : construire contre moi-même. Écrire afin d'ébranler ce qui se consolide; voilà la manifestation de ma foi chétive.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adam, A.K.M., *What is biblical postmodern biblical criticism?*, Minneapolis, Fortress Press, coll. « Guides to biblical scholarship. New Testament Series », 1995, 81 p.
- Agamben, Giorgio, *Profanations*, traduit de l'italien par Martin Rueff, Paris, Rivages, 2005, 120 p.
- Allouche, Gérard, « Réflexions sur les sources de la théorie freudienne : la psychanalyse et le mode de pensée talmudique », dans *Évolution psychiatrique*, vol. 79, no 4 (2014), pp. 752-766. Récupéré de <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2012.09.002>.
- Auerbach, Erich, *Mimésis, la représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, traduit de l'allemand par Cornélius Heim, Paris, Gallimard, 1968 [1946], 559 p.
- Barth, John, *The Friday Book : Essays and Other Nonfiction*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1984, 283 p.
- Bélisle, Mathieu, *Bienvenue au pays de la vie ordinaire*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Nomades », 2018, 285 p.
- Boyer, Frédéric, *La Bible, notre exil*, Paris, P.O.L, coll. « Essais », 2002, 64 p.
- Bullard, Melissa Meriam, « The Inward Zodiac: A Development in Ficino's Thought on Astrology », dans *Renaissance Quarterly*, vol. 43, no 4 (hiver 1990), pp. 687-708. Récupéré de <https://doi.org/10.2307/2862785>.
- Chassay, Jean-François, *Robert Coover. L'écriture contre les mythes*, Paris, Belin, coll. « Voix américaines », 1996, 128 p.
- Cliche, Anne Éline, *Tu ne te feras pas d'image : Duras, Sarraute, Guyotat : essai*, Montréal, Quartanier, coll. « Séries QR », no 92 », 2016, 374 p.
- Cioran, Emil, *La tentation d'exister*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1956, 247 p.
- Cioran, Emil, *Histoire et Utopie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1960, 147 p.
- Citton, Yves, *L'avenir des humanités. Economie de la connaissance ou cultures de l'interprétation?*, Paris, Editions La Découverte, 2010, 204 p.
- Citton, Yves, *Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche*, Paris, Amsterdam, 2010, 221 p.

- Cohen, Sydney, « Entre le Juif et son Dieu... une histoire d'humour », dans *Libres cahiers pour la psychanalyse*, vol. 17, no 1 (2008), pp. 41-58. Récupéré de <https://doi.org/10.3917/lcpp.017.0041>.
- Compagnon, Antoine, « Allégorie et philologie », dans Anna Dolfi et Carla Locatelli (dir.), *Retorica e interpretazione*, Rome, Bulzoni, 1994, p. 191-202.
- Coste, Florent. *Explore: investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017, 443 p.
- Darmesteter, Arsène, *Le Talmud*, Paris, Allia, 1997 [1888], 66 p.
- Dumont, Fernand, *Raisons communes*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal Compact », 1997 [1995], 258 p.
- Eco, Umberto, *Interprétation et surinterprétation*, avec la participation de Richard Rorty et Jonathan Culler, Paris, P.U.F., 1992, 144 p.
- French, R.W., « Teaching the Bible as literature », dans *College English*, vol. 44, no 8 (1982), p. 798-807. Récupéré de <https://www.jstor.org/stable/377332>.
- Genette, Gérard, « Vraisemblance et motivation », dans *Communications, Recherches sémiologiques le vraisemblable*, no 11 (1968), pp. 5-21. Récupéré de [https://www.persee.fr/issue/comm\\_0588-8018\\_1968\\_num\\_11\\_1](https://www.persee.fr/issue/comm_0588-8018_1968_num_11_1).
- Hume, Kathryn, « Robert Coover Fiction's: the Naked and the Mythic », dans *NOVEL: A Forum on Fiction*, vol. 12, no 2 (1979), p. 127-148. Récupéré de <http://www.jstor.org/stable/1345440?origin=JSTOR-pdf>.
- Jacob, Suzanne, *La Bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2001, 143 p.
- Klun, Branko, « L'infini et la passivité », dans Marie-Lise Cohen et Marie-Thérèse Desouche (dir.), *Emmanuel Levinas et la pensée de l'infini*, Toulouse, Domuni Press : Presses universitaires de l'ICT, coll. « Philosophie », 2016, pp. 15-41.
- Lepaludier, Laurent, « Fonctionnement de la métatextualité : procédés métatextuels et processus cognitifs », dans Laurent Lepaludier (dir.), *Métatextualité et métafiction : Théorie et analyses*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 25-38. Récupéré de <https://books.openedition.org/pur/29657>.
- Levinas, Emmanuel, *L'Au-delà du verset : Lectures et discours talmudiques*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1982, 240 p.
- Lougheed, Richard, Peach, Wesley et Smith, Glenn, *Histoire du protestantisme au Québec depuis 1960 : une analyse anthropologique, culturelle et historique*, Glenn Smith (dir.), Québec, La Clairière, coll. « Sentier », 1999, 220 p.

Schlegel, Friedrich, *Philosophical fragments*, traduit de l'allemand par Peter Firchow, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1991 [1798], 112 p.

Scholes, Robert, « Metafiction », dans *The Iowa Review*, vol. 1, no 4 (1970), pp. 100-115.  
Récupéré de <https://doi.org/10.17077/0021-065X.1135>.

Yvard, Jean-Michel, « Métatextualité et histoire », dans Laurent Lepaludier (dir.), *Métatextualité et métafiction : Théorie et analyses*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, pp. 45-68.